This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
3 3433 04404 2087
C 11-8031
Olizar, Narcyz
Memoires

Digitized by Google

Geschw. XIII.
3, h, 4,

Digitized by Google

C-11

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DU

COMTE NARCIS OLIZAR,

SÉNATEUR POLONAIS.

PREMIÈRE PARTIE:

MA PRISON CHEZ LES RUSSES ET MA FUITE.

DEUXIÈME PARTIE:

NOTICE SUR L'INSURRECTION DE LA VOLHYNIE.

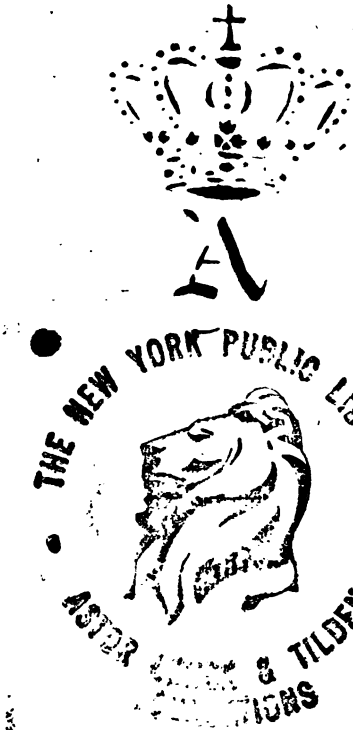
LEIPZIG, 1845.

LÉOPOLD MICHELSEN.

PARIS, JULES RENOUARD ET COMP.

Rue de Tournon, 6.

Digitized by Google



Digitized by Google

MA PRISON CHEZ LES RUSSES ET MA FUITE.

I.

Départ de Plock. — Rencontre des Circassiens à Rypin. — L'officier Rozswietajew. — Saisie de papiers. — Trahison. — Voyage de Rypin au camp russe. — Séjour dans le camp. — Départ du camp pour Varsovie.

La Pologne était déjà inondée de troupes russes, lorsque la diète ouvrit sa dernière séance à Plock. On croyait ne pouvoir plus songer à prolonger la guerre. Cependant la diète ne désespéra pas de la Pologne. Son premier devoir était de se conserver pour les chances de l'avenir, d'emporter à l'étranger la Majesté nationale et de veiller sur les destinées d'un pays qui libre, les avait confiées à son patriotisme.

On avait raisonnablement l'espoir qu'un jour viendrait, où les nations rougiraient d'avoir abandonné leur avant-garde du Nord, où la politique trompée dans ses calculs se repentirait d'avoir immolé la Pologne plutôt au désir qu'à l'espoir de gagner l'amitié du czar et qu'alors la diète ayant conservé intacte l'essence et la dignité de son caractère, pourrait agir et parler au nom de la nation polonaise avec la conviction de la

Digitized by Google

servir utilement avec la certitude de son approbation et de son obéissance. Elle résolut donc de se transporter à l'étranger et décréta que 33 membres seraient suffisans pour agir légalement.

Nous étant donné rendez-vous à Cracovie, nous nous séparâmes dans l'espérance de nous revoir bientôt et chacun de nous pensa au moyen de faire ce voyage. Les uns partirent isolément, d'autres réunis, le reste suivit l'armée qui se retirait en Prusse. Quant à moi, je partis de Plock le 23 septembre 1831 vers deux heures de l'après-midi avec M. Vincent Niemojowski, (ministre de l'intérieur et depuis Vice-président du gouvernement national,) qui m'avait offert une place dans sa voiture. Mon domestique était parti quelques heures auparavant avec mes chevaux de selle et mes effets; j'ignore encore ce qu'il est devenu.

Je me trouvais encore bien faible après une maladie grave de trois ans, lorsque éclata notre révolution. Les travaux et les inquiétudes pendant la guerre retardèrent mon parfait rétablissement et lorsque nos désastres m'obligèrent à quitter mon malheureux pays, des peines morales bien cruelles vinrent se joindre à mes souffrances physiques. Quel sort attendait ma patrie, ma famille! Ma patrie, pour laquelle j'avais tout sacrifié! Ma famille si aimante et si aimée, si heureuse, avant que j'eus compromis pour la cause de la patrie, sa fortune et sa sûreté! Ces pensées me déchiraient le coeur, la fièvre me saisit, j'avais eu besoin d'un peu de repos; mais comme je n'aurais pu différer mon départ, je ne voulais pas me priver de la société de M. Niemojowski et nous partîmes ensemble.

Digitized by Google

A peine avions-nous fait un mille que je me sentais faillir, que mon sommeil devint un rêve de fièvre. J'eus des songes désespérants et des pressentimens qui malheureusement se réalisèrent bientôt. Je voyais les Cosaques, je me battais avec eux, je me trouvais entre leurs mains; enfin j'étais si agité que M. Niemojowski m'éveilla et me conseilla de nous arrêter au relais où nous venions d'arriver. Un postillon qui revenait par la route que nous devions suivre, nous assura qu'il n'y avait pas des Russes de ce côté; j'acceptais donc la proposition de M. Niemojowski et nous passâmes la nuit dans la maison du maître de poste. Ce fut ce repos, d'ailleurs si nécessaire à ma santé, qui nous perdit. Je me suis éveillé, il est vrai, un peu moins faible, moins souffrant, mais la route libre la veille, ne l'était plus le lendemain.

Vers midi nous arrivâmes à Rypin, autre relais de poste. Mon compagnon descendit de voiture et au bout de quelques minutes il revint apportant la nouvelle qu'il y avait des Circassiens dans cet endroit. Dans l'état de faiblesse où j'étais, cette nouvelle me fit d'abord peu d'impression; mais bientôt je vis tout le danger de notre position et je voulus m'en assurer, car mon compagnon, qui était un peu sourd, pouvait avoir mal entendu ce qu'on lui avait dit. Je descendis aussi de la voiture pour voir le maître de poste, mais à peine fûmes-nous entrés que nous vîmes trois de ces barbares sortir de derrière la grange, située en face de la maison de poste et se diriger droit à notre voiture. Ils parlèrent d'abord avec vivacité à notre domestique en montrant et touchant nos malles et puis ils entrèrent dans la maison de poste. M. Niemojowski se promenait d'un air pensif, comme quelqu'un que

Digitized by Google

rien ne doit inquiéter; ma faiblesse m'avait contraint de me jeter sur un sopha, où je paraissais reposer. Notre apparente tranquillité a dû sans doute imposer aux Circassiens, car en entrant, avant de nous demander qui nous étions, ils se découvrirent et nous saluèrent respectueusement. Je me chargeais de répondre, d'autant plus que mon compagnon était sourd et ne comprenait pas un mot de russe. L'impression que notre équipage et notre air de tranquillité avaient faite sur ces hommes, ne m'avait pas échappé. Je voulus en profiter et au lieu de leur répondre, je leur demandais moi-même de quel droit ils venaient questionner des voyageurs qui certainement n'avaient rien à craindre, puisqu'ils voyageaient en poste. Ainsi interpellés en russe, ils dûrent se troubler, car ils se retirèrent encore plus respectueusement qu'ils n'étaient venus, ce qui ne les empêcha pas d'accepter quelques pièces de monnaie que je leur donnais pour boire à notre santé. Dès qu'ils furent sortis, je me rejetais sur le sopha, épuisé de l'effort de cette réponse.

Il paraissait que nous étions sauvés, mais il fallait partir au plus vite. Nous priâmes donc le maître de poste de faire relayer promptement notre voiture. Malheureusement il n'y avait pas de chevaux et même on ne nous en promettait pas avant une heure. Une heure! Que c'était long dans notre position! „En ce cas, dis-je, gardons les chevaux qui nous ont amenés et partons.“ A ces mots je jetais les yeux sur notre voiture. Mais hélas! Elle était dételée et le postillon était déjà parti. Que faire? Le moindre retard pouvait nous perdre. Je priais l'écrivain de la poste de courir après le postillon; il revint un quart d'heure

Digitized by Google

après et nous annonça qu'il n'avait pu le rejoindre et quoiqu'il pût arriver, force nous fût d'attendre.

Cependant il est venu à notre domestique l'idée d'arranger les effets qui se trouvaient dans la voiture. Par une fatalité il tira et exposa aux regards des passans le chapeau à cornes et l'épée de M. Niemojowski. Le malheur voulut qu'un Circassien survint à cet instant même et qu'il aperçut ces objets qui frappaient tant la vue. Ce fut pour lui un trait de lumière et il courut aussitôt vers ses camarades, leur raconta ce qu'il avait vu et revint à notre chambre accompagné de trois autres Circassiens. Cette fois, ils entrèrent le bonnet sur la tête et nous demandèrent d'un ton enhardi, qui nous étions. Ils nous adressaient la même question que tout-à-l'heure, mais ce n'était plus le même ton, ni le même regard, ni les mêmes gestes. Je savais bien qu'il leur fallait une réponse prompte pour ne pas leur laisser le moindre doute, je feignis de ne remarquer en eux aucun changement et je voulus nous tirer d'embarras en leur répétant la même réponse. Je ne réussis qu'à obtenir d'eux un peu plus de politesse. Quand je voulais savoir de quel droit ils nous interrogeaient, ils répondirent: Wielono (On nous l'a ordonné). „Bon, repris-je, nous saurons de votre général, si vous avez l'ordre d'inquiéter les voyageurs sur le grand chemin; quant à présent, je vous dis ue nous sommes des gentilshommes de ce pays et que nous avons quitté Plock à cause des hostilités des deux armées qui pourraient s'y rencontrer d'un moment à l'autre." Comme ils s'éloignèrent alors, je crus qu'ils s'en allaient contens de ma réponse et que nous en serions encore quittes pour l'inquiétude; mais ils s'arrêtèrent à la porte de la chambre, se consul-

Digitized by Google

tèrent à voix basse, et puis l'un d'eux se tournant vers moi et me montrant le malheureux chapeau, toujours exposé sur le siège de la voiture, dit: „Vous êtes des militaires.“ C'est en vain que je l'assurais, ce qui d'ailleurs était vrai, que le chapeau et l'épée complétaient l'uniforme civil, rien ne put le convaincre. Ils me dirent que ne pouvant pas prendre sur eux de nous laisser continuer notre route, ils seraient obligés de prévenir leur officier de notre arrivée. Cela, dis-je, ne peut nous effrayer, parceque nous prouverons que nous ne sommes pas des militaires, mais cela nous causera un retard et des désagrémens de rester ici inutilement. Ceci dit, j'eus recours à un moyen presque infaillible avec les Russes: je leur offris de l'argent, mais j'eus la douleur de les trouver inébranlables. Enfin, ils se retirèrent sur le perron et envoyèrent prévenir leur officier. Je profitais de leur absence pour détruire mes papiers; cela me fut facile, car je n'avais sur moi que mon passeport, ma nomination de sénateur et celle de la croix militaire. Mon compagnon fut moins heureux; à peine l'avais-je décidé à détruire ses papiers que l'officier entra.

La mine de ce nouvel inquisiteur n'avait rien de rassurant. Il s'appelait Rozswietajew; c'était un bel homme, mais son teint pâle, sa figure blasée, son regard vague et fatigué, une marque noire au-dessous de l'oeil, résultat évident de quelque récente querelle, annonçaient tout d'abord un ivrogne ou un mauvais sujet. Sa voix et ses manières prouvaient de reste que ces apparences n'étaient nullement trompeuses. Il entra brusquement, nous toisa des yeux; et, sans nous saluer, nous cria de la porte: „Qui êtes-vous?“ Je m'avançais et répétais mot pour mot ce que j'avais

Digitized by Google

dit à ses soldats. Pendant que je parlais il m'examinait avec défiance et un sourire froid et moqueur passa sur sa blême figure. Quand j'eus fini, il s'écria de l'accent le plus brutal: „Vos papiers!“ Je ne redoutais rien autant que la demande de nos papiers. M. Niemojowski en avait plein ses poches. J'eus beau dire et beau faire, il a fallu les produire, car le Circassien menaçait de nous faire déshabiller. Mais, comme il est écrit que toute chose en ce monde a un côté plaisant, ici commença une scène vraiment comique. M. Niemojowski ayant livré ses papiers, le Circassien qui n'en avait jamais tant vu, dans cette grave occurrence, plaça son bonnet sur l'oreille, s'assit près d'une table et se mit à tourner et retourner en tous sens les papiers saisis. Après cette première inspection, terminée sans aucun résultat, comme on le pense bien, l'officier voulut procéder avec plus d'ordre; il prit alors tous ces papiers les uns après les autres, les considéra des yeux qui ne voyaient rien, car ne sachant pas lire, il n'y comprit pas un mot. Tout-à-coup il lui vint à l'esprit une idée heureuse, ce fut de nous les montrer successivement et de nous demander ce que voulait signifier chaque pièce. Nous répondions ce qui nous convenait de répondre, et après chaque réponse, il s'en contentait et plaçait chaque pièce à côté, en disant: „Ce n'est rien.“ Jusques là tout allait bien; l'ignorance de cet homme nous servait à merveille, les papiers les plus dangereux avaient passés entre ses mains et reçus de lui une entière absolution. Nous devions nous croire sauvés et nous l'aurions été peut-être, si mon compagnon n'avait eu sur lui que ses papiers, mais il y avait parmi eux quelques cartes de visite, sur lesquelles M. Rozswietajew.

Digitized by Google

avait des idées à lui. „Qu'est-ce que c'est que ça?“ demanda-t-il, en apercevant ces maudites cartes. Je lui expliquais leur signification. „Bon, bon! reprit-il d'un air malin, ce n'est pas si facile de tromper Rozswietajew, je sais bien ce que veulent dire ces cartes, j'en ai vu des pareilles à plusieurs révoltés.“ La bête prenait une carte de visite pour un signe d'insurgés. Comme notre sort dépendait de lui, il fallait me bien garder de rire et mettre toute mon éloquence à lui expliquer la nature pacifique et l'usage très-innocent de cartes de visite. Ce ne fut pas chose facile, mais pourtant à la fin je réussis à la lui faire comprendre et il continua l'examen des papiers. Mais après les cartes de visite, vint le tour d'une carte de géographie. „Ah! s'écria-t-il, tout surpris, une carte! une carte! Vous êtes donc des généraux!“ Nous nous efforcions alors de lui faire comprendre qu'on vendait partout dans le pays des cartes géographiques, que tout le monde pouvait s'en procurer pour s'instruire ou pour voyager, que, s'il suffisait d'avoir une carte géographique pour être général, tout le monde et lui-même pouvait de simple officier se faire général à bon marché. Enfin, nous donnâmes les meilleures raisons possibles, mais notre inquisiteur tenait ferme à son idée et n'en voulut jamais démordre. Probablement à cause de cette carte qu'il a eu des soupçons sur les cartes de visite.

Après ce singulier examen de papiers de M. Niemojowski il demanda les miens. „Je n'en ai pas“ répondis-je. — „Ne plaisantez pas et montrez vos papiers.“ — „Je vous répète que je n'en ai pas.“ — „Nous allons voir!“ — Il se leva et s'avança vers moi. Je voyais qu'il voulait me fouiller; cette pensée me

Digitized by Google

révolta, j'allais moi-même au devant de lui. „Quand je vous dis, m'écriais-je, que je n'en ai pas, vous devez le croire; songez bien à ce que vous allez faire.“ Rozswietajew devait n'être pas bien sûr de ses droits sur nous, car il ne poussa pas plus loin sa demande et me conseilla seulement de ne rien cacher, si je ne voulais pas me nuire à moi-même. Je lui répétais que je n'avais aucun papier. „Je vous crois, dit-il, cependant je vous conduirai au camp russe.“ Il sortit en nous laissant une forte garde.

Je m'étais bien débarrassé de mes papiers, mais j'avais encore ma croix dans la poche. A peine l'officier fut-il sorti que je m'en souvins. Ce qui venait de se passer me fit sentir, combien il m'importait de m'en défaire sur le champ. L'écrivain de la poste venait d'entrer dans la chambre, je profitais donc d'un moment, où nos gardes avaient les yeux tournés d'un autre côté et je voulais lui passer ma croix, mais lui, au lieu de la prendre, fit un pas en arrière; ce mouvement éveilla l'attention des gardes, et un d'eux me demanda ce que je voulais à l'écrivain. Que répondre? L'écrivain interrogé pouvait me trahir, la croix était encore dans ma main et tous les yeux étaient fixés sur moi. Heureusement une jeune paysanne qui épluchait des légumes auprès de la porte ouverte, avait vu ce qui s'était passé entre l'écrivain et moi; elle devina mon embarras, se leva, passa vite entre les gardes et en s'écriant: mon sceau, mon sceau! qu'elle feignait de chercher, parcourut la chambre, passa près de moi, saisit furtivement ma main, enleva la croix et disparut. Le plus habile escamoteur n'eut pas fait mieux, aussi personne n'a vu le service qu'elle m'avait rendu avec tant d'adresse. Après cette heureuse scène

Digitized by Google

qui ne dura que quelques secondes, je répondis aux gardes que je n'avais rien à dire à l'écrivain. On se contenta de cette réponse.

Il y avait à peu près un quart d'heure que l'officier était sorti, quand une Juive se présenta. Les Circassiens lui défendirent d'abord l'entrée, mais elle leur dit tout bas quelques mots et aussitôt ils semblèrent lui permettre de tout faire. Ils retournèrent s'asseoir sur leur banc et la Juive s'approchant de moi, me dit: „Je voudrais vous parler en particulier." — „Il me semble que nous n'avons rien à démêler ensemble," répondis-je. — „Accordez-moi, je vous prie, un moment d'entretien, vous ne vous en repentirez pas;" et en même tems, comme si elle était sûre de l'effet que ses paroles devaient produire sur moi, elle me prit sous le bras et me conduisit dans un cabinet attenant à la chambre. Je n'ignorais pas que les Juifs devenaient toujours, quand ils le peuvent, courtiers de toutes les affaires illicites. Dans ma position, qu'avais-je à risquer? Je me laissais donc conduire par la Juive. Les Circassiens auraient dû nous arrêter; point du tout. Ils nous laissèrent entrer dans le cabinet et nous y enfermer, sans paraître songer à nous et comme si je n'étais pas confié à leur garde. Quel mot magique leur avait-elle dit pour les rendre si traitables? Il fallait qu'elle leur eut parlé au nom de leur officier qui n'avait qu'à fermer les yeux pour que nous fussions libres; il voulait sans doute vendre son obligeance et il envoya cette femme pour nous proposer et conclure le marché. Je faisais ces réflexions, lorsque la Juive prenant un ton insinuant et poussant un soupir, me dit: „Que je vous plains, Monsieur! Vous êtes jeune encore, je vois que vous souffrez; je voudrais

Digitized by Google

vous sauver et je le puis, si vous voulez." — „Comment cela! Expliquez-vous!" — „L'officier loge chez moi; je lui ai parlé de vous, je lui ai représenté les malheurs qui vous attendent, la facilité avec laquelle il peut vous délivrer sans se compromettre, enfin, je l'ai décidé à vous laisser continuer votre route. Il y consent, si vous lui donnez cinquante ducats." — „Et s'il prend l'argent sans nous laisser libres?" — „Non! Ne craignez pas cela; il sait trop bien que s'il le faisait, personne ne voudrait plus se fier à lui et le payer d'avance."

L'observation me parut juste; d'ailleurs on demandait bien peu pour un bien grand service et je remis à l'instant même la somme demandée à la Juive. Elle l'emporta et je revins à la chambre.

Les figures des Circassiens me parurent moins sévères; l'un d'eux se mit même à causer avec moi. Cette politesse me parut d'un bon augure; peut-être, me disais-je, ces hommes sont dans la confidence, peut-être ont-ils déjà vu leur officier faire souvent d'autres affaires de ce genre; peut-être ils ne nous regardent plus comme prisonniers et ne seraient pas fâchés d'obtenir en nous quittant un généreux pour boire.

Néanmoins le tems s'écoulait, notre position ne changeait pas et pourtant il ne nous venait pas le moindre soupçon; enfin, au bout de deux grandes heures nous vîmes arriver l'officier avec tout son monde (18 hommes). Je me persuadais qu'il rassemblait sa troupe pour la retirer de notre vue et qu'il venait nous avertir lui-même qu'en partant, il nous laissait libres. Il entra effectivement dans la chambre, mais pour nous dire avec son ton ordinaire, en nous montrant la vei-

Digitized by Google

ture: „Allons, Messieurs, il faut monter!“ Etonné, je m'approche et lui rappelle à voix basse l'engagement pris en son nom par la Juive. „Attendez donc un peu,“ me répondit-il à demi-voix et d'un ton fort aimable pour lui. Ces paroles et ce ton me tranquillisèrent; nous montâmes en voiture et partîmes.

En traversant le bourg, l'officier fit arrêter devant la maison de la Juive, me pria de descendre, fit apporter une bouteille de mauvais vin et m'invita à boire. Voilà, dis-je en moi-même, l'heureux moment de notre délivrance; et, pour ne point blesser notre libérateur, j'avalais tout d'un trait la détestable boisson. Au second verre, je lui dis: „Monsieur, je bois à votre santé et pour vous dire adieu!“ — „Pas encore, mais bientôt,“ reprit-il en s'éloignant. Je voulus passer dans une autre pièce, où se trouvait la Juive; un soldat m'y suivit et je voyais que j'étais gardé à vue, précaution assez étrange avec un homme dont on veut faciliter l'évasion. Cela me donna des inquiétudes. „Eh bien! dis-je à la Juive, ne l'avais-je pas prévu qu'il prendra notre rançon et nous retiendra prisonniers?“ — „Vous vous trompez, Monsieur, répondit la Juive, il vous fera échapper en route. Mais peut-il vous délivrer en présence de tous ses soldats?“ Il n'y avait rien à répondre à une pareille observation, je remontais en voiture et nous partîmes.

„Au lieu d'aller à Paris, nous irons à Tobolsk, me dit M. Niemojowski. C'est un malheur de plus, ajouta-t-il en soupirant, j'y suis préparé.“ Les prévisions très-vraisemblables de cet homme vertueux qui avait déjà tant souffert, m'affligeaient plus que je ne saurais exprimer. Je voulais le consoler, mais il m'interrompit aussitôt: „Non, non, reprit-il, ne cherchez pas

Digitized by Google

à me donner un espoir que vous n'avez pas vous-même et qui certes ne se réaliserait pas. Je connais les Russes, je sais ce que nous devons attendre d'eux. Je me soumets à ma destinée. S'il était possible qu'ils nous pardonnassent un jour notre conduite qui, selon eux, est criminelle, ce ne serait qu'après nous avoir fait subir de longues et cruelles souffrances. Ne me parlez donc plus d'espoir; il vaut mieux s'accoutumer au regard d'un malheur inévitable et de s'y attendre que de le voir arriver subitement au-milieu des illusions: le coup serait trop affreux!" Cette observation fort juste me ferma la bouche; tout de même j'espérais toujours que l'officier ne manquerait pas à son engagement, je me rappelais le raisonnement de la Juive et je savais qu'en général les Russes tiennent les promesses qu'on leur achète, si ce n'est pour gagner davantage. Tout cela m'engagea plusieurs fois à rappeler à l'officier sa promesse, mais il ne cessait de répéter son désolant Pogadite! (Attendez!)

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à un petit village. Le propriétaire que nous rencontrâmes à la promenade, jeta sur nous un coup d'oeil expressif et pria l'officier d'entrer chez lui avec sa troupe et ses prisonniers. „Très-volontiers!" répondit Rozswietajew. C'est peut-être ici, me dis-je, qu'il nous laissera évader, peut-être il se rendra à de nouvelles représentations, peut-être se laissera-t-il émouvoir par les instances du propriétaire du village qui paraît disposé à nous servir. Vaine espérance! Rozswietajew entra seul et nous fit continuer notre route.

A la nuit tombante nous arrivâmes à un autre village, où notre guide voulait passer la nuit. Il nous

Digitized by Google

fit descendre chez une dame, nommée, si je me rappelle bien, Müller. Elle était Prussienne et tenait ce village en ferme. L'officier la salua comme une ancienne connaissance, pourtant il ne paraissait pas trop se confier à son amitié, car il ordonna aux soldats de nous suivre dans le logement même. Pour n'être pas compris par nos gardes, je priais cette dame en allemand de m'indiquer une issue pour nous sauver. Rien n'était plus facile, car, comme je l'appris plus tard, il y avait au plus une vingtaine de pas de cette maison à la frontière prussienne. Mais la dame ne voulut rien entendre; elle nous fit seulement servir un mauvais souper et nous laissa seuls avec les soldats.

Ayant déjà des soupçons bien fondés, je reprochais à l'officier sa perfidie, je lui déclarais que Dieu l'en punirait, qu'il ne reverrait plus sa famille, que sais-je, une foule d'autres reproches. Tout cela me semblait devoir faire impression sur un homme peu civilisé, mais dont le caractère n'était pas peut-être entièrement corrompu. Ainsi grondé, il se troubla un instant, mais puis, comme s'il regrettait l'honnêteté de son émotion, il me dit du ton le plus naturel: „Ecoutez, je veux bien vous sauver, mais je risque beaucoup, et vous m'avez donné bien peu. J'ai vu de l'argent dans votre valise, ajoutez cent cinquante ducats et cinquante d'autres pour les soldats, afin qu'ils se taisent.“ Cette nouvelle proposition me paraissait naturelle. „L'argent que vous avez vu, répondis-je, c'est la propriété de mon compagnon, il faut donc que je lui communique votre proposition.“ L'officier sortit pour nous laisser seuls. M. Niemojowski ne voulait d'abord rien entendre, il tenait l'officier pour un traître qui cherchait à tirer de nous le plus d'argent qu'il pour-

Digitized by Google

rait et qui n'en serait pas moins décidé à nous livrer à la vengeance des Russes. „Vous pourriez bien ne pas vous tromper, lui répondais-je; mais réfléchissez bien: En lui donnant cette somme, peut-être nous sauverons-nous, portant au moins ce qui nous restera; en la refusant nous sommes sûrs de perdre tout et nous-mêmes.“ Vaincu par ces raisons, M. Niemojowski consentit à ce faible sacrifice, mais en déclarant qu'il n'en prévoyait aucun bon résultat. Quoique je fusse à peu près du même avis, je ne voulais pas négliger la seule chance de salut qui nous restait. Il nous tardait de répondre à l'officier; une heure s'écoula sans qu'il revint; n'y tenant plus, je l'allais chercher, un Circassien me suivit.

Je trouvais au premier étage l'officier feuilletant les papiers de M. Niemojowski en compagnie du fils de la dame prussienne qui probablement les lui lisait et expliquait et qui se retira en me voyant entrer.

L'officier fut enchanté du consentement de M. Niemojowski, le pria de monter, reçut les ducats, fit sortir le soldat, et, à mon grand étonnement, se mit à se déshabiller en nous engageant à nous coucher aussi. „Mais, lui dis-je, quand nous relâcherez-vous?“ — „Demain matin; j'enverrai un détachement en avant, je distribuerai en éclaireurs presque tout mon monde, je ne garderai que des hommes sûrs auxquels je donnerai de l'argent, vous partirez où vous voudrez et je me justifierai de votre évasion, comme il me plaira.“ Si ce plan était raisonnable, le délai n'en était pas moins suspect. Cependant il fallut attendre. Ne pouvant fermer l'oeil et entendant ronfler notre gardien, je me levais vers le minuit et descendis jusqu'à une porte donnant sur la cour. La porte était entr'ouverte,

Digitized by Google

mais plusieurs Circassiens se promenaient dans la cour; je revins à la chambre, les deux fenêtres donnaient sur la même cour, il n'y avait aucune autre issue, je me recouchais fatigué et tourmenté.

Au point du jour, l'officier sortit en disant qu'il va distribuer son monde; une heure après il revint, nous rendit les papiers saisis, nous annonça que notre voiture était attelée et nous fit ses adieux. „Je vous laisse, ajouta-t-il, quelques hommes qui vous serviront de sauve-garde en cas que vous rencontriez les Russes, mais aussi promettez-moi de les protéger, si vous rencontrez des Polonais.“ Je lui donnais ma parole et il partit au galop sans me laisser le tems de lui dire que nous n'avions pas besoin d'escorte. La maîtresse de la maison, son fils, un vieil Allemand qui demeurait avec eux, vinrent nous féliciter sur notre heureuse délivrance, et cela d'un air si ému, avec une telle expression de joie et de sensibilité, que je me reprochais d'avoir conservé au fond du coeur quelques soupçons sur leur compte.

Chemin faisant j'eus l'occasion d'admirer l'intelligence ou plutôt l'instinct de nos guides. Leur vue perçante apercevait au loin les moindres objets; leur ouïe saisissait les plus faibles sons, quand nous ne voyions et n'entendions rien. Leurs sens plus parfaits découvraient-ils des sujets de défiance, aussitôt ils se disposaient l'oreille et, le regard tendu, ils semblaient flairer le danger et l'évitaient avec la promptitude et la sagacité des sauvages.

Après quatre heures d'une marche pénible à travers les forêts et par des chemins qui étaient loin d'être tracés, nous vîmes Thorn à la distance d'un demi-mille. Cette vue avait dissipé les soupçons de

Digitized by Google

mon compagnon, déjà nous nous félicitions sur la fin de notre captivité, lorsque le domestique, placé sur le siège de la voiture, nous cria: „Nous sommes trahis, nous allons tout droit au camp russe!“ Je fus stupéfié en entendant ces mots, je mis la tête à la portière, nous étions près de la Vistule. Les Circassiens qui nous avaient quittés le matin, se trouvèrent à une trentaine de pas devant nous, et à la rive opposée nous apercevions le camp russe. A quelques pas de nous se trouvait le poteau marquant la frontière prussienne. „Où est votre officier?“ demandais-je vivement aux Circassiens. „Il est allé, répondit un d'eux, chercher un lieu sûr, afin de vous faire passer sans être vus du camp.“ Le mensonge était très-visible; on n'avait eu nul besoin de nous conduire si près du camp, si on n'avait pas voulu nous trahir. J'ouvris brusquement la portière pour m'élancer sur le territoire prussien. Les Circassiens accoururent aussitôt, la refermèrent avec violence et ne voulaient pas dès ce moment répondre un mot à tout ce que je pus leur dire. On fit arrêter la voiture au bord du fleuve. Peu après une barque aborda. En descendant de la voiture, nous courûmes vers la frontière prussienne et nous la franchîmes, avant que les gardes songeassent à nous retenir. Nous voyant sur le territoire déclaré neutre, nous pensions être sauvés, mais la neutralité prussienne ressemblait parfaitement à la loyauté de M. Rozswietajew. Quelques officiers prussiens qui se trouvaient là, par devoir et par humanité auraient dû nous protéger; mais ils eurent l'indignité de se cacher dans une baraque, où ils voyaient bien que nous ne pourrions pas parvenir. C'est donc sur le territoire prussien que des soldats russes nous ont arrêtés sans

Digitized by Google

la moindre opposition de la part de l'autorité prussienne, on pourrait même dire avec son approbation tacite.

On nous ramena sur nos pas et on nous fit embarquer. Vers le milieu du fleuve très-large en ce lieu, nous fûmes joints par une autre barque, partie de l'endroit même du rivage, où se trouvait la baraque, dans laquelle s'étaient cachés les officiers prussiens; cette circonstance mérite d'être remarquée: Rozswietajew et un autre officier russe, passèrent de cette barque dans la notre. Malgré son effronterie et sa perversité, Rozswietajew paraissait bien embarrassé de sa personne; il évitait nos regards, il baissait les yeux, il cherchait de se cacher derrière la voiture embarquée avec nous. Le malheureux nous fit pitié! L'autre officier nous parut un homme tout différent. Le premier aspect prévenait en sa faveur; il avait le regard doux et tranquille, une physiognomie ouverte et bienveillante, et cette heureuse physiognomie exprimait pour nous un véritable intérêt. Cette remarque ne m'inspira aucun espoir, car avec la meilleure volonté possible, cet officier ne pouvait rien pour nous; j'éprouvais pourtant une espèce de soulagement à trouver entre moi et le misérable Rozswietajew un être ayant des formes humaines et paraissant porter un coeur d'homme. En entrant dans notre barque, le jeune officier nous salua avec politesse, mais pourtant sans dire mot, puis se tourna vers les bateliers, comme pour regarder leurs manoeuvres. Peu d'instans s'écoulèrent, j'étais abîmé dans les plus tristes pensées, lorsque j'entendis une voix agréable me dire en polonais: „Soyez tranquilles, Messieurs, le diable n'est pas si noir qu'on le peint.“ Je me retourne, c'était la voix du jeune offi-

Digitized by Google

cier russe; cette voix amicale, cette langue maternelle, ces paroles consolantes, m'avaient ému jusqu'au fond de l'ame. Mais cette émotion agréable devint pénible, quand je vis l'uniforme russe sur un homme parlant polonais! Je sentais pourtant qu'il fallait répondre poliment à une politesse qui d'ailleurs annonçait des sentimens humains et surtout dissimuler ma douloureuse impression; mais cela me fut impossible, et je répondis d'abord: „Monsieur, vous êtes Polonais?" „Oui, Monsieur!" répondit-il d'un accent que je n'oublierai jamais. Il se tut et je vis se peindre sur sa figure expressive, la honte, le chagrin et la crainte d'être observé. Touché de son état, je rompis ce silence embarrassant pour lui et pour moi. „Quel homme est le général?" demandais-je. „Il n'est pas méchant," répondit-il. Ni moi, ni lui n'avions pas le courage de continuer la conversation. Après une nouvelle pause, nous nous séparâmes et bientôt la barque toucha au rivage, où le général russe Renné nous attendait, entouré de son état-major.

Je prévoyais que j'allais subir un interrogatoire, et comme le jugement que je porterais sur le général devait me guider dans mes réponses, je m'appliquais donc à l'examiner en abordant. C'était un homme à gros ventre, à large face; pourtant il ne manquait à cette figure fleurie et enflée qu'un peu d'ame pour être belle. Mais c'était le type de l'égoïsme, c'était ce qu'on appelle un bon vivant et peut-être je ne me trompais pas le jugeant infiniment plus sensible à un bon festin qu'au bonheur ou au malheur de son prochain. Sa première politesse fut pour notre Judas l'officier Rozswietajew. Le général lui tendit la main, en disant avec un sourire: „Comment cela va-t-il, mon

Digitized by Google

cher Rozswietajew?“ Le traître répondit en se redressant de manière à se rompre les os et en portant respectueusement la main à son bonnet. Puis il jeta sur nous un regard qui semblait dire: „Le général apprécie bien mon mérite et mes services, que vous en semble? Après nous avoir considéré un moment, M. le général nous demanda nos noms et nos qualités. Il jouissait de son triomphe avec si peu de délicatesse, l'air de pitié qu'il affectait, exprimait si clairement: Pourquoi avez-vous vous laissé prendre? que j'en perdis patience malgré tous les périls de ma position. J'étais dans un cas presque exceptionnel: dès le commencement de l'insurrection en Volhynie, ma tête avait été mise à prix; peut-être la pouvais-je sauver en continuant à me cacher sous le nom d'Osiecki, que je m'étais donné, lorsque nous tombâmes aux mains des Circassiens; pourtant cela n'était pas très-sûr, et puis tout ce qui se passait m'inspirait un tel dégoût de la vie, que je résolus de ne pas survivre à ma patrie; j'avais hâte de mourir. Je croyais que pour atteindre ce but, il suffisait de déclarer mon nom. Lorsque donc le général ayant lu le passeport que mon compagnon lui avait présenté, me demanda à mon tour mon nom, je lui répondis: „Je suis le comte Olizar.“ „De Volhynie?“ demanda le général avec un empressement qui paraissait vouloir dire: Ah! si c'était lui! „Oui!“ répondis-je. Ce Oui très-sec qui aurait été pour tout autre une réponse blessante, fut on ne peut plus agréable au général Renné; il en fut ravi et avec une vivacité dont je ne l'aurais soupçonné capable, il saisit un bouton de ma redingote et se tournant vers le colonel Melanders, il dit: Ot jewo derzyt! (Celui-là, tenez-le

Digitized by Google

bien!) Cette conduite brutale, cette joie sauvage, m'inspirèrent un indicible mépris que je me bornais à exprimer par le regard fixé sur cette face épanouie. Il m'avait apparemment compris, il lâcha mon bouton et détourna la tête.

La nouvelle de mon arrestation passa de bouche en bouche dans le camp entier; cela m'exposa à un nouvel desagrément, car à peine le général m'avait-il lâché, je vus paraître devant moi le capitaine Buturlin, aide-de-camp du maréchal Paszkiewicz. Furieux de colère ce jeune homme s'écria: „C'est donc vous qui nous avez fait tant de mal!" — „Vous en ai-je fait beaucoup?" — „Comment! Nous avons passé deux semaines sans nouvelles de la grande armée et sans pain!"

Je ne savais pas que notre petite insurrection de la Volhynie eut donné tant de mal à ces Messieurs, j'en reçus la nouvelle avec plaisir et un sourire le trahit. Il paraît que ce sourire augmenta le courroux du rancuneux capitaine, car il s'en irrita et s'écria: „Et maintenant vous fuyez, est-ce ici votre place?" — „Soyez certain, l'interrompis-je, que partout, où je me trouverais, je saurais me mettre à ma place et telle position que j'aurais, fut-elle la plus heureuse, je saurais toujours respecter le malheur." Le capitaine se détourna visiblement troublé et le général s'approcha, je ne puis dire, si c'est avec ou sans intention en disant: „Colonel Melanders, je vous confie ces Messieurs." Puis il partit nous laissant avec le colonel qui se chargea lui-même de M. Niemojowski et se mit à visiter sa voiture.

Pour moi, deux officiers me conduisirent dans une baraque; là ils me demandèrent, si je n'avais aucun papier sur moi. Encore tout ému des inconvenances

Digitized by Google

qu'on s'était permis à mon égard, je répondis seulement: „Fouillez-moi!“ Cette fois pourtant, j'avais à faire à des hommes comme il faut. Si la scène qui précéda, ne m'eut préoccupé exclusivement, j'aurais pu voir tout d'abord dans les traits de ces deux officiers, ce que je fus obligé d'y voir un moment plus tard: ils paraissaient et ils étaient touchés de mon malheur. Ils comprenaient bien ma position; aussi loin de se fâcher du ton de ma réponse, ils répondirent tous deux à la fois et avec une délicatesse empressée: „Ah! Monsieur le comte, votre parole nous suffit!“ Surpris agréablement de cette politesse inattendue, je repris moi-même le ton et les manières qu'en toutes circonstances les gens comme il faut devraient toujours conserver, et je les assurais que je n'avais rien sur moi, ce qui était l'exacte vérité. Les deux jeunes officiers se contentèrent de cette réponse et se retirèrent.

Je fus seul dans cette prison de paille; une sentinelle gardait la porte de la baraque, une autre sentinelle était quelques pas plus loin. Je venais de me jeter sur un tas de foin, soutenu par des planches, lorsque j'entendis quelqu'un approcher. Les soldats présentèrent les armes, ce qui annonçait la visite de quelque officier supérieur. Voulant être tranquille, je fermais exprès les yeux. C'était le colonel Melanders; il s'approcha du lit, et voyant que je n'ouvrais pas les yeux, il se retira doucement. Presque aussitôt je l'entendis crier à l'oreille de M. Niemojowski: „Le comte dort, j'en suis fâché; il passera une nuit bien désagréable.“ Avec une émotion qu'on ne saurait éprouver ni concevoir que dans la position, où j'étais alors, je me dis: Voilà du moins encore un homme!

Digitized by Google

J'aurais voulu le remercier de cette sympathie, je me levais même pour courir après lui, mais la sentinelle se trouvait à la porte. Cet obstacle me révolta, je retombais sur le lit de foin. Sans courir le risque d'aucune humiliation, je voulais m'informer, si je pouvais ou non sortir de la baraque, lorsque arriva le même officier que j'avais déjà vu sur la barque; il m'assura que je pouvais me promener dans le camp aussi souvent que je le voudrais. Je profitais de cette permission sans autre désagrément que d'être toujours suivi d'un soldat et accompagné d'un officier; encore ces officiers avaient-ils toujours l'air d'arriver par hasard et de ne m'aborder que pour converser avec moi.

Après cette première visite, je vis arriver un autre officier qui me dit à demi-voix: „Comment donc avez-vous pu vous laisser prendre? La frontière prussienne, ajouta-t-il, en étendant la main, est là si près que dernièrement on n'a pu rejoindre un soldat qui s'y est enfui et qui a franchi la limite à la vue de nous tous.“ — „Malheureusement je ne suis pas en état de courir si vite.“ — „Eh bien! Attendez la fin de la journée, faites une issue dans la baraque, ce n'est que de la paille; la nuit tous les chats sont gris.“ M'ayant donné cet avis, il se hâta de sortir, apparemment de peur d'éveiller des soupçons. Je sortis après lui impatient de reconnaître la position et la distance de la frontière prussienne. Effectivement, il y avait à peine une centaine de pas. Je rentrais, je visitais le faible grillage en bois qui soutenait la paille et je voyais toute la facilité de se frayer un passage, pourvu qu'un obstacle quelconque ne m'empêchât de le faire.

Digitized by Google

Mon évasion paraissait assurée et je reprenais un peu de confiance dans l'avenir. Tout-à-coup vers midi, le colonel Melanders m'envoya chercher. Que me voulait-il? A quelles nouvelles épreuves devais-je m'attendre encore? Prévoyait-il mon projet d'évasion? Allait-il me faire surveiller avec plus de rigueur? Ces inquiétudes me bouleversaient l'esprit. En arrivant j'appris qu'il m'invitait à dîner avec lui, en compagnie de M. Niemojowski, du médecin et de l'aumônier du régiment. A peine étions-nous à table, qu'un sous-officier entra conduisant un jeune homme en habit bourgeois; c'était, dit le sous-officier, un prisonnier échappé du camp et que la douane prussienne y renvoyait. Sur un signe du colonel, le sous-officier et le jeune homme se retirèrent. Cette scène aurait dû me troubler, mais j'avais remarqué que le colonel était lui-même embarrassé, ce qui me fit croire que c'était tout bonnement une comédie, commandée sans doute pour m'ôter toutes les idées d'évasion que je pourrais avoir; mais, puisqu'on avait recours à un pareil moyen pour me retenir, j'en conclus qu'il devait m'être bien facile de gagner la frontière. J'affectais pourtant un air de tristesse que me semblait exiger la circonstance. Le colonel m'observait continuellement. „Rassurez-vous, me dit-il; l'Empereur est plein de clémence! Mais, pourquoi n'êtes-vous pas revenu de vous-même? Vous auriez pu profiter de l'amnistie!"

J'avais totalement oublié cette amnistie et quoique en Russie il ne soit pas très-prudent de se fier à ces mesures de politique, à cette clémence impériale, les dernières paroles du colonel me donnèrent néanmoins à penser. Je savais bien qu'ordinairement les amnistiés étaient persécutés tôt ou tard, sous un prétexte

Digitized by Google

ou un autre, mais on leur laissait au moins quelques jours de liberté et je n'avais besoin actuellement que d'être libre quelques heures. Après tout, si j'échouais dans mon projet de fuite du camp, l'amnistie était encore un moyen qu'on pouvait tenter faute de mieux. Ce parti répugnait, il est vrai, à mon caractère, mais quoiqu'il en dut coûter à ma susceptibilité, je devais ce sacrifice à ma famille. Pour cela deux choses seraient nécessaires: la permission de la demander par écrit et la certitude de l'obtenir. Mon projet d'évasion me souriait davantage et je voulais le tenter avant tout. Il me tardait de retourner à la baraque, de m'assurer qu'on n'y avait soupçonné mon dessein et de voir arriver la nuit. Le dîner fini, je regagnais ma baraque et je n'y trouvais aucune trace de la moindre perquisition. Mais que les heures sont longues pour un captif qui attend la liberté! A tous momens je sortais, je rentrais, je me couchais, je me relevais; tantôt plein d'espoir, je voyais tout facile, tantôt découragé, je voyais mille obstacles insurmontables. Cette impatience d'attendre la nuit, me donnait la fièvre. Enfin parut l'étoile du soir, j'étais transporté de joie et voilà que le colonel Melanders m'envoya encore chercher pour prendre le thé! Jamais politesse ne vint plus mal à propos. Cependant il fallait accepter l'invitation de bonne grâce, sous peine de compromettre le succès de mon entreprise. Plusieurs officiers étaient déjà arrivés, on se mit à jouer au Whist, mais quel attrait pouvait avoir pour moi le thé, le Whist et la conversation tout intéressante qu'elle pût être? Pendant mon absence on visitera peut-être ma baraque, on découvrira mes préparatifs, on fera en sorte que ma fuite deviendra

Digitized by Google

impossible. Préoccupé de ces craintes, j'avais le plus pressant besoin de retourner dans ma baraque, mais je n'avais pas de prétexte pour quitter le colonel. Enfin, je me plaignis d'un violent mal de tête et je me retirais. Rien n'était changé dans la baraque, personne ne se doutait de mon projet, quelques heures encore et j'échappais aux mains des Russes! Transporté de joie, je tombais à genoux; jamais prière plus fervente et plus sincère ne fut adressée à l'Eternel. Il me semblait qu'elle serait exaucée et pourtant je ne fus pas plus tranquille. Mais ce n'était pas la crainte qui m'agitait; tous les obstacles avaient disparu à mes yeux, je n'en redoutais plus, je ne prévoyais aucune difficulté. Tout entier préoccupé de sauver ma tête, je désirais accomplir mon but pour consoler ma famille qui devait me croire perdu, pour retrouver mes compatriotes, partager leur sort et aviser avec eux aux moyens de servir encore notre chère et malheureuse patrie. Qui peut prévoir les chances que l'avenir offrirait à nos efforts? La Pologne pouvait se relever un jour, non pas avec plus de courage, mais avec plus de succès et je sentais dans mon coeur polonais l'espoir, la certitude même que nous autres proscrits nous ne serions pas étrangers à la gloire de ce grand évènement. Couché sur mon lit de prison, j'oubliais ma captivité et je me lançais bien loin dans les rêves brillans d'un avenir conforme à mes voeux les plus chers.

„Dort-il?“ demanda quelqu'un au factionnaire. „Je n'en sais rien,“ répondit le soldat. Ce court dialogue me rejeta tout-à-coup du champ des illusions dans la triste réalité. Quand je serais tombé du ciel en terre, le coup n'aurait pas été si terrible; j'aurais pleuré, si j'avais osé. Je me remis, en pensant que ce pouvait

Digitized by Google

être l'officier qui faisait sa ronde. Je fermais les yeux pour en être plutôt débarrassé; aussi l'officier, me croyant endormi, se coucha sur le lit vacant de la baraque, éteignit la lumière et s'arrangea pour dormir.

J'éprouvais un tel besoin d'espoir que même la présence de l'officier m'inquiéta peu. Il faudra bien attendre, me dis-je, qu'il dorme et effectivement, au bout d'un quart d'heure, il ronfla. Allons! Voilà le moment! Mon coeur agité, conduisant ma main machinalement, je fis le signe de la croix, une résignation sans bornes, ou plutôt une sorte de fatalisme s'empara de moi, j'oubliais tant les périls de mon entreprise, je me levais doucement, je touchais les tissus de paille de la baraque, lorsque j'entendis le pas mesuré de plusieurs soldats qui approchaient; je restais immobile les mains étendues, retenant mon souffle. Les soldats s'arrêtèrent à l'endroit même par où j'espérais sortir et le sous-officier plaça des sentinelles autour de la baraque et la consigne fut: Prenez garde qu'il ne s'en aille par un de ces côtés. En même tems on alluma deux lanternes qui éclairèrent les alentours de la baraque.

Ainsi tout était fini; évidemment je me trompais, en croyant qu'il me serait facile de m'échapper; on prévoyait bien que je chercherais à fuir et à défaut des murailles on m'entourait de gardes qui ne me laissaient plus aucune espérance. Avec quelle douleur je regagnais ce lit, d'où je venais de sortir si persuadé de ma prochaine délivrance!

Force me fut alors de penser à l'autre moyen de salut. Dès le matin, j'allais trouver le colonel et lui exprimais franchement mon intention de demander

Digitized by Google

l'amnistie, sans toutefois lui dire, ce que je m'en propose plus tard. „Il me sera impossible, répondit le colonel, d'affirmer que vous êtes revenu volontairement; tout ce que je puis faire, c'est de ne pas vous démentir; je vais sur le champ demander pour vous au général la permission d'écrire."

Effectivement le lendemain il vint m'apporter lui-même tout ce qu'il fallait pour écrire avec l'autorisation du général. J'écrivis donc au grand-duc Michel et au Maréchal Paszkiewicz que, me confiant à l'amnistie, je m'étais mis en route pour me présenter volontairement, ce qui était suffisamment prouvé par cela seul que je n'avais pas de passeport et que je n'avais pas cherché à cacher mon nom. En conséquence je sollicitais ma mise en liberté. Cette démarche me paraissait d'un succès infaillible, car il était tout naturel pour peu que le vainqueur eut un coeur d'homme et un peu de noblesse de caractère et si politique pour peu qu'on eut du jugement de saisir toutes les occasions de diminuer le nombre des victimes. M. Niemojowski écrivit aussi, mais sans rien espérer et seulement disait-il, pour n'avoir rien à se réprocher. „Vous vous faites des illusions, dit-il, on est trop content de nous tenir et on ne nous lâchera pas." J'étais furieux de voir cette incrédulité qui dissipait toutes les illusions. Tous mes raisonnemens ne changèrent pas son opinion à ce sujet et il eut raison. Nos demandes n'améliorèrent en rien notre sort et on n'eut pas même l'honnêteté de nous dire, si elles étaient parvenues à leurs adresses.

Nous restâmes huit jours au camp, je mangeais à la table du colonel, je me promenais, je lisais le Bachelier de Salamanque, seul ouvrage qui se trou-

Digitized by Google

vait au camp et que le médecin m'avait prêté. De tems en tems je voyais le général avec l'aide-de-camp dont j'ai déjà parlé et à qui je suis bien aise de pouvoir rendre cette justice qu'après le premier emportement, il était devenu d'une politesse tout aimable. Les officiers en général pleins des égards et d'attentions, cherchaient à m'inspirer de la confiance en la générosité de leur maître; ils écoutaient volontiers les conversations, basées sur des idées du dix-neuvième siècle, ils paraissaient comprendre ces idées et je me laissais aller avec plaisir à cette espèce de professorat. Tous semblaient fatigués de la guerre et du despotisme; mais ces heureuses dispositions n'allaient pas au-delà du capitaine: Les officiers supérieurs affectaient beaucoup d'admiration pour leur grand monarque et pour l'incomparable maréchal qui avait réussi à prendre Varsovie, Dieu sait comment.

Un jour, le général, l'aide-de-camp, M. Niemojowski et moi nous causions assis devant la baraque du colonel. „Vous avez bien fait d'écrire au grand-duc Michel," me dit l'aide-de-camp. „Je ne sais; c'était un devoir envers ma famille." — „Vous avez raison; vous n'aurez rien à vous reprocher; d'ailleurs c'est la seule porte de salut." — „Elle n'est pas large." — „Au contraire, le grand-duc est meilleur qu'on ne le pense." En ce moment, la conversation de M. Niemojowski et du général interrompit la notre, car mon compagnon n'entendait rien, si l'on ne criait pas; ne pouvant continuer notre conversation, nous écoutâmes ce que disait M. Niemojowski. „Oui, furent ses paroles, le grand-duc Constantin a employé les gendarmes à un service si infame qu'étant devenus un régiment de Carabiniers au commencement de notre

Digitized by Google

guerre, ces militaires honteux de leur ancien service, vinrent après leur première charge remercier leur commandant de leur avoir procuré une occasion de laver la tache que leur avait imprimé le nom de gendarmes.“ „Wot kak rozgawarowoujet!“ (Voyez, comme il raisonne!) s'écria l'aide-de-camp. Le général se leva et tous deux nous quittèrent, sans dire un mot de plus.

Les officiers subalternes étaient plus disposés à nous écouter et nous montraient plus de sympathie. Ils nous parlaient volontiers de notre position et nous proposaient même des moyens de défense; aussitôt que ces moyens paraissaient peu dignes de notre caractère, ils n'insistaient pas, ils en cherchaient de plus convenables et comprenaient fort bien que nous devions quelque chose à notre dignité personnelle. Ces entretiens, où perçait à chaque moment l'intérêt qu'ils nous portaient et le respect qu'ils avaient pour notre cause, furent très-fréquents. Un jour, un officier, le même qui m'avait conseillé de fuir, me dit: „Pourquoi donc avez-vous donné de l'argent à l'officier?“ — „Mais, c'était lui-même qui le demandait, nous promettant moyennant cet argent de nous laisser libres; au reste, mon compagnon doit se plaindre au général.“ — „A quoi cela lui servira-t-il? Le coquin a remis votre argent au général et vous a accusé d'avoir essayé de le corrompre. Il a dit que craignant que vous ne reussissiez à gagner ses soldats, il avait tiré de vous le plus qu'il avait pu.“

Le traître n'était pas maladroit, comme on peut le voir; il n'y avait pas d'ailleurs grand mérite à nous tromper de la sorte, car notre situation même nous forçait à donner dans le piège. Nous avions bien

Digitized by Google

soupçonné qu'il nous trahirait, mais il a fallu tenter le seul moyen d'évasion qui nous restait, si douteux, si dangereux qu'il était. J'ai appris plus tard que cette singulière fidélité fut recompensée par le don de la somme et une décoration. Le don de la somme se conçoit, mais la décoration comme récompense de la trahison, cela ne se voit qu'en Russie!

Tous les avis officieux qu'on me donnait dans l'intention de me voir libre, étaient loin d'atteindre ce but. Cependant j'y trouvais deux avantages précieux. D'abord, ils amenaient des discussions, ils me fournissaient des lumières qui me faisaient envisager ma nouvelle position sous toutes ses faces; puis, ils m'intéressaient à la conversation, ils m'occupaient dans la solitude, ils me procuraient des distractions qui allégeaient un peu mes ennuis.

Le neuvième jour, le général suivi d'un officier que je n'avais pas encore vu, vint nous avertir que nous allions partir pour Varsovie. „Je vous présente, dit-il, cet officier, il vous accompagnera." — „Nous aurions bien plutôt besoin de lui être présentés," répondis-je. — „Soyez tranquilles, vous n'aurez pas à vous plaindre de lui; c'est un brave homme." Après ces mots du général, l'officier se retira et le général se mit à table avec nous. Vers la fin du dîner, il nous dit: „Adieu, Messieurs, ne vous livrez pas au chagrin, les choses n'iront pas aussi mal que vous le pensez, vous en serez quittes pour quelques années de détention et puis vous rentrerez chez vous, comme si de rien n'était." Après nous avoir consolé de cette manière, il partit et je ne l'ai plus revu.

Vers le soir on nous fit monter en voiture et l'officier que le général nous avait présenté se plaça sur

Digitized by Google

le devant; un autre officier que je voyais pour la première fois nous escorta avec vingt-cinq dragons. Comme on nous conduisait par des chemins de traverse, la marche était lente et pénible. L'officier qui se trouvait dans la voiture, se donnait bien de la peine pour soutenir la conversation qui tombait toujours, car absorbés par nos pensées, nous ne répondions que par monosyllabes. A la nuit tombante, je m'étais endormi accablé de fatigue d'un voyage à travers des chemins détestables, lorsque tout-à-coup la voiture s'arrêta. L'officier descendit, parla à basse voix au chef de l'escorte, remonta et nous changeâmes de direction. Vers deux heures du matin, nous arrivâmes à une petite ville, où j'aperçus en passant une vingtaine de nos officiers polonais, entourés d'une garde de Cosaques. On allait les transporter, je ne sais où, sur des chariots qui se trouvaient près de là. Les malheureux prisonniers nous saluèrent d'une manière si expressive que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Nous avons passé dans une auberge le tems nécessaire pour reposer les chevaux, et quand nous nous remîmes en chemin, notre officier nous apprit que nous retournions au camp et nous decouvrit en même tems le motif de cette contremarche: le hasard nous avait fait rencontrer un chariot faisant route contraire et dont le voiturier informa le chef de l'escorte qu'un corps de Polonais avait passé la Vistule et que nous allions droit à eux. Sans cette rencontre fortuite, peut-être nous étions sauvés; nos ennemis nous conduisaient eux-mêmes à nos libérateurs. Le sort en ordonna autrement!

Arrivés au camp, nous le trouvâmes changé de face. On s'attendait à une attaque de Polonais et on

Digitized by Google

avait pris des dispositions en conséquence. Le colonel Melanders habitait une baraque construite avec des sacs de biscuits et couverte d'un toit en toile. Il nous reçut comme des anciennes connaissances et nous logea chez lui. Les officiers arrivaient nous saluer avec une politesse prévenante, ils paraissaient heureux de nous revoir. Le colonel qui n'était resté qu'un moment avec nous, revint vers six heures du soir. „Vous partirez demain, dit-il, et maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je me fierais à votre parole et je répondrais de vous, mais au moment même, où le conseil de guerre se tenait chez le général, un colonel prussien y est arrivé en déclarant que si vous parveniez à vous réfugier en Prusse, il ne pourrait se dispenser de vous renvoyer ici, qu'une pareille nécessité lui répugnait trop et qu'en conséquence il demandait que vous fussiez promptement éloignés."

Pendant que le colonel parlait, je lui trouvais le même embarras que lorsqu'on lui amena le prétendu prisonnier, envoyé par la douane prussienne. J'en conclus que le brave Melanders se prêtait à regret à des moyens indignes de lui et que le colonel prussien avait déclaré le contraire qu'il lui serait impossible de nous livrer, si une fois nous franchissions la frontière.

Le colonel finissait de parler, lorsqu' éclata ce cri répété dans tout le camp: „Polaki! Polaki!" (Les Polonais! Les Polonais!) Quelle émotion! Quel transport! Les Polonais venaient-ils attaquer le camp? De quel coeur je m'apprêtais à les seconder! Vaine et fugitive illusion! Les Polonais étaient de l'autre côté du fleuve. On nous le dit. Nous sortîmes pour les voir. C'était un régiment de Cracus qui s'en retour-

Digitized by Google

nait après avoir escorté la caisse en Prusse. Je le regardais s'éloigner, je le suivis des yeux et quand il disparut, un poids accablant tomba sur mon coeur; il me semblait que cette troupe emportait avec elle ma dernière espérance. Malheureux naufragé, j'avais vu le navire qui pouvait me tirer de l'abîme, mais il fuyait à l'horizon sans m'avoir aperçu! Je me retirais, j'avais besoin d'être seul, de me plonger dans la douleur. La vue de ces troupes nationales avait reveillé trop vivement tous mes souvenirs, elle me rappela nos grands efforts, nos brillantes espérances, nos glorieux succès, nos désastres inexpliquables, et dans ma patrie vaincue, je crus voir ma famille désolée, ruinée, exposée à tous les périls.

La nuit ne calma pas mon agitation; ne pouvant pas fermer l'oeil, je me levais au point du jour. Mon compagnon dormait encore. La tranquillité de ce sommeil, que je ne pouvais concevoir en pareille circonstance, les soins de sa toilette, mille riens qui retardaient notre départ, tout m'irritait. Une seule idée dominait à présent mon esprit: Quel que dût être mon sort, j'avais besoin de le connaître. Le moindre délai m'était insupportable. Je brûlais de partir, d'arriver, de savoir mon sort. Enfin, l'officier qui devait nous accompagner, arriva chargé d'un énorme paquet de papiers; pourtant une heure, une mortelle heure se passa encore à attendre, je ne sais quoi. Nous partîmes avec la même escorte qu'auparavant.

Digitized by Google

II.

Départ définitif du camp. — Le prince Chylkow. — Le général Pritwitz. — La prison à Praga. — Le colonel Siewers. — Bystrom.

Notre marche fut lente, la conversation assez animée d'abord, finit par nous fatiguer et tomba enfin tout-à-fait. Nous nous abandonnâmes à nos tristes réflexions, un profond et morne silence régnait autour de nous. On entendait seulement les cris du cocher excitant ses chevaux qui avaient bien de la peine à tirer notre voiture sans cesse embourbée et de courtes paroles que de tems en tems les officiers échangeaient entr'eux. Vers cinq heures de l'après-midi nous arrivâmes à un poste de cavalerie, où nous devions prendre des chevaux frais. Le général prince Chylkow nous permit de descendre et nous fit inviter à prendre le thé. Cette politesse nous fut d'autant plus sensible que nous étions très-fatigués et transis de froid. M. Niemojowski placé auprès du prince, causa avec lui et moi avec un autre général assis à mon côté et dont je ne me rappelle pas le nom. Ces Messieurs débitèrent, comme tous les officiers, par les consolations. Mon voisin me promettait une délivrance prochaine et appuyait sa prévision sur la bonté incomparable que le grand-duc Michel manifeste surtout maintenant. Ne connaissant pas ce général, je ne pouvais dire là-dessus ma façon de penser. Ces consolations avaient certainement un louable motif, mais si elles prévenaient en faveur du coeur de ceux qui les donnaient, elles ne prouvaient peut-être pas assez de tact. Parler

Digitized by Google

d'espérance à un malheureux qui sait bien n'avoir plus rien à espérer, ce n'est pas le consoler, c'est le faire souffrir et je souffrais déjà beaucoup. Heureusement on vint demander parler au général. Il revint un instant après et en me présentant un jeune officier qu'il avait amené, il me dit: „Je vous amène une de vos anciennes connaissances.“ Le jeune homme s'approcha, me serra la main et je vis des larmes couler sur ses joues. C'était un Polonais, mon cousin. J'ai déjà dit ce que m'avait fait éprouver la vue de l'uniforme russe sur un Polonais; qu'on juge de ce que je sentis en voyant cet uniforme sur un de mes parents. Ma première idée fut de le repousser, mais sa douleur profonde, l'inexpérience de son age, la manière fausse dont on envisage l'honneur qui lui défendit de quitter l'armée russe après la guerre commencée, tout cela me revenant bientôt à l'esprit, me fit sentir mon injustice. Alors je l'aurais serré dans mes bras, mais je craignais de m'attendrir et pour rien au monde je n'aurais voulu montrer cette faiblesse. Je me bornais donc à lui dire: „Ne pleurez pas, vos larmes me font trop de mal.“ Le pauvre jeune homme tâcha de les retenir, il ne pouvait parler, ou ne l'osait en présence de ses chefs; mais si sa bouche était muette, que son regard était éloquent! Ses yeux humides exprimaient cette douleur, cet abattement, cette souffrance qu'on éprouve en voyant mourir un ami. Son silence et sa tristesse semblaient me dire: „Vous ne voulez pas que je pleure et je vous vois pour la dernière fois! Ne savez vous pas qu'on vous conduit à la mort?“ Sans doute il avait entendu les généraux parler du sort qui m'attendait et son affliction me paraissait bien plus vraie et bien plus persuasive que toutes les belles pa-

Digitized by Google

roles du général. Cette scène muette dura assez longtems et je ne saurais dire, combien elle me fut pénible. Enfin, on nous avertit que la voiture était prête; nous primes congé des deux généraux qui me vantèrent encore une fois la bonté du grand-duc surtout pour les Polonais et nous sortimes. Mon cousin nous suivait. „J'espère, lui dis-je tout bas, que vous quitterez cet uniforme.“ Il me serra la main et je crus voir dans ce mouvement une promesse solennelle d'abandonner un service, si peu convenable à un Polonais. Je partis, heureux de le laisser dans cette louable disposition.

Comme l'officier qui nous accompagnait avait pour nous tous les soins et tous les égards que permettait son service, je me mis à causer avec lui. Je hasardais quelques questions sur le caractère du général Renné. L'officier m'en fit le plus grand éloge. „Je vous crois, dis-je, d'autant plus volontiers qu'il n'a cessé de nous donner de l'espérance, que même il a consenti à me laisser écrire au grand-duc Michel, que je revenais de mon propre mouvement; aussi j'espère que le général n'aura pas fait un rapport contraire, ou que du moins il aura dit qu'au premier instant de mon arrivée à son camp, je lui ai déclaré qu'on m'avait arrêté, lorsque j'étais en route pour me présenter moi-même.“ — „Soyez parfaitement tranquille, répondit l'officier, le rapport est bon, très-bon!“

Le rapport du général Renné n'était pas du tout une chose indifférente. S'il était hostile, il me perdait à coup sûr; s'il était favorable, il ne me sauvait pas infailliblement, mais il me laissait quelque probabilité de salut. Je fus donc bien aise d'apprendre de la bouche de celui qui le portait que le rapport était

Digitized by Google

bon, très-bon. Cependant le même jour en l'absence de l'officier, le hasard fit tomber ce rapport sous mes yeux; il y était dit que nous étions des criminels d'état, pris par les Circassiens au moment, où nous allions passer en Prusse et qu'on nous envoyait à Varsovie, pour être jugés suivant toute la rigueur des ukases et des lois. Qu'on juge de ma surprise et de mon indignation!

Pendant toute la nuit nous marchâmes par des chemins affreux. Vers cinq heures du matin, nous arrivâmes à Lowicz, où commandait le général Pritwitz. L'officier nous déposa à la maison de la poste, plaça des sentinelles aux portes et sous les fenêtres et se rendit chez le général. Il n'y avait pas de feu dans la chambre, j'étais transi de froid, j'avais besoin de prendre quelque chose qui me ranimat un peu, et je désirais qu'un des soldats (ils étaient vingt cinq) m'allat chercher une tasse de café; pas un ne l'osa. En voyant revenir l'officier, je pensais que nous allions repartir sur le champ et je perdis un instant l'espoir de me réchauffer. Heureusement le général Pritwitz expédiait quelques dépêches pour le général Paszkiewicz et il fallait les attendre. L'officier me fit apporter du café qui quoique détestable, me parut délicieux. Fatigué, je me jetais sur le lit en attendant le départ.

Le sommeil effaçait déjà de ma pensée engourdie le sentiment de mes peines, lorsque j'entendis quelqu'un entrer et jeter un manteau sur la table. Une curiosité bien naturelle dans ma position me réveilla et je vis un major de la garde dont les longues moustaches étaient couvertes de glaçons. Il demanda à notre officier qui nous étions; celui-ci répondit à voix basse. Le major n'eut pas la même délicatesse. „Skwier-

Digitized by Google

noje roze! (Vilains museaux!) s'écria-t-il, on vous tient donc enfin! Quels supplices ne méritez vous pas?"

Indigné de ces mots, je m'élance du lit et sans daigner parler au brutal, je dis à notre officier: „Monsieur, on nous a confié à votre garde; ne laissez donc cet homme nous insulter!" „Quoi!" cria le major et je m'apprêtais déjà à me défendre, quand l'officier le prit sous le bras et l'entraîna dans la pièce voisine. La brute sortit bientôt de la maison en nous disant pour adieu: „Le diable vous emporte!"

Pendant cette scène désagréable, mon compagnon qui n'en entendit rien, se promenait dans la chambre avec une parfaite tranquillité. Mieux eut valu pour moi avoir été sourd comme lui, car j'étais dans un état d'irritation inexprimable. Ne pouvant me rendormir, je me mis aussi à me promener, mais non pas avec le même calme que M. Niemojowski. Mille pensées pénibles assiégeaient mon esprit; la conduite du major me faisait prévoir toutes sortes d'outrages. Si un homme de ce rang se permettait de pareilles insultes, à quoi ne devais-je pas m'attendre de la part des officiers subalternes! Le sang me bouillait dans les veines et je prenais la résolution de repousser la force par la force, quoiqu'il put en résulter, lorsque le général Pritwitz vint nous voir. Il nous regarda un instant avec un air sérieux et digne et ne daigna nous adresser ni plus, ni moins, que ces paroles: „Messieurs, vous allez partir!" Après ces mots il sortit avec le même air de dignité. „Ma foi, dis-je à l'officier, s'il n'avait que cela à nous dire, il aurait aussi bien fait de ne pas se déranger." C'était de ma part une grande injustice, mais j'étais plongé dans des réflexions fort maussades

Digitized by Google

et cette plaisante visite me fit rire un peu. Cette fois nous fûmes escortés par vingt cinq hussards.

De Lowicz à Varsovie la chaussée est excellente; nous ne devions pas être rompus par de durs cahots et déjà je me réjouissais que nous marcherions plus vite. Plutôt nous arriverions, plutôt mon sort serait décidé et quel qu'il dût être, je désirais par dessus tout sortir de cet état d'incertitude qui était pour moi le plus cruel tourment.

En effet, je ne connais pas de plus intolérable supplice; dès mon enfance rien ne me paraissait aussi insupportable que l'incertitude. De nombreux et cuisants chagrins n'avaient pas certainement affaibli en moi cette disposition d'esprit et il me semble que j'aurais alors préféré l'échafaud à cet état pénible. Je priais donc notre officier de hâter notre marche, mais le commandant de l'escorte n'y voulait jamais consentir. „Je n'ai pas envie de fatiguer mes chevaux," dit-il, et il continua d'aller au pas, malgré nos représentations; aussi la nuit ne nous trouva qu'à mi-chemin de Varsovie.

Voyageant dans la voiture de M. Niemojowski, quand les Circassiens nous arrêtèrent, je n'avais pas mes effets avec moi; il me fallut donc coucher sur la paille. Je venais de me jeter sur ce lit, lorsque j'entendis le commandant crier aux sentinelles: „Prenez bien garde, qu'ils ne s'échappent, car je vous ferais mourir sous les bâtons!" Bientôt il entra dans la chambre voisine à la notre, ouvrit la porte, la referma violemment, s'assura que nous étions bien là, se jeta sur un lit de paille comme le mien et se mit à ronfler de manière à me faire envier son sommeil. Mais comment dormir avec toutes les idées inquiètes qui m'agitaient et au bruit des pas pésants et des chants lugubres et mono-

Digitized by Google

tones de ces soldats qui nous gardaient! Je ne pus fermer l'oeil de toute la nuit. Je n'entreprendrai pas de dire ce que j'ai souffert. Qui ne sait comme l'insomnie est cruelle pour le malheureux; comment elle appelle, excite, rassemble et envenime une foule de pensées désespérantes; comment alors elle repousse toutes les idées consolantes comme de railleuses chimères; comment elle accueille toutes les idées sinistres comme de révélations prophétiques; comment elle prévoit tout les maux possibles et même impossibles; comment on croit déjà les sentir et les sentir plus vivement que des maux réels? Comme alors, la faculté de souffrir s'exalte dans l'homme et atteint une intensité presque prodigieuse! Non, qui n'a point subi ce genre de tourment, ne sait pas bien ce que c'est que de souffrir! Quelle fut longue cette nuit de douleur, où mon imagination malade ne cessa de me représenter toutes les humiliations et toutes les catastrophes qui pouvaient arriver à moi et à ma famille! Enfin, le jour parut, les sombres images commençaient à se dissiper, lorsque des cris douloureux vinrent tout-à-coup frapper mon oreille. Je courus à la fenêtre et vis un malheureux soldat debout et immobile que deux autres placés à ses côtés frappaient alternativement du plat de leurs sabres; à quelques pas de là, l'officier qui avait ordonné cette punition barbare, se promenait d'un air si tranquille, avec une si grande indifférence qu'il paraissait ne pas même soupçonner qu'il se passa rien auprès de lui! Ce supplice ignominieux et habituel, cette victime tenue immobile sous les coups par la seule force d'une obéissance servile, le sang froid de ces deux soldats qu'un mot de leur officier faisait les bourreaux de leur camarade, de leur ami peut-être,

Digitized by Google

la tranquille dureté de cet officier qui faisait martyriser un homme, comme il ferait allumer sa pipe, — tout me révoltait dans cet odieux spectacle. Voilà, me disais-je, en frémissant d'indignation, voilà pourtant comme sont les hommes de qui va dépendre mon sort, et je me rappelais toutes les cruautés exercées tant de fois et si récemment encore par les Russes sur les Polonais et notamment les atrocités du grand-duc Constantin envers les prisonniers d'état. J'étais bouleversé, ce n'était plus ni la mort, ni même les supplices que je redoutais, mais les infames préliminaires, auxquels sans doute on ne manquerait pas de me soumettre, les interrogatoires insultans et sans fin, les tortures morales et physiques, par lesquelles on voudrait m'arracher des aveux que l'honneur me défendait. Le caractère de nos ennemis, leurs procédés dans ce genre en 1826, 1827 et 1828, me disaient assez, que je devais m'attendre à tous raffinemens d'une férocité dont ces demi-barbares ont conservé l'instinct. C'était là, ce que je ne voulais pas souffrir, décidé que j'étais à ne compromettre personne. Je prévoyais donc qu'il faudrait recourir au milieu de ces tourmens à un moyen sûr et infaillible d'échapper aux bourreaux. Sachant bien que l'insurrection n'est pas un jeu d'enfant, surtout lorsqu'il s'agit de se délivrer du joug russe, je m'étais au commencement de notre guerre muni d'un poison que je portais toujours sur moi; ayant eu le bonheur de n'être fouillé ni par les Circassiens, ni à mon arrivée au camp, je conservais encore ce remède suprême à toutes les misères de la vie. En cet instant je ne l'aurais pas échangé contre tous les trésors du monde; je me plaisais à le toucher, à m'assurer que je le possédait bien encore. Je le serrais avec un véritable sen-

Digitized by Google

timent d'affection, comme j'aurais serré la main d'un ami certain que je pourrais compter sur lui dans le plus grand péril. J'avais donc un asile toujours ouvert, où mes ennemis ne sauraient m'atteindre et quoique cet asile fut un cercueil, cette ressource calma mon agitation et donna une autre tournure à mes pensées. Aussi, lorsque ce misérable officier vint dans notre chambre et dit tout haut d'un air content de lui-même: „Ils sont là tous les deux; voilà comme il faut garder ces gens là!" le mépris fut le seul sentiment que m'inspira cette nouvelle grossièreté.

A un relais suivant, notre officier qui n'était pas moins que nous pressé d'arriver à Varsovie, recommença ses observations pour engager l'officier de l'escorte à accélérer notre marche. Celui-ci venait d'avaler un grand verre d'eau de vie, cela le mettait en belle humeur. Aussi il me regardait en souriant et il avait l'air de me demander: „Et vous aussi, n'est ce pas, vous avez envie d'aller bon train. Eh bien! priez-moi un peu et je prends le trot." Je ne pus me décider à lui adresser la parole; il l'attendait et voyant que je gardais le silence: „Eh bien! dit-il entre ses dents, nous irons au pas" et il exécuta fidèlement sa promesse.

Vers quatre heures de l'après-midi nous arrivâmes au dernier relais à deux milles de Varsovie. De là notre officier partit à toute bride pour prendre les ordres de l'autorité relativement à nous, et nous, pour lui donner le tems d'arriver et de revenir, nous allâmes au petit pas. Cependant nous arrivâmes à Varsovie et nous entrâmes même dans la ville sans le rencontrer. L'officier de l'escorte prit le parti de l'attendre et fit halte au milieu d'une rue. Un équipage entouré de hussards ne pouvait manquer d'attirer une foule de curieux; nous

Digitized by Google

étions d'ailleurs si connus que tous le monde s'arrêtait pour nous voir. Quelques-uns de cette foule voulaient s'approcher, mais les soldats criaient aussitôt: „En arrière! N'avancez pas!“ Nos pauvres compatriotes, repoussés par nos oppresseurs, voulaient pourtant nous témoigner leur sentimens, ils s'arrêtaient à une centaine de pas et formaient un cercle autour de notre voiture. Tous ces braves Polonais abhorraient les Moscovites, tous auraient voulu nous délivrer, mais la fatalité des circonstances paralysait leur courage; ils ne pouvaient nous exprimer leurs impressions que par leurs regards et encore ils risquaient beaucoup.

Quand notre officier revint, il nous fit retourner jusqu'à un mille de Varsovie et nous déposa dans un cabaret tenu par un juif. Ses ordres étaient de nous faire entrer le soir dans la ville, mais je ne pus savoir de lui en quel lieu nous serons détenus.

Comme notre escorte allait bientôt nous quitter, son commandant se crut obligé sans doute par politesse de venir comme tous les autres officiers me donner des consolations et il entreprit de me faire concevoir les plus belles espérances dans la bonté de l'empereur Nicolas. Ce sujet épuisé, je me croyais délivré de son insupportable bavardage; mais il se mit à me questionner sur certaines localités de Varsovie qu'il avait entendu vanter parmi ses camarades et où, lui avait on dit, à toute heure on trouvait tout le monde. Cela lui paraissait merveilleux et il se promettait bien d'y courir dès qu'il serait libre, „car, disait-il, j'ai bien fait mon service et je suis content de moi.“

Excédé d'ennui et de fatigue, je le priais enfin qu'il me laissât un peu dormir; il me quitta et j'allais dans l'écurie me jeter sur un tas de foin. Je dormais

Digitized by Google

déjà profondément, lorsque je fus éveillé par un coup de bâton appliqué sur la tête. Ce coup n'était pas bien rude, il me causa peu de douleur, mais beaucoup de surprise et d'étonnement. Étais-je déjà soumis au régime russe? En pareille circonstance la pensée va grand train et quoique je me fusse levé assez lestement, mille conjectures m'avaient déjà passées par la tête, avant que je fusse debout. Je m'attendais à me voir entouré de Cosaques, de Baskirs, de Kirgises où déjà je ne sais quels autres barbares, quand je vis un pauvre aveugle qui, après avoir dormi dans la même écurie, voulait en sortir et cherchait la porte avec son bâton. Je ne pus m'empêcher de sourire; c'est un ami, me dis-je, car c'est un malheureux. Alors le prenant par la main, je le conduisis jusqu'à la porte. Je lui rendais là un bien léger service, dont il avait pu se passer, mais enfin je l'obligeais autant qu'il m'était permis de le faire; il me remercia d'une manière simple et cordiale et s'il faut le dire, j'étais sensible au remercîment. C'était une espèce de bonne action, peut-être la dernière que je pourrais jamais faire et j'attachais du prix à ce souvenir. Un malheur inaccoutumé, un grand péril, changent beaucoup la valeur des choses et la tournure de notre esprit, surtout lorsque de longues souffrances physiques ont préparé notre ame à une sorte d'exaltation. Enfin, j'étais comme le commandant de l'escorte, content de moi. Je me reconchais et bientôt un songe bien doux, tant qu'il dura, mais qui rendit le réveil bien cruel, me transporta chez moi au milieu de tout ce qui m'était cher! Je voyais, j'embrassais ma femme et mes enfans; nos infortunes étaient oubliées! J'aurais dû ne me réveiller jamais, car après ce songe de bonheur, la réalité me parut plus

Digitized by Google

désolante encore! Reverrais-je jamais ma femme, mes enfans! demandais-je à l'avenir. Une secrète voix parlant au fond de mon coeur navré me répondit: Jamais! Avant de m'endormir, mon ame s'ouvrait à l'espérance, à une espérance vague, sans raison, à ce genre d'espérance fugitive que produit par fois la seule fatigue du désespoir. Cette disposition d'esprit m'avait procurée un rêve heureux et ce rêve redoubla mes souffrances! Une larme s'échappa de mes paupières, c'est la seule que m'aient arraché dix-neuf mois de peines cruelles. Je me la reprochais, je m'indignais contre moi-même quand je la sentis jaillir de mes yeux. Les hommes qui m'entouraient, ceux à qui j'allais être livré, le despote qui devait disposer de mon sort, tous ces gens là n'étaient pas dignes de voir une pareille larme, ni capables d'apprécier les émotions d'un homme d'honneur. Cette réflexion refoula dans mon coeur mes soupirs d'époux et de père et me rendit la fierté convenable à un martyr patriote. En effet, j'éprouvais une espèce d'orgueil de voir ma constance aux prises avec la barbarie moscovite. Les Moscovites avaient vu le courage des Polonais sur le champ de bataille, ils le verraient dans les supplices et ils trembleraient en pensant que la Pologne pourrait un jour se relever encore et rappeler aux armes en de meilleures circonstances ses enfans que rien n'a fait, que rien ne fera dégénérer.

Les sentimens que m'inspiraient les Russes n'étaient que trop naturels dans ma position; mais j'avais tort d'envelopper toute la nation dans le même anathème! Il y a des Russes qui ont l'esprit éclairé, le coeur sensible et l'ame généreuse, qui sentent leur objection et n'attendent peut-être qu'un moment propice pour se

Digitized by Google

délivrer de l'odieux et avilissant despotisme sous lequel ils végètent. De simples officiers m'avaient déjà montré un intérêt dérivant naturellement de la sympathie qu'ils portaient à notre cause et j'aurais dû m'en souvenir, même dans ce moment de crise morale. Plus tard, j'ai trouvé des Russes dont la conduite honorerait un homme de bien chez les peuples les plus civilisés; j'en ai vu qui ont compris et partagé mes douleurs, qui les ont allégés en tant qu'ils le pouvaient. Il en est un surtout qui eût sur ma destinée une influence puissante et immédiate; son pouvoir était grand, il ne l'employait que pour adoucir le sort des prisonniers polonais, en cela il ne montrait pas moins de courage que d'humanité, car il s'exposait à perdre sa brillante position et compromettait jusqu'à sa personne. Réduit à cacher sa bienveillance sous des formes sévères, il ne voyait aucun des captifs, sans le plaindre sincèrement et chaque jour nous révélait quelque trait nouveau de sa sollicitude. Telle est pourtant la férocité du chef du Czarat et la servilité de son digne lieutenant que si par une ingratitude inouïe, il me prenait fantaisie de perdre cet homme de bien, je n'aurais qu'à le nommer après ce faible éloge.

Vers dix heures du soir notre voiture s'arrêta au faubourg de Cracovie devant le palais, où demeurait le comte Witt, général-gouverneur de Varsovie. Notre officier alla prendre les ordres du comte et nous l'attendîmes plus d'une demie-heure. La rue de faubourg de Cracovie, une des plus belles et jadis la plus animée de Varsovie, était alors silencieuse et déserte; seulement on y voyait passer de fréquentes et fortes patrouilles et de tems en tems des Circassiens isolés la traversaient au grand galop. Les Russes n'é-

Digitized by Google

taient donc pas tranquilles; leur inquiétude me fit plaisir. Ainsi la Pologne trahie, désarmée, enchaînée, mutilée, agonisante sous les pieds d'une armée russe faisait encore peur à cette armée! Que serait ce, quand la Pologne se releverait avec toute son énergie! Car, il ne faut pas s'y tromper: La Pologne se relevera encore, elle se relevera toujours jusqu'à ce qu'enfin elle reste debout avec ou sans le secours de l'Europe qui, en l'abandonnant, se trahit elle-même. Mais; helas! Combien d'essais funestes, de tentatives meurtrières précéderont l'effort victorieux, l'heureux jour du triomphe et de la liberté! Peu de semaines auparavant, la Pologne luttait avec l'ennemi, l'insurrection avait un caractère sublime, une attitude imposante. J'avais aussi une part dans ce grand mouvement, j'avais alors une patrie, je jouissais du bonheur de la servir. Varsovie enfermait dans son sein les forces, les ressources, tout l'espoir d'un grand peuple, et aujourd'hui, pensais-je avec amertume, me voilà prisonnier dans cette cité captive! Ces idées s'enchaînant et se pressant dans ma tête, je considérais toute notre insurrection, ses causes et ses obstacles, ses succès et ses revers, les brillantes espérances qu'elle nous avait donné pour nous et nos enfans, les avantages qu'elle promettait à la cause de la civilisation, sa fin déplorable qui suivait de si près un si glorieux commencement!

Le retour de l'officier me tira de cette rêverie; notre voiture prit le chemin de Praga. Chaque maison réveillait en moi un souvenir; la vue du pont m'en rappelait un bien pénible: c'était par ce pont que notre brave armée avait exécuté sa fatale retraite. Les soldats se demandaient les uns aux autres, ils deman-

Digitized by Google

daient à leurs officiers, aux passans, à tout le monde, les motifs de ce mouvement inexplicable, pourquoi reculer avant d'être vaincus, pourquoi abandonner la capitale, où tant de moyens de défense préparés dans les rues pouvait aider à ressaisir la victoire même après une défaite essuyée sous les murs de la ville? Pourquoi avoir élevé tant de barricades et criblé de créneaux les maisons, si on ne devait se servir ni de ces barricades, ni de ces créneaux! Pourquoi livrer à nos ennemis, nos enfans, nos femmes et nos mères, vaut-il mieux les venger que les défendre? Serons-nous plus braves, plus forts et plus heureux en rase campagne que dans la cité natale? Où allons-nous? Où veut-on nous conduire? Que signifie cette incompréhensible manoeuvre? Ainsi parlaient les soldats et les officiers, et ils obéissaient et ils exécutaient l'incompréhensible manoeuvre! Cette fois encore la Pologne était immolée aux Russes.

On nous déposa provisoirement dans une maison de Praga; trente soldats furent placés autour de cette maison. Deux soldats se trouvaient toujours dans notre chambre. Nous eûmes bientôt la visite du commandant de Praga Siewers, colonel d'artillerie de la garde. Ses manières polies annonçaient un homme bien élevé, ses procédés revelaient un homme civilisé. Sa vue nous fit oublier d'abord qu'il avait mission de nous garder, „Messieurs, dit-il, je suis fâché de ne pouvoir vous loger mieux, mais je tâcherai de rendre votre séjour ici le moins désagréable possible; ayez la bonté d'envoyer chez moi toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose." — „Puisque nous sommes ici chez nous, repris-je en lui présentant une escabelle, permettez que nous vous fassions les honneurs de la mai-

Digitized by Google

son." Il ne répondit qu'en s'asseyant avec un sourire poli. La conversation fut insignifiante, mais dans tout ce qu'il disait, on voyait percer un intérêt délicat..... En nous quittant, le colonel nous promit une seconde visite et nous délivra d'une de nos sentinelles.

Au fond cette politesse ne changeait pas notre position, cependant elle me mit de bonne humeur et elle me fit espérer que les subalternes d'un tel supérieur participeraient de ses bonnes manières. Comme je me plaignais d'avoir très-froid, il nous offrit en bon français du thé! Dans le cours ordinaire de la vie une tasse de thé offerte et acceptée est certainement une chose des plus insignifiantes, mais pour un prisonnier morfondu, une tasse de thé offerte obligeamment et par un homme dont on dépend, a bien son prix; c'est un événement qui mérite une place dans la mémoire.

Mon premier soin fut de reconnaître la nature de notre prison: Notre logement se composait de deux chambres; mon compagnon et moi nous occupions celle qui donnait sur le devant, le domestique de M. Niemojowski se tenait dans l'autre. A la porte de communication était une sentinelle, un autre soldat, chargé de nous servir ne nous quittait jamais que pour suivre le domestique, lorsque nous l'envoyions chercher notre nourriture qu'on nous avait permis de faire venir de la gargotte voisine, à nos frais, comme de raison. Pour comble d'agrément, on avait établi devant nos fenêtres un corps de garde de 30 soldats qui se désennuiaient à nous regarder comme des bêtes curieuses.

Puisque j'ai fait mention du domestique, je crois devoir en dire davantage. Cet homme montra en cette circonstance un très-beau caractère et il aima mieux s'exiler avec son maître et ensuite partager sa

Digitized by Google

captivité que de l'abandonner aux jours de malheur — dévouement d'autant plus méritoire que le pauvre garçon avait des projets de mariage quand nous fûmes contraints de quitter Varsovie. Le tems ne lassa pas sa constance; jamais sa bouche, ni ses traits, ni rien dans sa conduite n'exprimèrent le moindre regret. Au bout de 15 mois, lorsque je fus transféré des prisons de Varsovie dans celles de la Volhynie, je le laissais tel que je l'avais toujours vu: égal dans son humeur, songeant fort peu à lui-même, ne s'occupant que de son maître, ne pensant pas du tout à le quitter. Ce brave homme s'appelait Nicolas!

Un matin, peu d'instans après mon réveil, l'officier de garde vint poliment me souhaiter le bon jour[1]). Je le priais de s'asseoir sur mon lit de paille et nous causâmes. „Nous vivons, dit-il, dans un tems où on est réduit à s'interdire jusqu'à la pensée!" — „Dieu! m'écriais-je, se priver de la seule faculté qui nous élève au-dessus des animaux!" — Que voulez-vous, c'est comme cela: Aujourd'hui tout ce qui est noble est déclaré criminel; il faut oublier jusqu'au mot de patrie!" Une autre fois, un officier vint me dire que l'Italie était en pleine insurrection. „Les insurrections italiennes, lui répondis-je, ne durent qu'un instant; c'est un feu de paille; elles ne méritent pas qu'on en parle." A peine avais-je proféré ces mots, que je vis l'officier rougir; il se taisait, il était confus. Tout étonné, je ne savais dans le premier moment expliquer l'impres-

1) Nous nous abstiendrons bien de nommer les personnes dont l'opinion ou les sentimens pourraient donner lieu à des persécutions. Par la même raison, nous rompons quelquefois le fil du récit.

Digitized by Google

sion que faisaient sur lui mes paroles. Je découvris bientôt le motif de son trouble..... Je voyais avec douleur que je l'avais blessé, j'aurais bien voulu réparer cette faute, mais je n'aurais fait que l'aggraver en revenant sur un point aussi délicat..... Un autre officier se rendit chez le colonel et nous apporta de sa part quelques livres; après nous les avoir remis, il me serra la main, des larmes roulaient dans ses yeux: „Adieu, me dit-il, soyez aussi heureux que je le souhaite, je regrette bien, croyez-moi, de ne pouvoir faire pour vous que des voeux.“ Cette séparation me causa une véritable douleur. J'aurais voulu qu'il fut toujours chargé de nous garder. Ce n'est pas une des moindres peines d'un prisonnier que de perdre un gardien homme d'honneur; il est pénible même lorsqu'on en quitte un mauvais, parce que le prisonnier ignore le caractère de celui qui le remplacera. Tous les jours j'éprouvais ce chagrin, cette pénible incertitude. On ne saurait imaginer combien est fatiguant à la longue ce perpétuel changement de visages.

Parmi ces officiers qui changeaient tous les jours, je me rappelle un jeune homme très-poli, mais poussant la circonspection jusqu'à la timidité. A toutes les questions il me fut impossible de lui arracher d'autres paroles que Oui ou Non, toujours suivies de Monsieur le Comte, ce qui n'animait guères la conversation. Ainsi réduit au silence, je m'étais mis à feuilleter les livres du colonel, quand il arriva lui-même. Toujours aimable et bienveillant, il nous autorisa sans difficulté à prendre un abonnement à un cabinet de lecture et il envoya sur le champ chercher un catalogue. Je lui demandais aussi la permission d'écrire au maréchal Paszkievicz, afin de réclamer le bénéfice de

Digitized by Google

l'amnistie, en déclarant que sur la foi de cette promesse, je rentrais dans mes foyers quand j'avais été arrêté! Le colonel répondit qu'il ne saurait m'accorder cette permission, et tout ce qu'il pourrait, c'est de la demander pour moi au maréchal. „Mais, colonel, repris-je vivement, dans le péril, où je me trouve, il ne me reste aucun autre moyen de défense." Le colonel devint pensif, il paraissait balancer entre la nécessité d'un refus et le désir de m'être utile. Enfin, il a bien voulu d'en prendre sur lui la responsabilité. Etrange pays, où pour parler à l'autorité, il faut avant tout lui en avoir demandé la permission.

Le colonel tint parole; une demi-heure après sa visite, il nous envoya tout ce qu'il fallait pour écrire. J'écrivis donc aux risques du brave colonel. Me confiant je ne sais trop pourquoi au caractère du maréchal, j'expliquais franchement toute mon affaire, excepté les circonstances de mon retour qu'il fallait altérer; c'était une nécessité de ma position. J'envoyais ma lettre au colonel. M. Niemojowski écrivit pour sa part au comte de Witt et bientôt nous apprîmes que nos lettres étaient remises. Le colonel m'a fait dire qu'il venait de remettre la mienne lui-même au maréchal Paszkiewicz.

J'avais connu autrefois le maréchal; il n'était alors que général de brigade et passait pour un brave homme. Je ne supposais pas que les honneurs l'auraient pu changer, je me flattais donc de le trouver disposé à saisir l'occasion que je lui offrais de donner à mon affaire une tournure favorable. Je ne concevais pas qu'un homme ayant un peu d'esprit et d'âme, pût méconnaître un instant la sainteté de la cause, à laquelle je m'étais voué; il me semblait que tout homme de bien devait avoir une sympathie active pour les martyrs de

Digitized by Google

cette noble cause et je me laissais aller à la douce espérance d'être mis bientôt en liberté. Cela dépendait de M. Paszkiewicz, il en avait le pouvoir, je lui offrais un motif plausible; pourquoi s'obstinerait-il à perdre gratuitement une ancienne connaissance qu'il était si facile et si naturel de sauver? Je serais donc infailliblement délivré, je pourrais rejoindre mes collègues sur une terre hospitalière et partager leur sort. Ayant fait franchement le sacrifice de ma fortune, je ne serais pas retenu par le désir de la recouvrer, ou d'en emporter quelques débris dans mon exil. Je ne désirais emmener que ma famille, c'était tout ce que je demandais au ciel et pour cela il ne me fallait que quelques semaines de liberté. Et comme le succès de ma démarche me paraissait à peu près sûr, j'étais content du présent et je souriais à l'avenir. Je me trouvais dans cette disposition d'esprit quand on nous apporta l'ouvrage de M. Alphonse Karr: Sous les tilleuls. Ce fut pour nous une bonne fortune. En tout tems j'aurais lu avec plaisir ce charmant ouvrage; dans la disposition d'esprit où je me trouvais, il me sembla plus agréable encore. La visite du colonel qui vint le soir passer une demi-heure avec nous, termina de la manière la plus agréable cette journée de bonheur.

Quelque confiance que j'eusse en l'avenir, je voulus pourtant me ménager un moyen de compter les jours que je passerais dans ma prison. Le soir même en me couchant, je fis avec l'ongle une petite marque sur le mur et tous les soirs j'en fis autant, mais j'avais bien soin d'attendre que la sentinelle eut le dos tourné, ou qu'elle fut endormie. Je ne le sais trop moi-même, pourquoi je prenais cette précaution. La politique russe pouvait-elle prendre quelque ombrage

Digitized by Google

de mes petits marques? Je l'ignorais, mais j'étais certain que mon calendrier aurait pu l'effaroucher, l'irriter, qu'elle était capable de le faire gratter et même de le prendre pour les hiéroglyphes du carbonarisme. Peut-être aussi aurait on trouvé fort mauvais que j'eusse l'audace de compter les jours de ma captivité. Enfin quelque chose me disait, que des petites barres tracées avec l'ongle sur le mur d'une prison, seraient tenues en Russie pour autant de crimes d'état, ou du moins pour très-suspectes et qu'il était prudent de les cacher à tous les yeux.

Le lendemain matin le colonel vint nous apporter une bien triste nouvelle; nous allions le perdre: la garde quittait Varsovie et il suivait son régiment. Je l'assurais que son départ me causait le plus vif chagrin et jamais je ne fus plus sincère. Avec un commandant tel que lui, nous étions sûrs d'échapper à toutes les tracasseries des subalternes dont le zèle servile auraient toujours été retenu par un chef pareil. Et puis nous étions déjà presque habitués à ses visites, à la politesse de ses formes, à la bienveillance de son caractère. Tout cela diminuait nos souffrances et tout cela cessait à la fois. Dans l'incertitude par qui il serait remplacé, je me rappelais le major à moustaches de la garde que nous avions rencontré en route et dont j'ai rapporté les brutales apostrophes; ce souvenir n'était guères propre à diminuer mes regrets.

Le colonel Bystrom, successeur du colonel Siewers, ne garda que deux jours le commandement de Praga. Il ne daigna pas nous honorer de sa visite; en revanche, lorsque nous lui envoyâmes nos livres pour en obtenir d'autres, il nous fit répondre dans le style

Digitized by Google

de Sparte: „La cture est défendue.“ C'était une véritable barbarie, une barbarie toute gratuite. Mais de qui venait-elle? Du commandant ou de plus haut? L'autocratie serait-elle donc en péril, si deux captifs lisaient quelques-uns de ces livres que la police jugeait bien innocents, puisqu'elle en permettait l'usage public dans les cabinets de lecture? Ou bien, craignait-on que le fréquent échange de ces livres ne devint pour nous un moyen de communication avec le dehors? Mais le commandant de place était l'intermédiaire entre la librairie et nous et il avait mille moyens très-faciles de rompre cette communication, d'ailleurs périlleuse pour nous seuls. Se serait-on peut-être défié des commandants? La chose serait plaisante et point du tout impossible.

La lecture nous était donc interdite par l'un de ces deux importans motifs, ou peut-être par tous les deux à la fois. En vérité, en amusant, nos ennuis nous faisions un tort sensible à la justice impériale, en lisant, nous compromettions la sûreté de l'empire! Les Hébreux avaient bien renversé les remparts de Jericho rien qu'en sonnant la trompette?

Un message du colonel Siewers vint heureusement compenser la privation qu'on nous imposait; il mandait à M. Niemojowski qu'il avait remis la lettre au comte de Witt et à moi que je serais libre bientôt. Le colonel en portant lui-même ma lettre au maréchal Paszkiewicz, avait dû lui parler de moi et il était en position de savoir ce qu'on voulait faire de ma personne; rien en lui n'autorisait le moindre soupçon de légèreté et encore moins de mensonge. Je considérais donc comme certaine l'heureuse nouvelle qu'il m'annonçait et j'aurais cru lui faire une injure, si j'en avais

Digitized by Google

douté un instant. Il ne s'agissait plus que d'attendre quelques jours encore. Mais c'est surtout durant les derniers jours de détention dont on voit le terme prochain, que l'impatience prend un plus fâcheux caractère; elle compte les heures, les minutes, elle s'irrite, elle se désespère de la longueur du tems et c'est alors que les distractions deviennent plus nécessaires que jamais, et c'était précisément dans une conjoncture pareille qu'on m'enlevait mon unique moyen de distraction. La surdité presque complète de mon compagnon rendait entre nous la conversation lente et pénible et la présence continuelle des sentinelles en restreignait beaucoup le cercle; le fond en était d'ailleurs épuisé depuis long-tems. Si je restais oisif, le cours naturel de mes pensées me ramenait sans cesse à des souvenirs douloureux, ou à des prévisions affligeantes. Que faire? Comment échapper au supplice de l'oisiveté, à laquelle on nous condamnait? Je cherchais dans ma tête quelque moyen d'occuper mes tristes loisirs, mes regards par un mouvement machinal erraient dans toute la chambre, comme si j'avais pu espérer d'y trouver quelque sujet d'occupation; tout-à-coup une feuille de papier que j'avais cent fois regardé avec indifférence, fixa mon attention. Une feuille de papier, me dis-je, mais c'est un trésor! Mais sans plumes et sans crayons, à quoi peut me servir le papier? Il faut pourtant en profiter et voilà de quoi je m'avisais. D'une bandelette prise sur cette feuille et roulée avec soin, je fis un tortillon, j'en trempais le bout dans le suif fondant de ma chandelle, je brûlais un peu l'extrémité du petit rouleau et j'eus ainsi une espèce de pinceau, chargé d'une couleur noire dont il m'était facile de varier la teinte en prenant un peu

Digitized by Google

plus ou un peu moins de suif, en brûlant un peu plus ou un peu moins le bout de mon papier. Avec ce pinceau récemment apprêté, j'obtenais des nuances assez fortes et à mesure que s'épuisait le mélange du suif et du papier brûlé, je descendais aux nuances plus légères. Certes ce n'était rien pour l'art, ce ne sera pour tout le monde qu'un pur enfantillage, mais pour moi, malheureux captif, tenu au secret où peu s'en faut, ce fut une grande découverte. Je dessinais un paysage par forme d'essai et l'épreuve réussit à merveille. L'invention plut à M. Niemojowski; il prenait plaisir à voir avancer mon ouvrage et moi je travaillais avec autant d'application et d'ardeur, que si notre délivrance eut dû être le prix de mon barbouillage qui d'ailleurs avait la couleur de la sepia. Je passais la soirée tout entière à réparer, à finir, à examiner, à critiquer, à retoucher mon paysage et j'avoue avoir pris à tout cela un plaisir extrême. La soirée passa comme un éclair. Le lendemain matin je n'eus rien de plus pressé que de montrer mon tableau à l'officier du jour; avec mon compagnon, son domestique et la sentinelle, c'était tout mon public. Prisonnier, ou non, un artiste travaille pour la gloire; il faut donc produire ses oeuvres, ou briser ses pinceaux. J'eus un succès prodigieux, l'officier fut émerveillé non seulement du procédé, mais encore de l'exécution. Son suffrage était pour moi de la plus haute importance, car je n'avais plus de papier et il fallait m'en procurer d'autre. Or, comment demander du papier à des gens qui me refusaient la lecture? Comment avoir du papier sans en demander? Le problème était embarrassant; néanmoins j'avais imaginé une manière de le résoudre: j'ai résolu de prier l'officier de me procurer du papier de sa

Digitized by Google

propre autorité. — Mon travail lui plaisait et il ne verrait pas sa responsabilité compromise pour m'avoir fourni du papier dont je me servirais à faire de dessins dans lesquels il n'y avait rien d'illicite. Supposé que ma demande lui laissât encore quelques scrupules, tous s'évanouiraient, dès que je lui demanderais s'il croyait que j'eusse fabriqué moi-même la feuille sur laquelle se trouvait mon premier paysage et alors certainement il serait convaincu de suivre un usage établi en se chargeant lui-même de me faire acheter quelques feuilles de papier. Ce plan réussit à merveille et comme l'adversité enseigne la prudence, je cachais soigneusement sous la paille de mon lit mon trésor qu'un autre officier moins raisonnable aurait fort bien pu avoir la fantaisie de me reprendre.

Après l'avis que m'avait donné le colonel Siewers, ma délivrance me paraissait sûre et certaine, pourtant il me sembla prudent de ménager mon papier et de ne pas user trop vite mon ardeur de peinture. Je réservais ces ressources contre l'ennui pour le cas douteux, mais non pas tout-à-fait impossible, où ma détention se prolongerait. Elle se prolongea effectivement et mon papier ainsi économisé me fut du plus grand secours, lorsque l'espoir m'abandonna. Alors je me mis à dessiner avec un redoublement de passion. Dès le matin, j'allumais ma modeste chandelle, je tirais de mon lit mon pinceau et mon papier, mais une seule feuille à la fois de peur de compromettre tout l'approvisionnement et je faisais paysage sur paysage. J'en ai compté cent huit. „Les enfans aiment les images, disais-je un jour à M. Niemojewski; en voilà pour mes enfans, ils en conserveront bien quelques-unes et lorsqu'ils seront plus âgés, ils attacheront un certain

Digitized by Google

prix à ces frêles monuments de la captivité et de la tendresse de leur père. Cette occupation me plait à cause de mes pauvres enfans. Je me figure leur joie, quand je pourrai en les embrassant remettre à chacun son paquet d'images; ils ne manqueront pas de les trouver très-belles, lorsque je leur dirai que c'est moi qui les ai faites et que je les ai faites pour eux. Ces cinq paquets sont pour mes cinq enfants. Le sixième! Celui-ci je le destine à ma femme. Elle ne le dédaignera pas, mon coeur me le dit et le sien m'en répond."

Ceux qui n'entendent bien, n'aiment pas à faire voir qu'ils n'ont pas entendu; les uns affectent l'air distrait, d'autres vous étonnent par leurs réponses impropres, les plus adroits quittent le fil de la conversation qu'ils ne peuvent suivre, y font une brèche et entament un autre sujet. Ce dernier cas était-il celui de M. Niemojowski, ou aurait-il bien entendu tout ce que je disais, car il avait paru écouter tout en considérant mes images, c'est ce que je ne saurais décider; mais les yeux toujours fixés sur mes petits paquets, le corps immobile, la figure calme, il me répondit ou peut-être se dit tout haut à lui-même avec son phlegme désespérant: „Voilà de jolis dessins! Dieu sait qui les aura!" Cette idée: Dieu sait qui les aura! me fit tressaillir. Je les destinais à ma famille. Qu'on ait mis ma tête à prix, qu'on m'ait enlevé ma fortune, cela se conçoit; mais qu'on veuille me ravir jusqu'aux images de mes enfans; qu'un ami le prevoie et le dise, cela me confondait et exaspérait. Les Russes étaient capables d'un tel coup et il me semblait que les paroles de M. Niemojowski pouvaient leur en suggérer la pensée, je tremblais qu'on ne les eût entendues. Heureusement, j'en fus quitte pour la peur.

Digitized by Google

Ce n'était pas seulement le désir de ménager mon papier qui m'avait d'abord empêché de dessiner plus souvent; je craignais d'éveiller, je ne sais quels soupçons en allumant une chandelle en plein jour. Ne fut ce que pour se donner le plaisir de faire un coup d'autorité, quelque officier aurait pu m'interdire cet amusement et la tradition de ce haut fait passant de bouche en bouche à ses successeurs, aurait pu devenir un des points essentiels de la consigne. Mais bientôt j'oubliais cette prudence; avec le tems et les succès on s'accoutume à tant oser et j'avais fini par dessiner depuis le matin jusqu'au soir. Les officiers du jour venaient souvent me regarder travailler, ils y prenaient plaisir et presque tous me félicitaient sur le bonheur d'avoir quelque talent pour conjurer mon ennui. Un seul s'avisa s'en inquiéter; il voulait absolument m'interdire cette occupation innocente s'il en fut, et j'eus toutes les peines du monde à changer sa résolution.

III.

Le colonel Czelejew. — Le nonce Sabatyn. — La visite d'un Capucin. — La prison de Carmes. — Les visites dans cette prison.

Avant de me livrer sans réserve à la fabrication des paysages, l'ennui et la nécessité m'avaient fait imaginer un autre genre d'occupation: Je cousais et je festonnais.

Mes effets n'étant pas avec moi quand j'avais été arrêté, je manquais de linge et surtout de mouchoirs;

Digitized by Google

en revanche, j'avais un drap qui s'était trouvé, je ne sais comment, dans la voiture de mon compagnon. Le domestique avait une aiguille et dans la malle de M. Niemojowski se trouvait une paire de ciseaux qui avaient échappés heureusement à la visite. Le drap me fournit du fil et de la toile et sur le champ je me mis à tailler et ourler des mouchoirs. Ce travail exigeait assez d'application pour me distraire, mais il finit bientôt. J'avais fait là un assez bel apprentissage et comme le succès amène l'ambition, il me vint la fantaisie téméraire d'embellir mes mouchoirs en les festonnant. Je ne croyais pas qu'on put trouver dans ce projet le moindre danger pour l'état et peut-être ne me serais-je pas trompé, s'il n'y avait pas au monde un colonel Czelejew, qui avait pris le commandement de Praga après le colonel Bystrom. Celui-ci défendait la lecture, celui-là ne voulait pas voir de feston. Je ne sais quel tour diabolique avait pu lui jouer le feston; toujours est-il qu'un jour, nous honorant de sa première visite, il recula d'un pas en me voyant festonner. Ce mouvement ne présageait rien de bon, cependant il me frappa moins que la grossièreté de notre visiteur. Nous nous étions levés pour le saluer, lui, sans daigner répondre à notre civilité, sans paraître même s'en apercevoir, se tourna vers l'officier de garde et demanda si nous étions deux, ce qui ne laissait pas que d'être assez plaisant, car il était ivre dès le matin. L'officier l'ayant assuré que nous étions bien deux, il procéda le plus sérieusement du monde à l'examen des serrures des portes et des fenêtres; ces pièces de fer lui semblaient apparemment plus visibles que nos corps, car il ne voulut s'en rapporter qu'à sa vue et ne fit plus aucune question. Sancho

Digitized by Google

aussi voyait les hommes comme des noisettes et la terre comme un grain de moutarde.

Le colonel s'était retiré sans nous avoir adressé un seul mot, mais une heure après l'officier de garde revint seul; il avait l'air mécontent et paraissait être de mauvaise humeur. Après un instant de silence et comme faisant tout-à-coup un effort sur lui-même, il me dit: „Je ne sais vraiment, comment vous déclarer la sotte commission que l'on vient de me donner.“ — „Qu'est-ce donc, Monsieur?“ demandais-je avec une inquiétude d'ailleurs très-naturelle après l'étrange visite du colonel. „Vous brodez?“ — „Oui, Monsieur, quel mal y a-t-il à cela?“ L'officier voulait voir mon ouvrage. Je lui montrais un mouchoir festonné. „Mais, reprit-il, c'est une broderie toute simple; qu'il vienne vous la reprendre vous même, je ne me charge pas de ces commissions-là!“

Supposez à la place de ce brave officier un autre, pareil au colonel Czelejew, on m'aurait interdit cette distraction, on m'aurait enlevé ces mouchoirs qu'il me fut si agréable d'offrir à mes filles quinze mois après et qu'elles reçurent avec tant de plaisir! L'officier fit sans doute des observations sur l'absurdité de l'exigence du colonel et il dut y mettre beaucoup d'éloquence, car on ne me parla plus de ces mouchoirs. Je les conservais donc, mais tout le reste de mon linge s'en allait en lambeaux. N'ayant pour lit que quelques bottes de mauvaise paille, j'étais contraint de coucher habillé et mon unique habit souffrait visiblement de ce genre de service. Le peu d'argent que j'avais sur moi à l'instant de mon arrestation, s'épuisait tous les jours malgré mon économie et je souffrais déjà tout ce que la misère a de plus répugnant,

Digitized by Google

mais je souffrais sans me plaindre tant qu'il me restait une pièce de monnaie; avec la dernière j'achetais un verre de bière et un morceau de pain, ce fut la ration entière de cette journée! Le lendemain il fallut aviser aux moyens de trouver des alimens. Il me coûtait de demander crédit à la gargotte, cependant force me fut de m'y résoudre. La gargotte n'est pas prêteuse ordinairement, celle-ci le fut moins qu'une autre, car l'aide-de-camp du colonel Czelejew avait conseillé de ne pas faire crédit à ces gens-là qui d'un moment à l'autre peuvent être transportés, Dieu sait où. On me refusa donc tout net et j'ai eu à la fois la douleur de demander et l'humiliation d'essayer un refus. Alors je fis dire au colonel que je n'avais plus de quoi vivre. Le colonel me fit répondre obligeamment que cela lui était égal. Cette réponse odieuse me mit d'abord en fureur et puis je la trouvais comique à force de barbarie. Ainsi sous la domination russe, un prisonnier d'Etat et probablement un prisonnier quelconque, est exposé à mourir de faim, pourvu que cela soit égal au commandant. Vraiment, la Pologne a grand tort de ne pas chérir une domination pareille!

Malheureusement, M. Niemojowski n'était guères plus riche que moi. Pour conjurer la faim il nous restait pourtant un moyen à l'un et à l'autre. Il avait une montre et moi une tabatière. Nous aurions dû nous servir plutôt de ces objets au lieu de s'adresser au colonel, mais peu accoutumés à des pareilles extrémités, nous ne nous en étions pas avisés d'abord. J'envoyais mettre ma tabatière en gage, M. Niemojowski n'envoya que la chaîne de sa montre. Il paraîtrait que la prison devrait certainement être le lieu où l'on pourrait le mieux se passer de montre et cepen-

Digitized by Google

dant c'est celui où on s'en passe le moins volontiers. Le tems y paraît stationnaire; on y a besoin de quelque chose qui rappelle la continuité de sa marche, qui compte sa vitesse.

On nous apporta l'argent avec lequel nous vécûmes deux semaines; notre régime était bien sobre, il valait pourtant mieux qu'une disette. Nous commencions à nous y faire un peu, quand l'hiver qui s'était un peu relâché, revint rigoureux avec tous les besoins qui en sont inséparables. Pendant qu'il gelait si fort, on ne nous donnait qu'une seule bûche par jour, jamais plus, quand même elle serait bien petite. Mais nous étions libres de nous chauffer et de s'en servir comment il nous plairait, car il y avait dans la chambre un poêle et une cheminée. A la vérité, le poêle était hors de service et on refusait de le faire raccommoder; les trous dont il était percé, l'impossibilité d'y faire du feu, cela était égal au commandant. La cheminée était belle, mais si spacieuse qu'elle semblait faite pour contenir une voie de bois. Aussi notre bûchette y entrait sans la moindre peine. Pour refouler le vent qui entrait par cette vaste ouverture, il fallait l'action d'un feu proportionné aux dimensions du foyer. Notre feu ne servait qu'à nous attirer comme un appât à nous retenir près de la cheminée, et la bise débouchant par son ouverture nous enveloppait et nous gelait. Notre bûche disparaissait dans ce gouffre, comme un gâteau dans la bouche d'un éléphant et les vents glacés refroidissaient en quelques minutes la cendre, où nous cherchions à rechauffer encore nos pieds. Alors nous nous éloignions au plus vite de cette cheminée meurtrière et nous nous promenions dans la chambre jusqu'à la fatigue. C'est un moyen de chauffage assez

Digitized by Google

économique et fort en usage parmi les prisonniers. On ne se figure pas combien la prison par elle même donne l'envie, le besoin de marcher, surtout aux hommes dont l'énergie n'est pas épuisée.

Enfin, l'état de misère et de souffrance auquel nous étions réduits, était assez complet pour satisfaire le colonel Czelejew. Néanmoins il voulait y ajouter encore par une espièglerie digne de lui. Un jour que j'étais debout devant la fenêtre, souffrant plus qu'à l'ordinaire du froid, de la faim et de l'horrible malpropreté, à laquelle on nous condamnait, je vis toute la musique d'un régiment d'infanterie arriver et s'établir devant notre fenêtre et un moment après elle joua la marche de Dąbrowski: La Pologne n'est pas encore perdue! C'était une bien cruelle et bien ignoble dérision. Le misérable colonel aurait été bien content s'il avait su tout le mal qu'il me faisait. Mais je ne voulais pas lui donner ce plaisir et malgré l'état de faiblesse et d'irritation nerveuse, il me fut possible de dissimuler ma douleur, de feindre même une satisfaction qui dépita le misérable. Il vint nous voir avant la fin de la marche; sa lourde figure exprimait une joie méchante et basse, on voyait qu'il venait jouir de son triomphe, ses yeux se fixaient tantôt sur mon compagnon, tantôt sur moi. Mais ne trouvant aucune émotion dans nos traits, il voulut nous faire parler. „Ils jouent bien, n'est-ce pas?“ demanda-t-il. „Fort bien, répondis-je et je ne saurais assez vous remercier de la bonté que vous avez eu de nous égayer un peu; nous en avions besoin.“ Il s'attendait à des lamentations, peut-être à quelque emportement, dont il aurait profité et le voilà subitement déconcerté tout-à-fait par une réponse dont l'ironie échappait à sa grosse

Digitized by Google

intelligence. Il changea de figure, une espèce de grognement étouffé expira sur ses lèvres pendantes, il tourna le dos, sortit et disparut avec sa musique.

Les officiers de garde ne ressemblaient en rien au colonel Czelejew. Tous, à quelques exceptions près, paraissaient souffrir de notre position et tâchaient de soutenir notre constance, qu'ils jugeaient non pas abattue, mais fatiguée. Ils s'efforçaient de nous suggérer des argumens qui nous inspirassent un peu de confiance. La bonté de l'empereur était leur thême éternel, et comme je voyais de ce côté fort peu de motifs d'espérance, ils en cherchaient ailleurs et n'en trouvaient guères d'admissibles. Quelques jours après la manoeuvre musicale du colonel, l'un d'eux poussa sa bienveillance jusqu'à me donner la fausse nouvelle d'une prochaine amnistie; il affirmait avoir lu l'ukase et il précisait même l'époque où cette grande mesure devait être publiée. Ceci me parut mériter plus de crédit, car il en parlait, comme d'un fait, pour ainsi dire, accompli, attesté par un homme d'honneur et que semblait conseiller la saine politique. Je me laissais donc persuader assez facilement et je crus toucher au terme de ma captivité. Cette erreur venait à propos, car, quoique le vrai courage doit résister à toutes les adversités, pourtant les souffrances multipliées et prolongées finissent par user les forces physiques et le courage exaspéré devient une sorte de fureur d'autant plus corrosive qu'il faut la concentrer davantage. L'inquiétude a plus de puissance sur les forces affaiblies, et nous avions les plus justes, les plus terribles inquiétudes sur notre propre sort, sur celui de nos amis, de notre patrie, de nos familles. Un ukase récent menaçait même les enfans

Digitized by Google

des insurgés; nuit et jour je tremblais pour les miens et je n'en pouvais avoir aucune nouvelle. L'humidité d'une habitation dont on ne sort jamais, dispose à la mélancolie et les murs de notre prison ne séchèrent même pas en été. A tout cela se joignaient encore les ignobles tracasseries, les procédés irritans de l'ivrogne qui dans son zèle imbécile s'énorgueillissait d'être notre geolier en chef. Une de ses récréations habituelles, probablement au sortir de ses orgies, était de venir troubler notre sommeil; cela ne lui réussissait pas avec M. Niemojowski, dont la surdité rendait le sommeil très-dur, mais moi, je n'étais pas à l'abri contre les bruits qu'il faisait en entrant chez nous la nuit. A toute heure de la nuit, il entrait dans notre chambre et toujours avec fracas et en criant et cela pour faire les questions les plus insignifiantes. Une nuit arrivant tout essoufflé, il nous demanda lequel de nous était Sabatyn; s'il avait été capable de savoir quelque chose, il devait bien au moins avoir la connaissance de nos noms et de ce que M. Sabatyn était détenu dans une autre partie de la maison. Assiégée à la fois par tant d'impressions pénibles, la nature humaine saisit avidement le premier motif d'espoir qu'on lui présente, pour peu qu'il soit vraisemblable. Je crus donc à l'heureuse nouvelle qu'on m'annonçait d'une manière si positive.

Il y avait bien déjà des amnisties, mais ce n'avaient été que des piéges, d'indignes trahisons, comme je le prouverai tout-à-l'heure. Il me semblait qu'on voulait sans doute observer mieux celle-ci, autrement on aurait pu se tenir aux premières. Je croyais que l'on devait commencer à sentir que si la vengeance est un plaisir du monarque et parfois une raison d'état, il est

Digitized by Google

souvent des circonstances, où elle doit avoir des limites et être sacrifiée à d'autres intérêts, surtout quand on a déjà assez fait pour la contenter et pour devenir odieux à l'humanité.

Voilà, comment on respectait l'amnistie, publiée au nom de l'empereur.

Le député Sabatyn, le même dont je viens de parler, eut le malheur de croire à la loyauté de la promesse du czar et muni de la gazette qui en publiait le texte, ne voulant pas s'expatrier, il alla se présenter au général-gouverneur de Varsovie comte de Witt. Ce dignitaire dont la conduite comme Polonais, fût irréprochable à cette fatale époque, reconnût son droit et lui permit de rentrer dans ses foyers avec l'injonction de quitter prochainement Varsovie et de se rendre en Podolie, son pays natal. Le jour même, M. Sabatyn commença ses préparatifs de voyage; mais le lendemain, sans doute par l'ordre d'une autorité supérieure à celle du comte de Witt, il fut investi dans son domicile, enlevé violemment et conduit à la même prison, où nous arrivâmes quelques jours après lui. Nous ne pûmes jamais obtenir la permission de le voir. Au bout de cinq semaines, on vint le prendre à minuit et on le conduisit à Kamieniec, chef lieu du gouvernement de Podolie. Le gouverneur de cette province eut l'ordre d'examiner et de juger son affaire. Il fut absous, l'empereur approuva la sentence, ordonna la restitution de ses biens, mais en l'exilant à Perm, environ 3000 verstes de Kamieniec. Dieu sait, quand ce malheureux citoyen pourra revoir son pays et sa famille!

Cependant nous eûmes dans notre prison une bien agréable surprise; nous reçumes une visite! La cousine de M. Niemojowski, Madame ..... ayant ob-

Digitized by Google

tenu la permission de le voir, vint accompagnée d'un officier ..... Après les premières émotions, elle nous demanda, si nous ne manquions de rien; l'ayant remercié, comme je le devais de l'intérêt qu'elle voulait bien nous témoigner, je déclarais que je ne m'abaisserais plus à faire aucune réclamation. „Mais, dit son compagnon, il faut que l'autorité soit instruite de vos besoins, sans cela, comment voulez-vous qu'elle y pourvoie?" — „Eh bien, repris-je, pour tout dire en un mot, nous manquons de tout. Je me suis adressé plusieurs fois à notre ivrogne de commandant; mais avec un succès qui fait que je ne suis plus tenté de m'adresser, ni à lui, ni à d'autres." Notre détresse toucha l'officier, la dureté de mes paroles ne le rebuta point, il me pressa de m'expliquer et je finis par me rendre à ses instances. Le lendemain un officier vint de la part du comte de Witt nous assurer qu'on allait s'occuper de nous et nous prier de recevoir en attendant un petit secours d'argent, tiré de la bourse du général.

A quelques jours de là, nous eûmes une autre visite, également inattendue. La porte s'ouvrit et nous vîmes entrer .... un Capucin. A cette vue, une même idée nous saisit tous les deux; nous crûmes qu'on l'envoyait nous préparer à mourir. Heureusement, le moine nous tira bientôt de cette erreur, s'étant empressé de déclarer qu'il était chargé de s'informer des besoins de M. Niemojowski et de m'annoncer que bientôt je serai libre. Cette nouvelle étant conforme à l'avis que le colonel Siewers m'avait fait donner précédemment, je crus y voir une raison pour attendre avec confiance la future amnistie dont on m'avait aussi parlé.

Le lendemain, M. Niemojowski voulut absolument

Digitized by Google

fêter l'anniversaire de ma naissance. Nous avions un peu d'argent, notre détention allait finir, nous avions l'estomac si délabré, et l'officier était si brave garçon qu'il nous permit de faire apporter du vin. Nous bûmes à l'avenir. Notre méprise de la veille et nos bonnes espérances, nous égayèrent plus que de coutume et quoique nous n'eussions en rien dépassés les limites, notre repas de ce jour, comparé à ceux de nos jours de disette, était un splendide festin.

Après cette petite fête, M. Niemojowski fut tourmenté de sa gravelle. L'officier de garde voulut bien faire appeler le médecin, désigné par le malade. La consultation terminée, M. Niemojowski exprima son regret de ne pouvoir actuellement payer la visite. Le médecin se retira sans mot dire, il demanda seulement que le domestique de M. Niemojowski l'accompagne pour rapporter le remède; une heure après, il envoya par le domestique le médicament et vingt ducats.

Quelques jours plus tard nous reçûmes la visite du général Nabokow qui ne ressemblait pas mal au commandant. La seconde visite fut celle du général Pęcherzewski, commandant de Varsovie. Ce dernier avait les manières du monde; deux aides-de-camp l'accompagnaient. Pendant qu'il faisait l'inspection de notre chambre, l'officier .....

Le lendemain au soir le commandant vint nous présenter un billet et nous demander s'il était destiné à l'un de nous. L'adresse était ainsi conçue: Au beau-frère de Josephine. Je reconnaissais bien l'écriture de ma femme, mais comme ce billet pouvait avoir été écrit du tems de l'insurrection et qu'ainsi il pouvait s'y trouver des choses capables de la compromettre, je

Digitized by Google

répondis que j'avais à la vérité une belle-soeur du nom de Josephine, que cependant il m'était impossible de savoir, si la lettre était pour moi, à moins qu'on ne me laisse y jeter un coup d'oeil. „Lisez donc et dépêchez-vous!“ reprit le brutal. Ma femme m'annonçait qu'on la laissait encore assez tranquille chez elle. Quoique déjà assez ancienne, cette lettre me causa un plaisir extrême et me rassura un peu sur le sort de ma famille. J'avais bien besoin de cette consolation et je m'étonnais seulement de voir par quelles mains elle m'était apportée.

Un soir, vers les dix heures, quarante deux jours après notre entrée dans cette prison, nous étions blottis dans la cheminée, pour y chercher un peu de chaleur, et chacun de nous se livrait à ses réflexions, lorsque arrivèrent le major Sojecki et un autre officier qu'il nous présenta sous le nom de Sokolowski. Ces Messieurs venaient nous emmener. Les effets de mon compagnon furent promptement préparés, moi, je n'avais rien à emporter. Deux voitures nous attendaient à la porte. M. Niemojowski monta dans l'une avec le major, moi dans l'autre avec M. Sokolowski. Une dixaine de Cosaques escortaient les deux voitures qui se dirigèrent vers la ville. Au-delà du pont, nous rencontrames un joueur d'orgues: il jouait une marche funèbre. „J'en accepte l'augure, dis-je tout ému, me voilà prêt!“ Ne voyant se réaliser aucune des espérances qu'on m'avait données, je commençais à retomber dans mes idées noires. Ce nocturne et brusque départ pour une destination ignorée, m'avait surpris douloureusement, et cette musique lugubre, venant alors agir à l'improviste sur mes nerfs déjà trop irrités, m'inspirait une mélancolie mortelle. L'officier qui m'accompa-

Digitized by Google

gnait, devait savoir le sort qui m'était réservé, il savait naturellement, où il me conduisait, il ne put entendre mon exclamation à l'occasion de la musique lugubre, sans en avoir été péniblement impressionné, et pourtant il s'efforça de me désabuser, disait-il. Peine perdue! J'étais trop persuadé pour me rendre à ses faibles raisons. que démentait l'émotion qu'il éprouvait lui-même et le soin qu'on prenait de m'envoyer dans une autre prison. Celle où j'étais, suffisait pour une détention provisoire qu'aurait dû suivre un prochain élargissement. On voulait donc prolonger indéfiniment ma captivité, ou me confiner dans une de ces prisons sinistres, où l'on jette les malheureux, destinés à passer de la geole au tribunal, du tribunal à l'échafaud! Car, je me rappelais toujours, qu'on avait mis ma tête à prix. Cette pensée m'absorbait tout entier, lorsque les voitures s'arrêtèrent devant la prison des Carmes, récemment devenue fameuse par tant de nobles infortunes, par tant de sauvages cruautés! Nous descendîmes. „C'est ici, dit M. Niemojowski, que va s'accomplir notre destinée!“ En passant ce perron qu'une foule de victimes avaient passé avant nous, que beaucoup n'ont pu repasser vivantes, un sentiment indéfinissable nous saisit l'un et l'autre. La lourde porte se referma sur nous, comme le couvercle d'un cercueil; il nous sembla que nous passions dans un autre monde!

Les longs corridors de la prison des Carmes, ancien couvent, étaient bordés d'un rang de cellules, où on enfermait les détenus. Celle où nous fûmes conduits, se trouvait au premier étage et elle était assez grande. L'officier de garde et un sous-lieutenant de Cosaques, nommé Popow, y arrivèrent peu de tems après. Le major nous déclara que désormais il sera lui-même

Digitized by Google

chargé de notre surveillance, et que l'intérieur de la prison serait sous celle du sous-lieutenant Popow [1]).

Un jour l'officier de garde me dit: „Vous ne sauriez croire combien ce service odieux nous révolte ..... J'ai sauvé bien des Polonais qui sont tombés dans mes mains, tous ont franchis la frontière ..... Puissent-ils avoir trouvé tous une terre hospitalière, je n'ose dire, le bonheur!" Sa voix était émue, elle s'éteignit à ces mots. ..... Après un moment de silence, il reprit: „Défiez-vous de tout le monde; ici les murs ont des oreilles. Quand vous vous croirez seul, vous serez entouré d'espions, ne vous fiez à personne!"

Un autre officier me dit une fois: „Tranquillisez-vous; tout change dans le monde, il n'y a pas de malheur sans fin; aujourd'hui on est prisonnier, demain on ne l'est plus. Vous serez libre et peut-être bientôt! ....."

Enfin nous nous apercevions que nous n'allions plus être sous l'autorité immédiate d'une telle brute que fut Czelejew.

M. Popow avait ordre de nous séparer; il me conduisit dans une cellule voisine et m'y laissa bien enfermé.

Ma nouvelle demeure fort sale avait à peu près huit pieds de longueur sur six de largeur; elle était meublée d'une petite table, d'un escabot et d'un grabat; mais elle était bien chauffée et il y avait si long-tems que je souffrais de froid. Fatigué des émotions de la soirée, entouré d'une chaleur bienfaisante, heureux de pouvoir me déshabiller, car j'ai trouvé un lit tout fait, je me hâtais de me coucher et je dormis jusqu'à 8 heures

1) Nous sommes encore forcés d'interrompre quelquefois le fil du récit et surtout de ne pas nommer quelques officiers.

Digitized by Google

du matin. La chaleur avait détendue mes membres engourdis, le sommeil avait rafraîchi mon sang et calmé mon cerveau; je me reveillais presque avec un sentiment de bonheur. Mais en ouvrant les yeux, je vis où j'étais et les pensées amères se ressaisirent de mon âme. Toutefois, j'examinais mon triste gîte, les murs sales et grattés. J'aperçus des inscriptions sur les murs et je me mis à les lire. Cette prison avait vu tant de malheurs et d'atrocités! Que c'était-il passé dans ma cellule? Ses inscriptions me le diraient peut-être; peut-être en trouverais-je quelques-unes tracées par des amis. Je lus, mais il n'y avait là aucune révélation. Afficher en pareil lieu ses sentimens, ou ses tortures, ne servirait d'ailleurs qu'à irriter ses bourreaux. J'approuvais leur prudence et pourtant j'aurais bien préféré d'y trouver la moindre trace d'eux. Je m'étais attendu à trouver là quelque chose, quoi? je n'en sais rien, mais enfin quelque chose qui sans doute n'eut pas manqué de m'attrister davantage et je regrettais de ne pas trouver cet aliment à mon chagrin. A la fin cependant, je découvris, dans un coin, un morceau de papier sur lequel se trouvaient écrits des vers respirant la plus profonde mélancolie; je reconnus avec douleur l'écriture d'un de mes amis. Le malheureux avait passé trois ans dans cette triste demeure et il n'en était sorti que pour être envoyé comme simple soldat à l'armée du Caucase et encore comme simple soldat pour toujours! Vivre trois ans dans un pareil tombeau et puis devenir soldat russe et soldat russe pour le reste de la vie, est-ce là le sort qu'on me réserve, me disais-je, en me rejetant sur mon lit. Ah! Plutôt mourir que d'endurer jusqu'au bout cet intolérable supplice.

Digitized by Google

Soudain un coup frappé contre le mur en dehors près de la fenêtre, attira mon attention. Je vis passer le bout d'une échelle et un homme parut. Que voulait-il? Je le sus bientôt. Il appliqua sur la fenêtre de ma cellule un rideau de planches, le cloua fortement et ne laissa qu'une petite ouverture par en haut, en sorte qu'on ne pouvait voir ni par en bas ni par les côtés. „Bien! m'écriais-je, on a peur que je respire, on me mesure la lumière et l'air, on m'en laisse tout juste ce qu'il faut, non pour vivre, mais pour souffrir! Les barbares!"

Cependant on daignait s'occuper de mes aliments. Sa gracieuse Majesté faisait les frais de ma nourriture et de mon entretien. On m'assigna un demi-rouble par jour et même on eut la délicate prévenance de me payer tout de suite et tout à la fois les cinq premiers jours. Après m'avoir appris cette nouvelle et remis cette somme, M. Sokotowski alla chez mon compagnon pour le même objet. Le major qui l'accompagnait, resta chez moi et il s'empressa de m'assurer qu'il tâchera de faire substituer aux planches une grille qui au moins me laisserait voir et respirer. Il me fit aussi espérer qu'on me permettra de voir mon compagnon et me conseilla de prendre mon mal en patience en me faisant entrevoir bientôt des adoucissemens dans la prison.

En effet le lendemain, le général..... nous permit de dîner ensemble.

L'infirmité de M. Niemojowski ôtait à la conversation une partie de ses charmes. Elle n'avait plus ce laisser-aller qui la rend agréable, ces demi-mots qui expriment une pensée, cette variété d'accent et de voix qui repose l'oreille et le coeur et qui peint mieux que

Digitized by Google

les mots ne parlent. Il fallait que la voix fut toujours soutenue, afin qu'il entendit ce qu'on lui disait; on ne pouvait lui parler pour lui seul; il fallait ou se taire, ou parler pour tout le monde. Cela est fâcheux partout, c'est un tourment dans la captivité, surtout dans une prison, où, comme on venait de m'en prévenir, les murs avaient des oreilles. Mais si M. Niemojowski avait l'oreille un peu dure, il avait l'âme belle et l'esprit cultivé; c'était mon compagnon dans notre patriotique carrière, c'était mon compagnon d'exil et aujourd'hui mon compagnon d'infortune; n'eut-il pas eu ce beau caractère et tous ces titres à mon amitié, n'eut-il été qu'un homme ordinaire, même ennuyeux, sans affection et sans haine, sa compagnie m'eut encore été nécessaire. La séquestration complète est un état que l'homme ne supporte. Aussi les prisonniers ne maudissent rien tant que l'isolement dans la prison. L'homme est un être si essentiellement sociable qu'il lui faut une société telle qu'elle soit; à défaut d'un homme d'esprit, il prend un sot, à défaut d'un sot, n'importe quelle créature vivante, même une bête immonde qui dans d'autres circonstances lui inspirerait du dégoût. Témoin Pelisson et son araignée. Dans le monde, le plus intrépide misanthrope a toujours des affaires et des distractions, il peut toujours parler à quelqu'un, il voit s'agiter une foule de gens. Dans les forêts le sauvage isolé pour quelque tems et pour l'accomplissement d'un projet, est occupé de ce projet même, il a autour de lui un espace immense, où il respire à pleins poumons, où sa vue s'étend à l'infini, où son oreille est frappé de mille sons divers, où il marche à volonté, où passent devant ses yeux une multitude d'objets et d'animaux de

Digitized by Google

toutes espèces, où il vit de toute la puissance de sa vie, où il a des jours de crainte et des triomphes, où il domine, où il est roi de la nature. Mais un prisonnier dont l'univers est un étroit et silencieux cachot, où il est seul vivant, où il ne voit rien mouvoir, où il n'entend que le battement de ses artères, ou le pas cadencé de la sentinelle, où sa poitrine manque d'air, son esprit d'aliment, son coeur d'émotion, où sa vie comprimée, engourdie entre quatre murailles s'use d'ennui et s'éteint dans le néant, Oh celui-là sait bien et seul quel supplice est l'isolement absolu! Or, c'était là le supplice qu'on nous infligeait en nous séparant. La permission qu'on nous donna de dîner ensemble, adoucit beaucoup notre peine. Quant à la grille, promise comme une faveur en remplacement de planches qui bouchaient ma fenêtre, elle fut bien plus difficile à obtenir; je dus l'attendre six longues semaines, il fallait probablement un ordre de l'autorité supérieure et l'autorité supérieure tenait probablement à ne pas nous donner trop de jour. Ce retard m'était d'autant plus cruel que dans la même visite, le général m'avait permis d'acheter du papier et une provision de couleurs. Malgré les maudites planches, dans les beaux jours je voyais assez clair jusqu'à une heure. Je passais la matinée à peindre, à deux ou trois heures, j'allais dîner avec M. Niemojowski; nous prolongions volontiers le repas, afin de rester plus long-tems ensemble. Les officiers de garde n'y mettaient pas d'obstacles par un rigorisme ridicule. Rentré chez moi, je dessinais à la lumière. M..... venait régulièrement chaque jour me faire une visite peut-être prescrite, mais sa bienveillance et ses bonnes manières en faisaient pour nous un soulagement précieux. Le soir,

Digitized by Google

j'allais encore prendre le thé chez M. Niemojowski. Je ne sais pas trop s'il y avait pour cela une permission du général, ou si le thé était regardé comme un appendice du dîner; une de ces choses parut devoir entraîner l'autre. Quoiqu'il en soit, nous nous réunissions tous les soirs et après le thé que nous faisions durer comme le dîner, je revenais à ma cellule.

Quelques semaines se passèrent ainsi assez doucement. Le dessin et les visites que les officiers nous faisaient, nous rendaient le tems moins lourd; mais c'était sans cesse la même chose. L'uniformité gâte tout, l'ennui revint. J'avais peine à reprendre mes pinceaux; ce genre de distraction forcée, puisque je n'en avais pas d'autre, devint un travail fastidieux. J'allais quelquefois jusqu'à regretter la prison de Praga. Là j'avais eu souvent faim et toujours froid, je manquais de tout, mais du moins notre fenêtre donnait sur la rue, nous y pouvions voir les passans et entendre un bruit de vie. Dans la prison de Praga nous ne pouvions pas sortir de notre chambre, nous le savions et nous n'entreprenions pas de forcer la consigne; ici, je pouvais aller à des heures à peu près fixes de ma cellule à celle de M. Niemojowski, mais l'heure arrivée, le factionnaire toujours planté à ma porte, ne manquait guères de me barrer le passage; il fallait des explications sans fin, souvent l'intervention de l'officier. Mon caractère s'en était aigri et ce désagrément presque quotidien m'irritait comme un outrage. Chaque jour mon humeur devenait plus sombre; j'arrivais bientôt à un tel excès de mélancolie que toute conversation me paraissait rebutante; je ne pouvais plus prendre sur moi ni de parler, ni d'agir. Assis sur mon escabeau, les coudes sur la table et ma tête dans mes

Digitized by Google

mains, je passais quelquefois des journées entières sans dire un mot, presque sans bouger; je respirais, mais avec gêne. On m'aurait cru abîmé dans des profondes méditations, ou enterré dans le passé, ou perdu dans l'avenir — tandis que je ne pensais ni au passé, ni à l'avenir, ni même au présent. J'étais dans une espèce de léthargie morale, j'éprouvais une sorte de suspension d'existence. Et en sortant de cet état par momens, je le regrettais, je souhaitais d'y retomber et cela bientôt, et pour long-tems, et pour toujours, car les souvenirs me déchiraient l'âme, car cette vie de prison me faisait désirer la mort.

Un jour l'officier de garde me voyant tout mélancolique, entreprit de me consoler, mais il y perdit ses peines. Changeant tout-à-coup de ton et de raisonnement, il me dit d'un air sans façon: „Voulez-vous faire une partie de piquet?" La manière inattendue dont il a déplacé le sujet de la conversation me plût. J'acceptais la proposition et quoique je n'ai jamais aimé le jeu, quoique le nôtre ne fut pas intéressé et cela pour cause, je jouais avec plaisir, je m'animais et la partie dura jusqu'à minuit. Elle aurait duré jusqu'au jour que je ne l'aurais pas trouvé trop longue.

Nous avions ri et ce faible incident renouvela, pour ainsi dire, mes idées. En partant, l'officier eut l'obligeance d'oublier ses cartes; je m'en emparais sans scrupule d'autant plus qu'il ne devait plus revenir et que je ne savais comment les lui rendre. J'étais donc possesseur d'un jeu de cartes et je me promettais bien de m'en servir à la première occasion. La manière dont elles m'étaient venues n'était guères propre à me suggérer la précaution de les cacher, je les laissais

Digitized by Google

donc sur ma table. L'officier qui releva l'autre, ne manqua pas de les apercevoir en entrant dans ma cellule. A sa figure, à son geste, on aurait cru qu'il voyait un monstre. Après le premier étonnement, il s'en empara et les mit dans sa poche. Je ne m'attendais pas à cette avanie; j'y voyais un acte de tyrannie, un misérable larcin, j'étais révolté et m'en plaignis au major. „Qu'est-ce donc, on veut me traiter en petit garçon!“ Il aurait pu me répondre: On vous traite en prisonnier russe dont le bien-être dépend de plus ou de moins de sottise ou de férocité des employés subalternes et du dégré plus ou moins fort dont ces subalternes se pénètrent de la cruauté de leur maître.

Quelle fut ma stupéfaction, quand le major dont je connaissais le bon sens et l'amabilité, me déclara d'un air très-sérieux, que vraiment il ne savait pas, si on pouvait me laisser des cartes et qu'il le demanderait à l'autorité supérieure. „Puisque, repris-je, puisqu'on fait d'une chose si mesquine une affaire d'état, n'en parlons plus; je me passerai de cartes.“

Dans un moment de dépit, tous les sacrifices semblent possibles; on m'aurait rendues les cartes; je les aurais rejetées avec mépris. Mais à peine le major me laissa seul, la colère tomba, les regrets revinrent plus vifs et ces regrets amenèrent de tristes réflexions. Il ne s'agissait pas ici d'une affaire importante, mais d'une pure niaiserie, et pour cette niaiserie, un officier supérieur, un homme de sens, n'osait agir sans ordre de l'autorité. Quelle était donc cette autorité? De quelles brutes dépendait mon sort et qui pouvait prévoir, où se porteraient leurs caprices? Fatigué de ces noires pensées, j'en sortis tout-à-coup en me disant: „On ne veut pas que j'aie des cartes. Eh bien! J'en

Digitized by Google

aurai!" Et sur le champ, saisissant mes ciseaux, je découpe du papier et je me mets à fabriquer des cartes avec une incroyable ardeur; la peinture avait repris son charme, chaque figure que je peignais sur mes cartes, était une conquête, et au bout d'une semaine, tout triomphant je faisais une patience. Il ne faut pas grande étude pour savoir cela, il est même assez difficile de ne pas le savoir. Mais cette manière de consulter le sort qui répond assez mal aux questionneurs et auquel on ne tient pas compte de ses réponses, peut servir en prison à tuer le tems. Pour ma part, j'avoue que mes patiences m'amusaient beaucoup bien que le sort se contredisait, comme à plaisir. L'essentiel était d'avoir des cartes et de m'en servir, précisément parce qu'un despotisme imbécile me les défendait. C'était taquiner la tyrannie, il y avait bien là quelque faiblesse, mais le coeur humain est fait comme cela et je ne prétends pas avoir été jeté dans un moule, fabriqué pour moi seul. Aussi, je ne dissimule ici aucun de mes sentimens, aucune de mes émotions. Je ne suis pas de ceux qui pour avoir joué un rôle quelconque sur la scène politique, s'imaginent que les allures ordinaires de la nature humaine ne conviennent plus à leur dignité; je ne veux pas me donner un caractère d'emprunt, étouffer ma joie, comprimer mes douleurs, cacher tout ce qui n'est pas dans le rôle joué et me condamner à rire ou à pleurer sous un masque dont je ne veux pas charger ma figure. N'ayant jamais cessé d'être homme, ni eu cette prétention, je raconte mes sentimens tels que je les ai éprouvés.

Le même jour où j'eus la satisfaction de me servir de mes cartes pour la première fois, il m'arriva un autre bonheur: Un aide-de-camp du comte de Witt

Digitized by Google

vint de sa part me visiter et m'offrir des livres. Peu après le major m'annonça qu'on allait placer les grilles à ma fenêtre et le lendemain on fit cette opération. Je ne crois pas que jamais personne ait pris autant de plaisir à se voir engriller, mais aussi cela me donnait plus d'air, plus de jour et mon horizon s'étendait un peu. D'ailleurs je pouvais ouvrir ma fenêtre et je voyais avec plaisir un homme qui travaillait à la grille. Je le considérais avec attention, lorsque par une licence tout-à-fait étonnante, le soldat qui l'avait accompagné, s'éloigna et nous perdit de vue. L'ouvrier s'en aperçut et sans cesser de frapper au hasard avec son marteau, il me regarda avec une expression, où on voyait plus de sensibilité que de curiosité. Il me demanda qui j'étais, et quand je lui ai répondu, il me saisit la main, la baisa et me dit tout bas: „Vous saurez ..." mais le soldat revint, l'ouvrier reprit son visage habituel, acheva son ouvrage et disparut.

IV.

Les dames F..... et L. — Le prisonnier prend le poison. — La comtesse S..... et la princesse J.... — Le député Augustowski. — Dévouement d'un officier russe.

Tous ces incidents rendirent mon humeur moins chagrine, cependant l'ennui reparut bientôt, surtout lorsque n'arrivaient les livres promis qu'il fallut rappeler sans cesse aux officiers de la prison. Ce ne fut qu'au bout de quatre semaines qu'on m'apporta quelques volumes que je dévorais. Un rayon de bonheur

Digitized by Google

me luit encore, car peu après deux dames, Mesdames F..... et L....., obtinrent la permission de venir me voir et cette visite me fut d'autant plus agréable que l'autorité ne m'avait pas habitué à de semblables faveurs. En voyant entrer ces dames, j'oubliais mon malheur. Mon coeur ne suffisait pas aux émotions de félicité que me causait leur visite imprévue. Je n'étais donc pas oublié du reste du monde, il y avait donc outre ma famille des personnes qui s'intéressaient encore à moi! L'apparition soudaine d'un ami m'eut causé une joie indicible, mais des femmes visitant dans une prison un homme qu'elles honorent de leur estime, apportent au malheur des consolations bien autrement grandes. Leur coeur est si compatissant et généreux, leur sensibilité si exquise, leurs attentions si fines et si délicates; leur voix a tant de charme, leur regard tant de douceur et de persuasion! Elles disent la même chose, mais autrement et mieux que l'ami le plus tendre. Elles prononcent les mêmes paroles, mais ce n'est le même ton, ce n'est pas la même langue, parce qu'un ami n'est qu'un homme et que les femmes sont des êtres bien au-dessus de l'homme par ces divers genres de mérite qui embellissent le bonheur et qui charment l'infortune. Ce sont elles qui font naître dans l'homme ce sentiment délicieux qui est un mélange du tendre intérêt qu'inspire l'enfance gracieuse, de cette douce attraction qu'exercent la délicatesse et la beauté, de l'admiration que commande l'assemblage de toutes les vertus et de toutes les perfections humaines. Partout on les aime! On les admire, on les encense dans les salons où elles brillent de tant d'éclat! Dans la vie domestique on les adore comme des divinités tutélaires! Mais quand elles des-

Digitized by Google

cendent dans les cachots pour assister et consoler, quelquefois même pour délivrer un pauvre captif, ah! c'est alors qu'elles sont belles et sublimes, c'est alors qu'on reconnait en elles des êtres d'une nature supérieure accomplissant une mission céleste! Celui qui ne les a pas vues dans quelques-unes de ces circonstances, où elles peuvent développer toutes les ressources de leur esprit, tous les trésors de leur ame, celui-là ne les connait pas qu'à moitié, ou plutôt ne les connait pas!

Quant à moi, je ne saurais rendre compte de tout ce que m'a fait éprouver cette visite. J'étais trop ému, trop heureux! Avant de se retirer, elles me demandèrent si je ne manquais de rien. „De rien!" répondis-je, sans hésiter et avec une bonhomie qui dut les étonner beaucoup. Ma réponse était à la fois un mensonge et une vérité; un mensonge, car en effet, je manquais de tout; une vérité, car au moment, où je parlais, j'étais tout entier à mon bonheur et je ne songeais nullement aux misères de ma position. Sans doute, elles comprirent l'espèce de délire où je me trouvais, car elles appellèrent de mes paroles à leurs propres yeux et leurs regards scrutateurs parcoururent toutes les parties de la cellule; puis elles se retirèrent.

Leur apparition m'avait comblé de joie, leur départ me laissa navré de tristesse. Ma solitude me parut plus profonde et plus affreuse. Je me trouvais plus isolé, plus malheureux qu'auparavant. Le lendemain, l'officier vint avec deux soldats, chargés de paquets que m'envoyaient ces dames. C'étaient des draps, des couvertures, des camisoles, des foulards, du sucre, des citrons, des confitures, enfin elles m'en-

Digitized by Google

voyaient tout ce qu'elles avaient imaginé d'utile ou d'agréable à un prisonnier, privé de toutes ressources pécuniaires et de toute communication avec sa famille.

Certainement mon sort était amélioré sous le rapport des besoins physiques; je n'éprouvais plus de ces privations qui minent le corps et avec le corps affaiblissent l'âme. Mais j'éprouvais un effet contraire et non moins pénible. Avec les forces revenait l'énergie et avec l'énergie une plus fougueuse impatience des privations et des souffrances morales, d'autant plus qu'après sept mois de déceptions, je ne pouvais plus conserver aucune espérance. Pour comble de malheur, il ne m'arrivait aucune nouvelle de ma famille. Quoique bien jeunes encore, mes enfans n'avaient pas oubliés leur père, ma femme m'avait entouré de bonheur pendant l'espace de douze ans; son mari malheureux ne pouvait que lui être plus cher. Mais, ou elle jugeait imprudent de m'écrire, ou, ce qui était plus probable, ses lettres étaient interceptées. Depuis sept mois, je n'avais reçu d'elle que le billet dont j'ai parlé précédemment. Je ne sais comment le grossier commandant avait pu me le laisser après me l'avoir remis pour en reconnaître l'écriture. Il l'a peut-être oublié et craignant qu'il ne s'avisa de le redemander, je le tenais caché dans un petit sac en toile que j'avais fait avec un morceau de mon drap de lit et que je portais précisément comme les dévôts portent le scapulaire. Je l'avais lu souvent, je le savais par coeur, pourtant je le relisais toujours dans mes accès de mélancolie et rarement il m'arrivait de ne pas me sentir soulagé en contemplant l'écriture de cette amie si tendre, si généreuse. Quelquefois aussi cette lecture ravivait des craintes que je ne voulais étouffer; j'appréhendais

Digitized by Google

qu'on ne vengeât sur la femme et les enfans les prétendus crimes du mari et du père et qu'après les avoir ruinés, on ne se donnât encore l'horrible satisfaction de les sacrifier. Peut-être, me suis-je dis plus d'une fois, peut-être c'est une chose déjà faite. Ah! qu'il y a de douleur dans la vie pour un coeur d'homme!

Un jour, le major m'apporta enfin ..... une lettre, non ..... mais un morceau d'une lettre de ma femme. C'étaient seulement les six dernières lignes, tout le reste apparemment semblait suspect, on l'avait gardé. Encore dans ces six lignes le couteau des inquisiteurs avait-il emporté un bout de phrase. Cette mutilation impie et stupide me révolta; je m'en plaignis amèrement au major, je lui rèmontrais que ma femme n'était pas folle, que, sachant où je me trouvais, il était impossible que, quelles que fussent ses pensées, elle m'eut écrit rien qui pût raisonnablement inquiéter le pouvoir le plus ombrageux. Le major m'écouta patiemment, il me laissa dire tout ce que j'avais sur le coeur, il me sembla confus de la méchante bêtise de l'autorité et du mal gratuit qu'elle me faisait; mais il n'osa rien dire et quand j'eus fini, pour toute réponse, il leva les épaules et se retira.

Lorsque je pense à ce tems, où de petites consolations succédaient quelquefois aux grandes peines et de cruelles souffrances à des agrémens bien passagers, je m'imagine souvent que j'étais alors sous le joug de deux puissances, l'une dominante et acharnée à me nuire, l'autre inférieure mais attachée à me soulager. C'était Oromaze et Arimane qui exerçaient leur influence sur la prison des Carmes. Arimane, quel que fut son nom dans le monde, n'aurait pas manqué de me dérober la lettre entière, si Oromaze que je ne

Digitized by Google

connais pas mieux, n'avait eu la bonté, peut-être devrais-je dire, le courage de lui en ravir un lambeau pour me l'envoyer!

Peu de jours après, nous apprîmes que notre pension était élevée à cinq florins par jour. Cela suffisait à nos besoins, mais cela même me désespérait. Je voyais par là que les choses s'arrangeaient comme pour une captivité qui ne doit plus avoir de terme. Mes accès de mélancolie devinrent plus fréquents, plus nombreux et plus sombres. J'étais las de la vie, j'en voulais jeter bas le fardeau et je l'aurais fait, je crois. Mais dans la dernière lettre encore, ma femme, connaissant mon caractère, me suppliait de me conserver pour elle et pour nos enfans et d'espérer dans l'avenir dont les chances échappent à toutes les prévisions humaines. Je ne pouvais agraver les douleurs de ma femme; en me résignant à vivre, je crus faire plus que de mourir en toute autre occasion. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde qu'elle eut à me reprocher un suicide que n'auraient pas justifié les plus pressans motifs. Mais j'aurais embrassé de bon coeur un ami qui serait venu me dire: On va te fusiller tout-à-l'heure!

J'étais dans ces dispositions, lorsque le Capucin qui nous avait déjà fait une visite dans la prison de Praga, vint nous voir. Il chercha à me donner des espérances. Ce mot, qui me rappelait tant de déceptions, me mettait alors en fureur. J'interrompis le moine: „Ne me parlez pas de l'espérance, m'écriais-je, j'ai fait ce que j'ai du; ma conscience est tranquille et je suis au-dessus de l'espérance!“

C'est aussi dans les mêmes termes que je répondis à une lettre de mon frère. Ma lettre devait passer sous les yeux de l'autorité. Je ne voulus pas y mettre

Digitized by Google

pour cela plus de mesure, je laissais courir ma plume et déborder mon coeur. Les personnes chargées de ma surveillance trouvèrent dans cet écrit des paroles sévères et fort peu de ménagement pour leur nation; elles durent surtout observer par les mots que j'y avais cité: Fais ce que dois, advienne ce que pourra, que je me déclarais absous par ma conscience des actes qu'ils pouvaient, les Russes, trouver très-criminels, et cependant, je me plais à leur rendre cette justice, ils ne songèrent pas à me punir de ma fierté, ils ne parurent pas même avoir remarqué dans ma lettre rien qui put les blesser; au contraire leur bienveillance se montra, je crois, encore plus active et plus délicate. Ils avaient compris leur position et la mienne. Ils sentirent que la fierté convient au malheur, comme la générosité à la fortune.

Peu à peu, j'avais perdu l'appétit, le sommeil et les forces. J'étais retombé dans cette apathie morale dont j'ai déjà indiqué les singuliers symptômes. Dans cet état de suspension d'existence, j'en fus tiré une fois à minuit, par le bruit des pas de plusieurs personnes qui suivaient en silence le long corridor. Au bruit des pas se mêlait le bruit des fers. „Helas! pensais-je, c'est une victime que l'on jette dans cet enfer, ou que l'on conduit au supplice! Peut-être le malheureux eut-il mieux aimé vivre et attendre ici sur la foi de quelque folle espérance; on le mène à la mort, tandis qu'on me laisse quand je ne demande qu'à sortir, n'importe par quelle voie!"

Je m'étais levé, j'avais l'oreille appliquée contre la porte, j'écoutais et je n'entendais rien que ce bruit de pas et de fers retentissant dans le silence d'une nuit de prison! Le lendemain, à la même heure, les

Digitized by Google

mêmes bruits parcoururent les corridors, mais dans une direction contraire. La veille on avait amené la victime, alors on l'emmenait. Où? Dieu le sait. Ce ne pouvait être qu'un Polonais. J'appris plus tard que c'était l'infortuné Wysocki, déposé un jour dans notre prison et conduit de là, je crois, à Zamosc.

A quelque tems de là, le hasard m'envoya une singulière distraction. C'était la nuit, ma lumière éclairait la cellule, je ne dormais pas, mes yeux étaient fixés sur le plancher, quand je vis une souris sortir de dessous le poêle et se promener en cherchant quelque chose à ronger. Tout-à-coup l'idée me vient de l'apprivoiser pour m'en faire une compagnie. Les dimensions de ma cellule me permettaient d'atteindre presque tout ce qui s'y trouvait, sans sortir de mon lit. J'allongeais doucement le bras en retenant mon haleine de peur d'effaroucher la visiteuse et je lui jetais une petite miette. Elle se sauva bien vite, mais puis elle mangea; une autre miette la chassa et la ramena de même; d'autres encore furent jetées avec plus de succès. Elle s'éloignait à chaque fois, mais plus doucement et sans disparaître dans sa cachette. Ce n'était plus de la crainte, mais seulement de la prudence. Le lendemain, elle montra quelque hardiesse et quelques jours après de la confiance; bientôt elle devint toute familière avec moi. Elle acceptait tout ce que je lui présentais. Je l'appellais en frappant sur mon verre et elle accourait. Elle se laissait prendre, elle sautait sur moi et dans ma main et elle y mangeait. Elle était de tous mes repas et je ne manquais jamais de la servir la première. J'admirais sa sécurité, son adresse, et surtout son extrême propreté. Quelque chose de liquide s'attachait-il à ses pattes, elle les

Digitized by Google

secouait, elle les nettoyait avec soin. Elle s'essuyait la bouche, comme une personne bien élevée et il n'y manquait que la serviette. Son air sérieux m'amusait beaucoup. L'air de reine qu'elle se donnait en s'asseyant sur la table dont elle semblait prendre possession, l'air de dédain avec lequel elle rejetait certaines miettes, l'impatience qu'elle montrait d'en voir arriver d'autres, tout cela et mille détails que je ne saurais consigner ici, me plaisaient infiniment. Je m'attachais à ce petit être pour qui j'étais une sorte de providence. Je sentais que je serais désolé de le perdre; je le perdis pourtant, un Cosaque le tua! J'étais absent, elle se promenait dans ma cellule; le Cosaque entre et la voit fuir, il cache un piége sous mon lit et s'en va. Le lendemain, à mon réveil, je frappe sur mon verre, mais en vain. La souris ne se montre pas. Etonné, je me lève, je regarde par-tout et je trouve sous mon lit une lourde planche, sous laquelle ma pauvre souris était morte, écrasée! „Misérables! m'écriais-je avec colère, rien n'échappe donc à votre barbarie! Vous torturez les hommes! Vous tuez les animaux!"

Je voyais là un acte de basse méchanceté, ce n'était qu'une erreur de maladroite bienveillance. Et voilà souvent comme on juge! Le brave Cosaque crut me rendre un service en me délivrant d'un hôte incommode, et bientôt il vint me demander, si la souris était prise. A sa question je le reconnus pour l'auteur du coup, j'allais dire du crime, et à son air satisfait, je vis qu'il s'en applaudissait. Je m'emportais, il se troubla et nous restâmes confondus l'un devant l'autre, lui de mon emportement, moi de sa mine étonnée et contrite. Il justifia le fait par l'intention; l'expression de sa figure et de sa voix répondait de la sincérité de

Digitized by Google

ses regrets; ces regrets prouvaient un bon coeur. J'étudiais cet homme et sous une grossière enveloppe je crus reconnaître en lui une âme généreuse et un caractère sûr. Cette fois, je ne me trompais pas. Dans la suite j'osais me confier à son dévouement, jamais il ne m'a trahi, souvent il m'a rendu service. La prudence me défend de le nommer; le régime de fer sous lequel il végète, ne permet pas l'humanité, surtout à un simple soldat. Cela ne se pardonne pas en Russie et pour des crimes de cette nature, il n'y a pas de prescription!

Avec le tems je me consolais de la perte de ma souris; j'avais un sujet d'étude plus sérieux: je voulais bien connaître mon Cosaque. Cet homme pouvait un jour m'être utile et peut-être me faciliter, je ne sais trop comment, quelque moyen d'évasion, car il y a toujours dans le coeur humain une voie ouverte à l'espérance.

Nous recevions des visites plus fréquentes; c'eut été un soulagement, mais personne ne pouvait me donner des nouvelles de ma famille et cela redoublait mes inquiétudes. Plus je voyais de monde, plus je me désolais. Était-il possible que toutes les personnes qui s'intéressaient à moi, ignorassent si complètement ce qu'étaient devenus ma femme et mes enfans? On me cachait, pensais-je, quelque malheur que nul n'osait prendre sur soi de m'annoncer. Tant de malheurs avaient frappé à la fois ma femme si délicate que son coeur et ses forces devaient être brisés! Et même, si elle vivait encore, n'y avait-il cet ukase publié au dix-neuvième siècle, cet ukase si digne de Nicolas relatif aux enfans des insurgés! Cet ukase me

Digitized by Google

faisait trembler pour les miens. Où étaient-ils? Qu'en avait on fait? Les avait-on laissés, ou arrachés à leur mère? Si leur mère avait succombé, qu'étaient-ils devenus? Si on les lui avait ravis, comment pouvait elle supporter ce coup mortel? Cette inquiétude qui jusqu'alors m'avait laissé peu de répit, s'emparait exclusivement de mon âme, je ne pouvais plus penser à autre chose. Les périls et les douleurs qui m'étaient propres, avaient pu fatiguer ma patience et m'exaspérer, mais enfin je les supportais. Les dangers et les souffrances de ma famille m'attaquaient par l'endroit le plus sensible de mon coeur. Quand il s'agissait de moi seul, l'exaspération et la colère me soutenaient, quand il s'agissait des miens, je succombais. Depuis longtems, je n'avais plus une vie à part, c'était de la vie de ma famille que je vivais, c'était en elle que résidait le ressort de mon existence. En la frappant, on me tuait, en me tenant dans l'ignorance absolue de son sort, on me faisait mourir à petit feu. Le major qui me voyait dépérir d'une manière effrayante, me faisait tous les jours mille questions sur la cause d'un mal qui empirait; il craignait que ce ne fut l'effet de quelques vexations secrètes dont ma fierté répugnait à lui parler. Certes, j'avais à me plaindre, mais non pas des subalternes. Le major n'y pouvait rien; je ne crus pas devoir lui expliquer les souffrances qui me rongeaient le coeur.

Un jour j'appris d'un visiteur que les enquêtes allaient commencer et qu'on pensait généralement que ma nomination et mes actes comme représentant de la Volhynie seraient le point capital de mon affaire.

J'avais été le premier le seul représentant de toute une province et en cette qualité je méritais une atten-

Digitized by Google

tion spéciale de la part du gouvernement russe. Il importait à son vengeance de connaître les citoyens qui avaient signé mon mandat. Ce mandat n'était pas tombé dans les mains du gouvernement. Beaucoup de citoyens, absens au moment de l'élection, m'avaient envoyé plus tard leur adhésion par écrit et ces citoyens n'ayant concouru en aucune autre manière ostensible à l'insurrection, échappaient aux recherches de l'autorité. Ne pouvant les découvrir que par mes dépositions, on ne manquerait pas de me demander leurs noms. Je refuserais de les trahir, le pouvoir s'obstinerait, je persisterais et Dieu sait quels moyens il employerait pour vaincre ma résistance qui lui semblerait un nouvel acte de rebellion. Le passé, mais un passé d'hier, pour ainsi dire, montrait assez, de quelle atrocité il était capable. Je répondais de mon coeur, mais je n'osais répondre de mes forces physiques. J'étais dans un tel état de faiblesse. Supposé que mon courage restât inébranlable, quelle serait la durée, le nombre, la cruauté des épreuves, et n'en sortirais-je pas mourant ou mort peut-être? A quoi bon prolonger mon agonie, quand j'avais à ma disposition une mort plus prompte et moins horrible? Supposé que j'ai faibli, je compromettais, je perdais avec toutes leurs familles une foule de citoyens qui m'avaient donné leur confiance, je me déshonorais; une pareille infamie, dut-elle me procurer la vie et la liberté, c'était les payer trop cher! Cependant, il fallait opter: ou attendre imprudemment des épreuves peut-être au-dessus de mes forces, ou m'y soustraire avant l'époque fatale. Je pouvais me dérober aux enquêtes par un suicide; je devais ce sacrifice à mes commettans dont je n'avais pas le droit de risquer l'existence, je le

Digitized by Google

devais à ma femme, à mes enfans à qui je ne pouvais pas léguer un nom déshonoré.

Mon parti étant pris, je me disposais sur le champ à l'exécution. Pour qu'elle ne fut pas entravée, il fallait attendre le soir. Des préliminaires indispensables m'occupèrent jusqu'à l'instant du dîner; j'étais parvenu à me procurer une plume; je fis mon testament et j'écrivis à ma femme. Mes dernières pensées appartenaient à elle et à mes enfans. En lui faisant mes adieux, je la remerciais de tout le bonheur dont elle avait entourée mon existence, je lui demandais pardon de la quitter volontairement, du moins en apparence, je lui exposais les motifs qui m'avaient déterminé à recourir à cette extrémité et auxquels elle même ne pourrait résister. Ma bénédiction et quelques conseils pour mes enfans terminèrent cette lettre et mes préparatifs.

Je n'avais pas encore fini qu'on vint m'appeler pour le dîner. Par un contraste bizarre, M. Niemojowski se trouvait en belle humeur. Je ne l'avais jamais vu si gai. Il voulut avoir du vin, les toasts suivirent et il débuta en buvant à la santé de ma femme. Rien n'était plus naturel, rien ne me fit plus de mal. Boire à la santé de ma femme, à l'instant même, où j'allais lui causer un si cruel chagrin! Mon tour étant arrivé: „Nous pouvons, dis-je, être séparés bientôt, je bois à votre santé, à votre bonheur, à celui de votre famille!"

Revenu dans ma cellule, je ne songeais plus qu'à l'accomplissement de mon dessein. Le jour s'éteignait, les ténèbres convenaient à ma situation. Prêt à quitter cette vie de douleur pour me jeter dans un monde in-

Digitized by Google

connu, je sentis le besoin de chercher une protection qui put m'y guider. Mes genoux fléchirent, mes yeux, mes pensées et mon âme se dirigèrent vers le ciel. Ma prière fut longue; je priais pour ma famille, pour ma patrie! Elle fut mêlée de larmes; ma patrie, ma famille étaient si malheureuses! Ah! qu'on ne vienne pas me reprocher cette prière comme un acte de faiblesse ou de superstition; j'étais seul, dans le silence et les ténèbres; j'allais mourir sans affaiblissement moral, sans exaltation, sans illusion; j'étais père, époux et citoyen; j'allais quitter ma patrie, ma femme, mes enfans et dans quel état, en quelles mains laissais-je ces objets de toutes mes affections! A qui les recommander sur la terre? Il fallait donc ou les abandonner froidement, cela m'était impossible, ou les recommander au ciel, dût ma prière n'y être exaucée. Il me semblât qu'elle serait exaucée. C'était ma dernière espérance sur cette terre, je m'y cramponnais, j'avais besoin de le croire, je le croyais et cette confiance me procura un calme profond qui sans cette espérance aurait été loin de mon coeur. N'ayant plus à penser qu'à moi, je procédais à mon oeuvre. Je tirais le poison, caché dans mon habit, je l'avalais et me couchais avec la conviction de ne plus me relever. Bientôt mes paupières s'appesantirent et un lourd sommeil engourdit tous mes sens. Vers cinq heures du matin, réveillé tout d'un coup par des douleurs atroces, je me trouvais courbé, ployé en deux, sans pouvoir me redresser; la respiration me manquait, à tous momens je croyais étouffer. D'abord je ne me rappelais rien, j'était tout à la souffrance. J'ouvrais la bouche pour appeler au secours, lorsque ma mémoire parut se réveiller aussi. Je retins le cri prêt de s'échapper;

Digitized by Google

j'aurais voulu retenir mes soupirs, je frémissais à l'idée de me voir secourir, d'être mis dans la nécessité de recommencer et peut-être dans l'impossibilité de le faire. Je pouvais me taire, mais je ne pouvais rester immobile, la nature demandait au moins d'être soulagée. Je tentais de m'asseoir, cet effort m'épuisa, une sueur froide me couvrit, je retombais sur mon lit, presque sans connaissance. Je me trouvais dans cet état, lorsque le domestique de M. Niemojowski vint faire ma chambre. Effrayé de me voir pâle, les yeux hagards, les traits renversés, il courut dire aux Cosaques que je me mourais. Ceux-ci avertirent leur commandant Popow qui arriva sur le champ. Il me demanda ce que j'avais et si je voulais un médecin. Je répondis que je n'en avais pas besoin. Après cette courte conversation, M. Popow, qui d'ailleurs était un brave homme, se retire tranquillement. Vers midi les douleurs s'apaisèrent un instant, mais bientôt elles reprirent avec plus d'énergie. Prévenu par le domestique, M. Niemojowski entra alors chez moi et voyant que ma vie courait danger, il envoya chercher M. Popow. „Comment, lui dit-il, ne faites-vous pas venir un médecin pour le comte Olizar?“ — „Mais, il n'en veut pas,“ répondit Popow. — „C'est apparemment qu'il veut mourir, mais votre devoir est de tâcher de le sauver.“ Popow alarmé de ce qu'il entendait, courut avertir le major. Celui-ci n'eut pas perdu un moment, s'il avait été libre d'agir selon sa propre impulsion; mais en Russie, quand il est question d'un prisonnier, la moindre chose exige dès formalités qui n'en finissent plus. Qu'il ait ou non danger de mort pour le prisonnier, on n'aura pas plus vîte de médecin. Si le prisonnier est mort, tant pis pour lui, mais les formes

Digitized by Google

étaient sauvées, voilà le point essentiel. Le major ne pouvant rien prendre sur lui, fit son rapport au général Pécherzewski, le général fit le sien au comte de Witt, qui probablement dut faire son rapport au feldmaréchal. La grande affaire du médecin dut suivre cette marche, car le docteur du comte de Witt n'arriva que le lendemain matin à 7 heures, quoique le major eut été prévenu la veille peu après midi. Le mal avait fait en attendant des progrès si rapides que je me croyais près de rendre le dernier soupir.

Le médecin me fit peu de questions; je parlais avec peine et chaque parole agravait mes souffrances. Sa présence m'importunait. S'il parvenait à surmonter l'effet du poison, que de douleurs perdues! Après un instant de méditation, il écrivit une ordonnance et en la remettant au Cosaque, lui dit, qu'il fallait se hâter. Peut-être se doutait-il de ce qui en était, quoique je me fusse bien gardé de lui dire la vérité et de lui décrire les symptômes que j'éprouvais. On apporta la mixture que je devais prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure. Ayant déjà fait la plus grande partie du chemin, je ne voulais point revenir sur mes pas; le retour était trop pénible. Je resolus d'abord de jeter par la fenêtre la potion ordonnée, mais on s'en apercevrait peut-être et alors on aviserait aux moyens de contrainte et on me ferait prendre quelque nouveau breuvage. Force me fut de recourir à la feinte, et comme on me laissait souvent seul, je versais toutes les demi-heures une cuillerée de la potion dans le poêle et puis ayant affirmé au domestique que je me sens plus mal à mesure que je prends la potion, je l'engageais facilement à m'aider dans cette supercherie. On voyait le flacon se vider et on croyait que je prenais exactement ma

Digitized by Google

médecine. La journée et presque toute la nuit, les douleurs cessaient et revenaient plus fortes. Le matin, le sommeil s'empara de moi et il me rendit un peu de forces. Je voulais me lever, mais ces forces trompeuses m'abandonnèrent au premier effort; il fallut rester au lit. Cependant le tems marchait, je me désolais de ne pas finir, je m'étonnais qu'on eut tant de peine à mourir. Je craignais que le médecin me trouve encore vivant. Le flacon vide en présence de mon visage plus altéré que la veille, lui donnerait sans doute des soupçons qu'il m'importait de ne pas éveiller. Je croyais qu'en diminuant la clarté de la chambre, je le tromperais plus facilement; je feignis de ne pouvoir supporter la lumière et deux draps furent placés devant ma fenêtre. Je tâchais de ranimer ma figure, je passais ma robe de chambre et dans cet état j'attendis le médecin. Il parut agréablement surpris en me voyant en robe de chambre, je l'assurais que la médecine avait fait merveille et qu'il ne me restait plus qu'une grande faiblesse. Il prolongeait sa visite, peut-être pour s'assurer du succès de sa cure et j'efforçais de causer pour le mieux tromper. J'avais déjà dissimulé quelques douleurs; tout-à-coup une crise survint qui me coupa la parole. Le docteur me saisit la main et me demanda ce que j'éprouvais. „Ce n'est rien," répondis-je avec effort. Après un court silence, pendant lequel je l'avais vu secouer la tête d'un air pensif, me voyant un peu plus calme, il me dit d'un ton sévère: „Monsieur, vous ne vous appartenez pas." — „Je le sais, répondis-je, mon corps appartient à notre maître et par conséquent au bourreau, mais mon âme est à moi." — „Ah! s'écria le médecin, est-il possible que vous ayez si mal compris

Digitized by Google

ma pensée! C'est à votre femme, à vos enfans que vous appartenez." — „Ah, docteur, ne touchons pas cette corde, elle vibre trop douloureusement dans mon coeur; trouvez-vous que je ne souffre pas assez!"

Après une courte pause, il ajouta d'une voix emue: „Monsieur le comte, donnez-moi votre parole que vous prendrez ce que je vais vous prescrire." — „Je crois, repris-je, pouvoir vous parler avec franchise. Le sort qui m'attend, est affreux; la mort sûrement et selon toute apparence on voudra par des tourmens m'arracher d'indignes révélations. Mourir quelques jours plutôt pour échapper ou aux souffrances, ou à l'infamie, si j'allais faiblir, c'est mon droit, c'est mon devoir. Ainsi, je ne prendrai rien et je vous somme au nom d'honneur de me garder le secret.

Il hésita d'abord, puis il me donna sa parole et sortit en m'adressant un regard de regret et d'approbation. Le même jour, il y eut plusieurs crises, une entre autres sur le soir bien plus forte que toutes les précédentes. Tous les objets semblaient tourner autour de moi et quand mes yeux se fermaient, je croyais voir encore par une espèce de vue intérieure; je croyais sentir ce mouvement dont j'étais le centre, parfois, il m'entraînait moi-même et quelquefois il n'entraînait qu'une partie de mon corps; souvent tout s'arrêtait subitement, mes yeux tournaient et un travail désordonné, une espèce de tumulte furieux, un déchirement en tout sens me bouleversaient la partie antérieure du cerveau. Un continuel tintement d'oreilles m'étourdissait et de ma poitrine serrée comme par une main de fer sortaient péniblement quelques restes d'air qui ne paraissait plus pouvoir y entrer.

Ma dernière pensée fut celle-ci: Pourtant voilà la

Digitized by Google

fin! Puis, je me suis senti suffoqué entièrement. Comment ai-je passé de cet état au sommeil, je l'ignore; mais je ne me réveillais que le lendemain matin. Aux douleurs avait succédé une atonie générale. Craignant que le médecin ne changea de résolution, en voyant mon état empiré, je voulus, comme la veille, dissimuler mon mal par un peu de toilette. Dans ce but, j'envoyais demander un miroir à M. Niemojowski et je me trouvais une jaunisse des plus prononcées qui ne dura que trois jours. Le poison avait manqué son effet, il fallut vivre!

Je ne sais si on s'était douté de quelque chose, ou, si le médecin me voyant sauvé, s'était cru dégagé de sa parole et avait parlé; mais au bout de quelques jours, le major eut ordre de me retirer les rasoirs qu'on m'avait rendues à mon entrée aux Carmes. Cependant après des longs débats, il consentit à me les laisser sur ma parole que je lui donnais de ne pas m'en servir pour me détruire. Cette confiance me fit naître l'idée de demander au comte de Witt la liberté d'aller demeurer dans la ville, au moins jusqu'à mon rétablissement, sous la double garantie d'une caution et de ma parole. J'écrivis sur le champ. On me fit répondre que le feldmaréchal, en rejetant ma demande, offrait de me faire transporter dans un hôpital, si je le désirais. „Puisqu'on ignore chez vous, répondis-je, ce que vaut la parole d'un homme d'honneur, je ne vous importunerai plus.“ La colère me dictait ces paroles. Paszkiewicz méritait certainement une plus fière, ou plutôt n'en méritait aucune. Mais j'aurais du les épargner au comte de Witt et à son aide-de-camp. Elles ne furent pas transmises au feldmaréchal, car il ne s'en est pas vengé.

La première visite que je reçus après ma malheu-

Digitized by Google

reuse tentative, fut celle de la comtesse de S..... Cette dame entreprit de dissiper ces idées noires qui m'obsédaient et de me ramener à l'espérance. L'expression de sa belle figure avait quelque chose de si persuasif, ses paroles étaient si douces et si insinuantes, sa bonté lui donnait tant d'éloquence que je me laissais persuader ou plutôt charmer. Tant que sa vue enchanta mes yeux et sa voix mon oreille, j'étais tout au bonheur de la voir et de l'entendre. Mais, quand elle se fut retirée, toutes ses raisons me parurent beaucoup plus faibles et cependant je les goûtais encore; j'étais toujours sous l'empire du charme.

Grâce à l'intervention de cette dame, je reçus presqu'aussitôt la permission de posséder tout ce qu'il fallait pour écrire. Privé depuis si long-tems de cet agrément, je me hâtais d'en jouir et sur le champ je me mis à écrire. J'écrivis toute la journée, pendant la nuit presqu'entière, tous les jours suivans; je ne pouvais me rassasier d'écrire, c'était une manie, un besoin. La prudence ne me permettait pas d'écrire beaucoup de choses et c'était précisément celles-là que je brûlais d'écrire, que j'écrivis; mais aussitôt après avoir satisfait mon envie, je me dépêchais de brûler le papier pour qu'on ne s'en saisisse. Enfin, je ne faisais qu'écrire et brûler, et les premiers jours on pouvait à peine m'avoir pour le dîner et le thé.

Ma passion d'écriture se calmait à peine, lorsque une lettre de mon frère m'annonça que toute ma famille se portait bien. De quel poids mon coeur se trouva déchargé! Tout me sembla prendre une face nouvelle, ma joie embellissait tout.

Les visites devinrent plus fréquentes; les officiers semblaient redoubler de politesse et de prévenance;

Digitized by Google

de nouveaux prisonniers augmentèrent notre société; tout cela survint dans un instant, où j'étais disposé à profiter du peu de bonheur qui m'arrivait, et ce concours des circonstances favorables changea mon humeur au point d'étonner les personnes qui me voyaient.

Une nuit on avait rempli notre prison. Le lendemain, les soldats me dirent les noms des nouveaux hôtes. Je n'en connaissais aucun, mais leur sort m'intéressait, car ils souffraient comme moi et pour la même cause. Je désirais leur parler; ce n'était pas chose facile. Une imprudence pouvait avoir des suites fâcheuses; je me mis à chercher quelque moyen de les voir, aucune bonne idée ne se présenta, il fallait attendre une occasion. Une fois, au moment, où on relevait la garde, l'officier sortant amena dans ma cellule celui qui lui succédait; le premier fut très-civil, l'autre fit à peine un léger salut d'un air sec et dédaigneux. Celui-là, pensais-je, nous fera passer une triste journée, car ici les officiers de garde sont les concierges, ils ont le pouvoir et la force, la tristesse ou la gaîté des prisonniers dépend d'eux. Néanmoins le jour se passa sans qu'il me donnât aucun sujet de plainte; cela m'étonnait. Mais quelle fut ma surprise, quand je le vis le soir entrer avec un inconnu — et lorsque ce jeune homme, en arrivant, se jeta dans mes bras fondant en larmes. A ces indices, à cette émotion, je reconnaissais bien un Polonais; mais comment m'était-il amené précisément par cet officier qui venait de me donner une si mauvaise opinion de son caractère? Je ne pouvais en croire les yeux. L'officier lui-même expliqua cet énigme: Désirant faire tout pour m'être agréable, il avait cru prudent de dissimuler ses

Digitized by Google

bonnes intentions sous des formes presque hostiles et il m'amena celui des prisonniers dont la société lui semblait la plus agréable. Ce prisonnier s'appelait .. .. Nous prîmes ensemble le thé; l'officier connaissait parfaitement la Volhynie et cette circonstance ne contribua pas peu à rendre la conversation intéressante. La soirée passa comme un éclair et nous ne nous étions pas encore séparés que mon jeune compagnon et moi nous étions déjà intimes.

Depuis ce tems, grâce à la bienveillance des officiers, mon jeune compagnon vint tous les jours me voir; nous causions, nous dessinions, nous racontions nos aventures et nous finîmes par comploter un projet d'évasion. En cela, je revenais à mes premières pensées. Le dégoût, l'irritation l'avaient exaltées; elles revenaient avec tout leur empire.

Au milieu de ces projets, deux bonnes nouvelles m'arrivèrent à la fois. Ma femme avait fait parvenir une somme d'argent pour moi et la princesse J..... eut la bonté de venir me voir et me donna sur ma famille les plus intéressans détails. J'appris d'elle, que mes enfans se portaient bien, que ma femme déployait une admirable fermeté de caractère et ces nouvelles me furent données avec tant de sensibilité, avec tant de bonté que je ne voyais presque la beauté de la princesse J..... pour n'admirer que la beauté de son âme.

La santé de ma femme était si délicate, notre vie avait été si paisible et si heureuse. Le brusque passage d'une félicité parfaite à une infortune au-dessus de toute expression, devait briser une si faible organisation. Je ne connaissais encore que sa douceur, sa bonté, ses modestes vertus d'épouse et de mère. Je

Digitized by Google

lui savais bien une raison peu commune, mais cette raison me semblait si indulgente, si facile que je ne pouvais lui supposer beaucoup d'énergie. Combien je fus heureux d'apprendre que cette femme simple et timide dans la prospérité, était devenue forte et courageuse dans le malheur! J'admirais, j'adorais en elle cette nouvelle perfection, je l'en eusse chéri davantage, si déjà elle n'avait eue toute ma tendresse. Je me réjouissais de son courage; il me semblait alors que c'était sa plus belle vertu! Il ranimait le mien, il me rattachait à l'existence, et je me promis bien de souffrir tout ce que l'homme peut supporter, tout ce que l'honneur permet d'endurer plutôt que de mourir sans revoir un jour cette noble amie. Peut-être, me disais-je, pourrais-je me conserver pour elle et avoir le bonheur de la revoir; elle viendra à bout de toutes les difficultés, j'en étais sûr, je l'attendais et déjà ma sollicitude écartait de ma personne et de ma prison tout ce qui aurait pu affliger ses regards en révélant trop vivement les misères de ma position. J'aurais voulu que l'ordre dissimulât les dimensions de ma cellule, que la propreté y suppléât à la richesse et à l'élégance. Dès le matin et chaque jour habillé, je nettoyais, je rangeais tout. Cet excès de soin devait lui cacher ou du moins atténuer les traces de mes souffrances, et surtout lui persuader que j'étais délivré de toutes les idées noires dont elle savait peut-être que j'avais été obsédé.

Je me berçais, je vivais de l'espérance de voir arriver ma femme, lorsqu'un aide-de-camp du comte de Witt vint me prévenir, que sous peu de jours on me transporterait à Kijow. Cet avis fut un coup de foudre. Le lendemain, le major me demanda si j'avais tout ce

Digitized by Google

qu'il me fallait pour le voyage et m'acheta ce qui me manquait. Une partie de l'argent envoyé par ma femme et déposé entre les mains de l'autorité servit à ces emplettes. Enfin le jour de mon départ était fixé; c'était dans trois jours que je devais quitter la prison de Carmes. Ainsi informé, j'allais faire mes adieux à M. Niemojowski; il me coutait beaucoup de m'en séparer et surtout pour être conduit dans un endroit, où je savais par des exemples récents que je serais bien autrement traité qu'à Varsovie, où le noble comte de Witt veillait à ce que l'humanité ne fut pas trop scandaleusement violée. J'avais le coeur gros; M. Niemojowski était parfaitement tranquille. „Je vous ferai mes adieux, répondit-il froidement, quand vous serez sur le point de partir. Ce moment n'est pas encore arrivé. J'avais autrefois l'occasion de connaître la foi que méritent les paroles de ces gens-là; chez eux tout est mensonge ou caprice. On vous parle de partir dans trois jours; eh bien, dans trois mois nous dînerons encore ici ensemble; on n'aura rien décidé sur votre sort." — „Dieu vous entende! Puisque je ne puis être libre, j'aime mieux rester ici que partout ailleurs. Quant à la mauvaise opinion que vous avez des Russes, elle n'est que trop justifiée par les procédés du gouvernement faux, barbare et infame. Mais rélativement aux individus, cette opinion est un peu démentie par la douceur, la politesse, la bienveillance même que nous trouvons ici." — „Oui, mais tout cela tient au caractère d'un seul homme qui heureusement jouit de quelque pouvoir, et je rends justice, comme vous, à cet homme de bien." — „Avouez pourtant que le comte de Witt n'étant pas ici la première autorité, ne pourrait guères étendre sur nous sa bienveillante influence,

Digitized by Google

si les subalternes ne nous plaignaient de coeur et d'esprit, s'ils n'étaient disposés à nous servir et s'ils ne sentaient pas la sainteté de la cause pour laquelle nous souffrons." — „Cela est vrai, mais il n'est pas moins vrai que vous ne partirez pas encore de sitôt."

Il avait raison; personne ne me parla plus de ce départ qui m'avait tant affligé.

Cependant ma femme n'arrivait pas, je ne voyais que M. Niemojowski et le jeune compagnon. Nos entrevues à heures fixes ne remplissaient pas mes journées à beaucoup près; il m'eut été fort agréable de voir encore quelques-uns de nos compagnons de captivité, mais pour cela il fallait une permission. Je la demandais au major qui n'osa pas me la donner; je tâtais ensuite M. Popow, mais il aurait cru commettre un péché mortel. Force me fut de revenir au major. „Veuillez, lui dis-je, m'expliquer le motif d'un refus qui doit vous coûter, cela n'est pas dans votre caractère; vous n'avez nul intérêt à me priver d'un peu de distraction en attendant que mon sort se décide." — „Les personnes détennes ici ne sont pas de votre rang, leur société ne vous convient pas." — „Mais, mon cher major, dans le malheur, l'inégalité des rangs s'oublie et s'efface; d'ailleurs ce sont des officiers polonais, leur société me conviendrait dans le monde, pourquoi ne me conviendrait-elle pas ici?"

Le major chercha encore quelques autres excuses, puis revenant à sa franchise naturelle, il me dit: „Écoutez, tous les agrémens dont vous jouissez ici, sont contre le règlement; tâchez de vous en contenter. Vous savez à qui vous les devez ..... Je fais ce qui m'est ordonné et je ferme les yeux tant que je le puis, mais je ne le puis pas toujours et pour toutes

Digitized by Google

choses. Le jeune prisonnier vient chez vous tous les soirs; c'est très-bien, mais je ne le sais pas, autrement je devrais empêcher cet abus. Je puis encore bien moins vous autoriser à fréquenter les autres prisonniers. On le saurait et on ne me le pardonnerait pas..... Sans doute, vous ne voulez pas me perdre."

Je savais que partout il y avait des espions, qu'ils étaient dans la prison même, que les officiers mêmes étaient surveillés. Je n'insistais donc et je renonçais à former des nouvelles liaisons; mais peu de tems après l'occasion se présenta d'elle-même.

Malgré les termes bien claires de la soi-disante amnistie, en vertu de laquelle les membres de la diète devaient se croire à l'abri de tous interrogatoires, on avait réuni et renfermé dans une maison tous ceux de ces membres qui n'avaient pas émigré. Ils pouvaient sortir accompagnés d'un gendarme et avec l'obligation de rentrer le soir. Cet état de choses devait durer jusqu'à l'époque, où commencerait la procédure dont alors on s'occupait à rassembler les matériaux. Quand on crut avoir fini, on enleva une belle nuit tous ces membres de la diète et on les transporta aux Carmes, et pour leur faire place, les officiers polonais emprisonnés aux Carmes furent conduits en d'autres maisons d'arrêt. Outre les nonces, il y avait encore le général Zielinski, dernier vice-président du gouvernement national. Le lendemain on s'aperçut qu'on s'était trop pressé, que tout n'était pas prêt pour commencer les enquêtes. Sur le champ on ramena les nonces dans leur première prison et les officiers polonais à celle des Carmes. Un nonce, M. Augustowski, voulut y demeurer. „N'est-il pas vrai, disait-il au major, qu'il

Digitized by Google

faudrait que j'y revinsse? Eh bien, m'y voilà, j'y reste." — „Mais, répondait le major, ici le règlement ne vous laissera aucun des agrémens dont vous jouissiez là bas." — „Cela est vrai; mais je n'aime pas les voyages." Comme entre deux prisons il choisissait la pire, on ne crut pas devoir le contrarier. Il resta donc volontairement dans la prison des Carmes, où on retint aussi le général Zielinski qui n'était pas nonce.

Le jour suivant, je demandais l'autorisation de communiquer librement avec ces Messieurs. L'un était mon collègue, l'autre général et vice-président du gouvernement; on ne pouvait me le défendre à cause de la différence des rangs. On ne voulait pas m'en donner l'autorisation expresse, mais on m'a dit que je pouvais les voir, pourvu que ceux à qui je demandais cette permission, n'en sachent rien. Le même jour j'allais voir ces Messieurs; ils avaient tous deux une cellule. Bientôt après l'officier ..... vint les voir, ne dit mot et ne parut nullement étonné de me trouver là. Il a pris le thé avec nous et parut charmé de l'accueil qu'on lui faisait.

Depuis cette époque notre position s'améliora; tous les jours nous acquérions quelque nouveau privilège et jamais nous n'en perdions aucun; aussi nous procédions à nos conquêtes avec méthode et patience. Ce n'est pas une petite affaire pour des prisonniers que de changer à leur profit le régime habituel de la prison. Il faut étudier le terrain, tâter doucement les caractères, il faut avancer et s'arrêter à propos et faire en sorte que les privilèges conquis aient déjà l'apparence des droits acquis avant d'éveiller la vigilance des gardiens les plus sévères et les plus timorés. Nous eûmes le bonheur d'y parvenir. M. M. Niemojowski, Augu-

Digitized by Google

stowski, Zielinski et moi, nous avions des avantages jusqu'alors inconnus aux Carmes. Nous nous voyions tous les jours, tant et quand que bon nous semblait, nous étions presque toujours ensemble, tous les soirs nous jouions au Whist, jamais depuis mon arrestation je n'avais eu tant d'agrément et de liberté. Le hasard m'offrit encore une bonne occasion de les accroître; je ne manquais pas de la saisir.

Un jour, l'officier ..... me montra un charmant petit sac, fabriqué par un prisonnier. Je témoignais aussitôt le désir d'apprendre à faire ces ouvrages et de faire la connaissance de l'ouvrier. L'officier n'osa pas d'abord accéder à ma demande, il sortit, mais il revint bientôt et l'affaire s'arrangea toujours avec cette clause que ni les autres officiers, ni lui-même, n'en sauraient rien. J'allais donc voir le fabricant de petits sacs, appelé Czuba; j'y passais une partie de la journée à causer et à faire mon apprentissage. Ses camarades avaient envie de venir nous voir et de passer leur tems en notre société. Les plus hardis arrivèrent d'abord, puis d'autres à la file, enfin tous. Toutes les difficultés furent aplanies par des politesses et quelques petits cadeaux auxquels les Cosaques et les soldats de garde se montrèrent assez sensibles. Nous finîmes par établir un petit atelier. Czuba et Babski fabriquaient des boîtes en carton, moi, je les encadrais avec des jolis galons et je les ornais de mes paysages. Je mettais à ces travaux d'enfant toute l'ardeur, et les journées s'écoulaient rapidement Nous envoyâmes nos boîtes à des dames de notre connaissance, et elles eurent la bonté de les trouver très-jolies et les montrèrent à d'autres dames; chacune en voulut avoir et nous les donnions avec plaisir. Plus nous en donnions, plus

Digitized by Google

on nous en demandait. Encouragés par un tel succès et pressés de satisfaire à la flatteuse impatience des dames, nous travaillions avec une assiduité qui ne laissait guères place à l'ennui. Lorsque les bottes nous occupèrent moins, je demandais des laines et du canevas pour faire des petits tapis. Le brave ..... ayant parlé de cette nouvelle occupation à quelques dames, elles voulurent se charger elles-mêmes des frais et du choix de mes approvisionnemens. J'eus ainsi une nouvelle occupation qui me procura de nouveaux agrémens.

Pour comble de bonheur, je dis bonheur, car ma position était heureuse en comparaison de ce qu'elle avait été, M. M. Augustowski et Zielinski, ayant obtenu la permission de se promener dans un jardin appartenant au couvent, la même faveur fut presqu aussitôt accordée à M. Niemojowski et à moi. Il faut avoir été emprisonné long tems pour sentir le bonheur de jouir de la masse de l'air, de le respirer à pleins poumons, de voir le ciel libre au-dessus de sa tête et de pouvoir faire en tous sens une promenade de quelques dixaines de pas. Je jouissais de ce bonheur, j'en étais enivré. J'en fus étonné. Comment pouvait-on nous accorder de pareilles jouissances après nous avoir montré tant de rigueur? Pourquoi tous ces égards après toutes ces duretés? Je cherchais le mot de cette énigme dans les conversations des officiers de garde et le voici: La barbarie et les atrocités, comme l'enlèvement des enfans, par exemple, avaient été divulguées par les journaux étrangers et partout on détestait ces actes de nos oppresseurs. L'Europe, le monde civilisé en était révolté. Le concert universel de mépris et de blâme n'était pas chose indifférente pour un gou-

Digitized by Google

vernement qui prétendait à une réputation qu'il était loin de mériter. Il sentit que l'injustice de sa cause était par elle-même assez révoltante sans y ajouter des cruautés et des vengeances trop criantes. Il craignit que dans sa colère même on ne vit la preuve et la mesure de ses méfaits précédens, et il voulut donner un démenti aux journaux, affectant pour nous une mansuétude inaccoutumée, mais ostensible et, en quelque sorte d'apparat, se promettant de se dédommager plus tard de la violence qu'il se faisait à lui-même. Les autorités locales ayant connu ce plan, se trouvèrent plus à l'aise dans les bons mouvemens qu'elles pouvaient avoir. Le comte de Witt put se laisser aller plus facilement aux inspirations de son noble caractère. Pourtant je n'oserais affirmer ..... Notre bonheur voulut ..... Il y a eu des officiers qui, naguères prisonniers des Polonais, avaient été bien traités par eux. Les officiers de garde, instruits du changement de la politique de leur gouvernement à notre égard, étaient plus disposés à nous laisser étendre nos avantages qu'à nous rendre notre détention plus dure. Les soldats eux-mêmes, encouragés par l'exemple des officiers, n'excédaient parfois la consigne que par défaut d'intelligence.

En général, sous les gouvernemens durs, injustes, faux, les subalternes, lorsqu'ils ont un peu d'ame, souffrent eux-mêmes des infamies et des cruautés qu'on leur commande. Dès qu'ils entrevoient une occasion de céder sans risque à leur bon naturel, dès qu'ils peuvent montrer que les atrocités, dont ils sont les instrumens, répugnent à leur caractère, ils saisissent avec empressement cette occasion, ils renchérissent les uns sur les autres, ils semblent tâcher de se

Digitized by Google

distinguer par leur bienveillance et de laisser un bon souvenir de leurs personnes. Alors, il y a dans l'ordre hiérarchique une émulation pour le bien. Plus un subaltèrne se trouve alors, selon son grade, rapproché de ceux qui souffrent, plus il désire de s'en faire bien venir et de surpasser en bonté son supérieur. C'est ce qui très-heureusement arrivait à notre égard. D'ailleurs, j'avais remarqué dans les Russes un irrésistible besoin de civiliser leur pays et ce besoin est plus général chez eux qu'on ne le pense communément. C'est un feu qui couve sous la cendre. Un jour il éclatera et peut-être ce jour n'est pas loin!

Voilà un exemple qui me paraît caractéristique: Les factionnaires ne comprenant pas toujours la consigne, nous avions parfois à souffrir d'eux des désagrémens bien pènibles. Les officiers y mettaient bon ordre avec promptitude et ils en étaient sincèrement fâchés. Un de ces officiers voulant faire mieux respecter nos personnes et nos petits privilèges, imagina, pour atteindre ce but, un moyen bien singulier: il ordonna aux sentinelles de porter les armes à M. M. Niemojowski, Angustowski, Zielinski et moi, toutes les fois qu'un de nous passerait devant elles. Presque tous les autres officiers imitèrent cet exemple. Pour bien apprécier ce fait, il faut se rappeler que nous étions des fonctionnaires du premier ordre durant l'insurrection, que l'insurrection était étouffée, que nous étions prisonniers des Russes, qu'une pareille idée vint d'elle-même à un officier russe, qu'elle fut aussitôt adoptée par presque tous les officiers russes, que personne ne les en a pas blâmé et que cela se passait sous le règne de Nicolas!

Un seul officier entre tous, se montra impoli envers

Digitized by Google

nous. Je me plaignis de cet ours. L'officier qui l'a relevé, le tança vertement et ses camarades du régiment, à ce qu'on m'a dit plus tard, lui donnèrent le sobriquet de l'ours. Tous cela, il me semble, prouve une grande tendance à la civilisation.

Je me suis beaucoup étendu sur les bons procédés des officiers à notre égard, d'abord, parce que c'est un devoir bien doux pour moi, de rendre justice à des ennemis qui méritent de la reconnaissance et des louanges et surtout, afin de montrer que ce n'est pas une sotte haine nationale, que ce ne sont pas même quelques cruautés qui ont produit notre insurrection, mais la tyrannie avilissante, l'oppression systématique et cet irrésistible besoin d'une existence nationale qui tourmente les coeurs de tous les Polonais et que rien n'y saurait détruire.

Que tous les gouvernemens du monde civilisé prennent bien garde à cette vérité, attestée déjà par de mémorables exemples: tant qu'il nous restera un souffle de vie, nous serons Polonais, toujours Polonais! Jamais Russes! Les traités, ni les ukases, la diplomatie, ni l'autocratie, l'astuce, ni la force, ne nous changeront pas. La Pologne appartient aux Polonais; on nous l'a prise, on nous la rendra, ou nous la reprendrons nous, ou nos enfans. Nous la reprendrons, ou nous mourrons à la peine! Il faut s'attendre à voir périodiquement couler des torrens de sang, tant qu'il en restera dans nos veines, tant que notre race ne sera pas exterminée toute entière, tant que le procès de notre patrie ne sera pas loyalement jugé. Notre pays est notre propriété, nous la redemandons. Le tribunal qui adjugerait au brigand l'objet volé, serait voué au mépris,

Digitized by Google

à l'exécration publique. Les principes de l'équité sont les mêmes entre les individus et entre les nations. L'existence et la propriété d'un peuple, c'est-à-dire de plusieurs millions de familles, ne sauraient être moins sacrées que celles d'un homme!

Mon atelier ne chômait guères. Un jour, j'étais dans ma cellule, occupé d'un paysage qui devait orner une jolie boîte, quand le major entra et sans se donner le tems de me saluer, me dit: „Votre femme est ici.“ Je cours à la porte, je regarde de tous côtés dans le corridor, je ne la vois pas! Je me retourne vers le major, resté dans ma cellule; il me regardait avec une expression de regret et de douleur qui ne me permit pas d'articuler un reproche, ni même une question. Après un instant de silence, il reprit: „Je voulais seulement dire que Madame la comtesse est arrivé à Varsovie, mais non pas dans cette maison.“ — „Ah! Que ne le disiez-vous? Mais vous l'aviez vu? Comment se porte-t-elle?“ — „Je ne l'ai pas encore vue, mais je la verrai et je vous en donnerai des nouvelles.“

Lorsqu'il fut parti, je me trouvais saisi d'une irritation nerveuse qui m'empêchait de rester un moment en place. J'avais besoin de marcher, de conter mon bonheur à mes amis. J'allais, je courais chez mes collègues, mon coeur était plein, j'aurais étouffé, je crois, s'il avait fallu me taire.

Le lendemain, un aide-de-camp du comte de Witt..... .. vint m'apporter une lettre de ma femme. Elle me disait qu'elle ignorait long-tems ce que j'étais devenu, qu'elle n'avait pu se rendre plutôt à Varsovie, qu'en l'absence du général Paszkiewicz, alors à Petersbourg, le comte de Witt n'osait lui donner la permis-

Digitized by Google

sion de me voir, mais que la seule idée de se trouver plus près de moi, la rendait plus heureuse etc.

La nouvelle de son arrivée m'avait transporté de joie, le refus qu'elle éprouvait, me désespéra. „De grâce, Monsieur, dis-je à l'aide-de-camp, rappelez donc à vos supérieurs, qu'on est ici trop près de l'Europe, pour se permettre de pareilles barbaries.“ L'aide-de-camp ne savait que répondre; il m'assura pourtant que le général Witt tâchera d'obtenir du feldmaréchal cette permission qu'il ne pouvait accorder lui-même. „Le général ne trahira pas son devoir, dit l'aide-de-camp, mais vous ne doutez pas qu'il ne veuille détourner de vous, comme de tous les autres prisonniers politiques, tout ce qui serait cruauté inutile. On attendait le général Paszkiewicz dans dix jours. Dix jours! C'étaient des siècles. Cependant il fallut en passer par-là!

Pendant quelques jours on m'apportait régulièrement des nouvelles de ma pauvre Emilie. Elle souffrait autant que moi de ce malheureux retard. Le neuvième jour, je crois, le major faisant sa visite habituelle et officielle, entra chez tous mes compagnons, je fus le seul qu'il ne visita pas. Cette exception m'inquiéta; elle ne me présageait rien de bon. J'allais prendre des informations auprès de mes collègues, quand M. Augustowski entra dans ma cellule. Je m'empressais de lui demander ce qu'avait dit le major. „Rien de nouveau,“ me dit-il, avec une indifférence affectée. Puis, il se mit à se promener dans la cellule, dont les proportions n'invitaient guères à y jouir de promenade. Je l'observais de tous mes yeux et lui trouvais l'air préoccupé d'un homme qui s'était chargé d'apprendre à quelqu'un un malheur. Il ne savait,

Digitized by Google

comment s'y prendre. Enfin, il observa que ma cellule était bien petite, que celle qu'il occupait avec M. Zielinski était beaucoup plus grande et il m'offrit de venir y demeurer avec eux. „Nous serons trois ensemble, disait-il, et cette réunion nous rendra plus gais. Le major consentait à cet arrangement."

L'observation sur la petitesse de ma cellule faite au bout de quelques mois, une pareille proposition tout-à-fait inutile de la part de mes collègues, car nous étions pendant toutes les journées ensemble, enfin, le consentement du major qu'on avait obtenu sans me consulter et sans savoir, si ce parti me convenait, tout cela m'étonna et me confirma dans mes tristes soupçons. On allait m'apprendre quelque malheur et mes collègues, chargés de me communiquer cette triste nouvelle, désiraient m'avoir avec eux pour me distraire et pour me surveiller. Et ce malheur devait être bien cruel, puisqu'il éveillait à ce point la sollicitude de mes amis et même de mes gardiens. Impatient de savoir à quoi m'en tenir, je priais, je pressais M. Augustowski de me dire tout et de m'épargner au moins le supplice de l'incertitude. Ne pouvant pas résister à mes instances, il vint s'asseoir près de moi et me déclara que ma femme crachait le sang et qu'elle était dangereusement malade. A cette nouvelle, un froid subit me glaça le coeur, je restais immobile dans la posture, où elle m'avait frappée, sans pensée, même sans sentiment; je ne souffrais pas, j'étais anéanti. Mon jeune compagnon survenant alors, courut avertir l'officier de garde qui lui avait paru un brave homme. Quelques instans après, ils rentrèrent ensemble. Comme je commençais un peu à reprendre mes sens, l'officier se mit à me prodiguer quelques-unes de ces consola-

Digitized by Google

tions qui amusent les petits chagrins, mais qui exaspèrent les grandes douleurs. Ses premières paroles me rendirent furieux. „Laissez-moi, m'écriais-je, en l'interrompant, vous êtes tous des barbares, des sauvages, à qui rien n'est sacré; on me frappe dans ma femme, on la fait mourir pour me désespérer, on la tue pour me tuer. On choisit ce moyen pour que le monde ne s'aperçoive pas qu'on m'assassine!"

Je ne sais quelle expression avait ma figure, mais le pauvre officier, muet de surprise, me regardait, tantôt avec effroi, tantôt avec attendrissement. Je n'avais plus la force de parler, personne n'osait plus m'adresser un mot, mes yeux restèrent machinalement fixés sur l'officier qui me regardait toujours et souvent changeait de visage. Ses traits témoignaient qu'il se passait en lui un pénible combat. Enfin, je le vis s'attendrir au point que les larmes lui vinrent aux yeux. Puis faisant un subit effort, comme qui après une longue hésitation prend tout-à-coup un parti extrême, il me dit: „Je ne crois pas qu'un homme de votre caractère veuille me perdre." Je ne savais trop, où ce début devait conduire, mais je comprenais qu'il annonçait quelque chose de bienveillant. Je remarquais surtout que c'était de la part de l'officier un préambule dont il avait besoin d'appuyer son courage. Après un court silence, il ajouta d'un air plus résolu: „Voulez-vous aller voir votre femme?" Saisi d'étonnement, transporté d'une joie indicible, je me jette à son cou, je l'embrasse. Après ce premier transport, l'officier qui ne s'aveuglait pas sur les périls auxquels il s'exposait, qui ne reculait pas, mais qui ne voulait pas non plus pousser le dévouement jusqu'à l'extravagance, me dit: „Ce soir, à neuf heures, je viendrai

Digitized by Google

vous chercher, je vous conduirai moi-même jusqu'à la porte, je vous en donne ma parole; donnez-moi la votre que vous reviendrez au bout d'une heure." Je la lui donnais sur le champ.

Le reste de la journée s'écoula avec une lenteur désespérante; je ne pouvais ni travailler, ni causer, ni rester en place. L'heure tant désirée arriva enfin. L'officier fut exact; il me prit par la main sans dire un mot et je me laissais conduire sans proférer une parole. Nous arrivâmes ainsi devant la porte extérieure de la prison. Là, dans cet instant décisif, le généreux officier éprouva une émotion si terrible, sa main tremblait tant dans la mienne, que je frémissais en pensant qu'il pouvait encore se raviser. „Voyez, lui dis-je, espérant le rassurer un peu, voyez quelle heure il est, afin que je ne manque pas d'une minute. A ces mots, il tourna vivement la tête de mon côté, ses yeux se fixèrent sur les miens et nous restâmes ainsi quelques instans qui me parurent bien longs. Puis, reprenant sa première résolution, il fit ouvrir la porte, la passa avec moi et serrant ma main avec force, il me dit: „Adieu, ma vie est entre vos mains!" Il rentra, la porte se ferma sur lui; j'étais dehors, dans la rue, sans escorte, sans garde, libre, si j'avais pu fausser ma foi.

Chaque maison, chaque pierre devait éveiller en moi un souvenir. Mais je n'avais de pensée que pour mon Emilie, je courais chez elle, chez elle mourante et je n'avais qu'une heure! Je me mis à courir de toutes mes forces, mais elles furent vite épuisées. Cette longue et douloureuse détention avait engourdi mes muscles; je n'en pouvais plus et je courais encore; bientôt il fallut m'arrêter et m'appuyer contre un

Digitized by Google

mur. J'étais essoufflé, la tête me tournait, mes jambes tremblaient et fléchissaient sous moi, je ne pouvais avancer d'un pas et le tems marchait toujours! Le désespoir me ranima un peu, je me remis en route et je parvins à me traîner jusqu'au logement de ma femme. Je monte, une femme de chambre inconnue me dit que Madame ne reçoit personne. „Est-elle seule?" — „Seule avec sa mère." — „Dites à la mère qu'on lui apporte des nouvelles du mari de sa fille."

Nous étions dans l'antichambre; ému et fatigué, je ne pouvais parler bas, la parole eut expirée sur mes lèvres, si je n'avais fait un assez grand effort. On m'avait entendu et reconnu, une voix chérie pénétra mon coeur et déjà j'étais dans la chambre embrassant mon Emilie et sa bonne mère qui avait voulu la suivre partout et qui lui prodiguait les soins les plus touchants. Ma pauvre femme ne s'attendait guères à une pareille visite; pendue à mon col, elle pleurait, elle sanglotait, il fallait laisser passer ce moment de crise. Enfin, nous parlâmes de sa maladie; elle avait été de plus graves, on avait eu de grandes craintes, mais elle était hors de danger. Le bonheur de nous revoir, de parler de nos enfans, nous occupait tout entiers. Les trois quarts d'heure que nous étions ensemble, passèrent comme l'éclair; j'étais à peine arrivé et déjà il fallait partir. Ma femme ignorant comment et pour combien de tems j'avais pu me rendre auprès d'elle, ne songeait point encore à me demander des explications, lorsque je me levais pour lui dire adieu. „Quoi! Déjà!" s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se jetant à mon col. „Hélas! Oui! J'ai donné ma parole!" A ces mots, elle essuya ses pleurs et me dit avec fermeté: „Vas donc, Vas, mon ami. Je te reverrai

Digitized by Google

ou je mourrai à la peine!". Son courage aurait du augmenter le mien; il ne fit que m'attendrir. Ne me sentant plus la force de répéter mes adieux, je saisis mon chapeau et je m'enfuis sans tourner la tête. Bientôt, j'arrivais à la prison. „Il n'y a pas encore une heure, me dit l'officier en me revoyant." — „Non, mais je souffrais de votre inquiétude." Il me serra la main et ajouta: „Tant que je vivrais, vous aurez en moi un ami; croyez le, et bientôt, demain peut-être, vous en aurez la preuve."

Ces dernières paroles ne me semblèrent qu'une explosion de joie assez naturelle après les transes mortelles dont mon retour venait de le délivrer. Je n'y attachais donc aucune importance.

V.

Le prisonnier sort de la prison pour voir sa femme. — Les souffrances de sa femme et les évènemens dans son château en Volhynie. — Elle voyage déguisée en paysanne. — Les enquêtes aux Carmes: Faleski, Poklekowski. — Le prisonnier est transporté à Zytomierz, capitale de la Volhynie.

Je me retirais au plutôt, je m'enfermais dans ma cellule; j'avais besoin d'être seul et de me livrer sans distraction et sans gêne aux sentimens délicieux dont j'étais pénétré. Il me fut impossible de dormir; je passais toute la nuit à me rappeler chaque regard, chaque geste, chaque parole de cet être chéri qui depuis si long-tems remplissait mon coeur, qui occupait toutes les facultés de mon esprit et de mon âme.

Digitized by Google

A l'heure accoutumée, l'officier entra avec son successeur qu'il me présenta comme son ami. Après les premiers saluts, il lui dit, en me jetant un coup d'oeil significatif: „Vous reconnaîtrez facilement M. le comte Olizar; il a la permission de sortir chaque soir sur parole." Ce fut alors que je compris les derniers mots que ce digne jeune homme m'avait adressé la veille; ce fut alors que je connus toute la générosité de son caractère. Heureusement pour lui et pour moi, j'eus la force de comprimer ma joie et ma reconnaissance, et de conserver un air de tranquillité dans l'instant d'une si grande surprise. Il m'en coûta beaucoup de laisser partir sans pouvoir seulement le remercier ce brave officier que je ne devais jamais revoir.

Le soir à 9 heures j'envoyais chercher l'officier et lui déclarais que je voulais sortir. J'étais inquiet, quoique la consigne qu'on lui avait donnée en ma présence, ne lui permit pas de faire des difficultés; il n'en fit aucune, ne limita pas le tems de mon absence et me conduisit jusqu'à la rue. Ma femme m'attendait; un secret pressentiment lui disait que j'allais venir. La femme de chambre ne devait laisser entrer personne que le Monsieur d'hier, le thé était préparé. Cette fois du moins, nous pûmes parler de nos affaires. Emilie me raconta ce qui lui était arrivé durant mon absence. Je me rappelle encore ce récit, écouté avec un si vif intérêt.

En apprenant nos désastres, elle courut à Krzemieniec, ville rapprochée de la frontière autrichienne. Beaucoup de Polonais compromis, ayant alors passée cette frontière, elle pensait que je prendrais la même route. Trompée dans son attente, elle envoya de tous

Digitized by Google

côtés des personnes sûres, mais elle ne put avoir aucune nouvelle de moi. Ainsi tourmentée, elle tomba malade et revint chez elle avec le projet d'arranger les affaires de manière à pouvoir s'absenter pour longtems et de se mettre ensuite à ma recherche. Comme elle faisait ces préparatifs, un paysan se présenta qui, pour gagner quelque chose, ou peut-être dans l'intention plus louable de la tranquilliser, lui déclara m'avoir vu à Cracovie, bien portant et sur le point de partir pour Paris. Il disait même que je l'avais chargé de tranquilliser ma femme sur mon sort. Partir en de telles circonstances sans lui écrire un mot, lui semblait bien extraordinaire; pourtant elle crut à ce rapport. Elle avait si grand besoin de se tranquilliser un peu et puis tant d'accidens difficiles à deviner, avait pu m'empêcher d'écrire.

Après avoir arrangé ses affaires, elle revint à Krzemieniec, où elle attendait en vain des lettres. Dans cette inquiétude elle croyait que mon silence prolongé recélait quelque malheur, mais elle repoussait de toutes ses forces ces idées sinistres et s'appliquait à trouver toujours des raisons moins affligeantes qui expliquassent le retard de mes lettres. Enfin, quelqu'un lui dit que j'étais tombé entre les mains des Russes. Jamais elle n'avait eu le moindre mouvement de colère, mais à cette nouvelle elle s'emporta, elle refusa d'y croire, elle traita d'imposteur celui qui l'apportait et tomba dans un tel état d'irritation qu'elle finit par s'évanouir. Revenue de son évanouissement, elle s'empressa de faire vérifier le fait à Varsovie et ne pouvant plus douter de son malheur, elle se sentit animée d'une énergie inconnue, d'un irrésistible besoin de dévouement. Elle demanda un passeport pour Varsovie;

Digitized by Google

les barbares le refusèrent. Elle saura s'en passer! Renonçant à toutes les habitudes d'une vie heureuse et paisible, après avoir placés ses enfans, cette femme si délicate part avec sa mère. Toutes deux déguisées en paysannes vont à pied bravant à la fois la fatigue et les périls dont les menace la police inquisitoriale des Russes. Près de la frontière de la Galicie autrichienne, elles aperçoivent deux gendarmes faisant la ronde sur la ligne de frontière et se dirigeant tout droit vers elles. Leur premier mouvement est de fuir, mais elles réfléchissent et décident qu'il valait mieux de ne pas s'éloigner. Elles se mirent à ramasser du bois sec et le tas était déjà assez gros, lorsque les gendarmes arrivèrent. Leur costume, leur occupation qui est ordinaire des femmes de ce pays, trompèrent les gendarmes. Ils passèrent sans avoir conçu le moindre soupçon et les deux voyageuses franchirent la frontière. Elles se trouvaient enfin en Autriche, mais des nouveaux dangers les y attendaient. N'ayant point de passeport, elles pouvaient être arrêtées, reconduites en Russie et livrées à une autorité ombrageuse et cruelle qui n'aurait pas manqué de punir leur dévouement à un proscrit. Elles se hatèrent de gagner une auberge et de s'y cacher; de là elles envoient chercher à Léopol quelques amis qui puissent les aider à continuer leur route. Au bout de six semaines, on leur offrit un asyle dans une maison respectable plus rapprochée de Léopol. Il leur fallait un passeport; on l'avait demandé pour une domestique allant avec sa fille à Varsovie. C'était une chose toute simple qui aurait pu réussir sans peine, si les personnes le plus haut placées n'avaient montré un peu trop d'empressement à solliciter pour une domestique. Cette cir-

Digitized by Google

constance éveillait des soupçons et faisait traîner l'affaire. Tourmentée de ce retard, ma femme voulut voir la princesse R....., l'une de celles qui sollicitaient le passeport; elle monta dans la voiture d'une laitière et entra à Léopol, après s'être heureusement tirée des questions qu'on lui fit à la barrière. La princesse étonnée des difficultés qu'on faisait pour ce passeport, les jugeait à peu près insurmontables; pourtant elles ne le furent pas. Elles obtinrent enfin le passeport et elles se mirent en route. Mais à la frontière du royaume de Pologne, on leur déclara qu'on les connaissait et on leur ordonna de revenir sur leurs pas, si elles ne voulaient être renvoyées sous escorte. Force leur fut de regagner leur dernier asyle. Les braves hôtes, aidés de leurs amis, obtinrent pour elles un autre passeport, mais pour Cracovie et sous un nom différent. Ma femme et sa bonne mère s'y rendirent en poste. Là, Madame W..... leur procura un nouveau passeport, à l'aide duquel elles arrivèrent enfin à Varsovie. La police y était si active qu'une demi-heure après leur arrivée, le comte de Witt savait déjà qui elles étaient et vint demander à la princesse Jablonowska d'engager ma femme à repartir sur le champ. Mais telle n'était pas l'intention d'Emilie. Suivant l'impulsion de son coeur et se confiant au noble caractère du comte de Witt, elle se présenta le lendemain à l'audience publique, déclara son nom, se dit malade et obtint un permis de séjour jusqu'à sa guérison.

Après ce récit, je dus songer à me retirer. Cette fois, je le fis avec moins de peine, car j'espérais bien renouveler de tems en tems ces précieuses visites. Un bonheur inattendu me permit de voir ma femme avec moins de péril, car dès le lendemain, on lui donna la

Digitized by Google

permission de venir dans ma cellule, accompagnée de sa mère, du major et de l'aide-de-camp Czorba.

Son dévouement, ses fatigues, les dangers qu'elle avait courus, le dérangement de sa santé, la dernière maladie qui avait fait craindre pour ses jours, la probabilité que cette maladie serait mortelle, si le chagrin la reproduisait, tout cela intéressait tellement qu'on lui accorda cette faveur extraordinaire. Les officiers ..... poussèrent les égards jusqu'à faire disparaître, autant qu'on le pouvait, tout ce qui pouvait l'impressionner péniblement. Aussi dans sa première visite, elle ne vit pas une sentinelle dans le corridor, mais on n'avait pu changer les dimensions, ni l'ameublement, ni le triste aspect de ma demeure. Ces murs tous nus et dégradés, cette fenêtre grillée, lui firent une bien douloureuse impression. Vainement je cherchais à la calmer, en simulant une complète insouciance sur tous ces objets qui la désespéraient, en lui faisant remarquer les petits avantages que j'en savais tirer et en lui disant que je n'étais pas enfermé dans cette cage que je pouvais en sortir pour voir mes collègues; toutes mes explications manquaient leur but. Sa mère la voyant si affligée et craignant avec raison le retour de la maladie qui récemment avait mis sa vie en danger, s'empressa d'abréger cette première visite. Après leur départ, il me fut impossible de rentrer dans ma cellule. Réfugié tout le soir chez M. M. Augustowski et Zielinski, je ne revins chez moi que le plus tard possible.

Depuis ce tems, ma femme vint me voir tous les deux jours; elle arrivait le matin et ne sortait qu'avant le soir. Mesdames Augustowska et Zielinska avaient aussi obtenues des permissions pour voir leurs maris; quelquefois nous nous réunissions pour dîner, et enfin

Digitized by Google

nous jouissions d'autant de bonheur que le comportait notre position.

Cependant on arrangeait le second étage pour nous recevoir; le premier était destiné aux travaux des enquêtes. On nettoyait, on mettait en blanc les cellules et quand on nous y transporta, elles nous parurent de petites chambres fort jolies pour des prisonniers.

Ne voyant ma femme que de deux jours l'un, je donnais l'autre aux soins de ma fabrique, comme l'appelait M. Popow. Ce n'était pas ma seule distraction dans ces jours d'ennui; j'avais une correspondance active et ce fut alors que j'ai eu des preuves de l'adresse et de la fidélité de .....

Dans une de ces premières visites, ma femme me raconta ce qui lui était arrivé pendant que la guerre durait encore.

A peine étais-je parti pour Varsovie qu'on vint l'avertir de l'approche des Russes. Elle n'eut que le tems de se jeter avec sa soeur, ses enfans et quelques domestiques dans des bateaux qu'on s'empressa de cacher dans les roseaux du Styr. Cette rivière traverse notre parc. De là elle vit une colonne de cavalerie gagner la ville, marcher droit au Château et le cerner. Les Russes y trouvèrent quelques femmes de chambre qui, moins alertes que les autres, ne parvinrent à s'échapper. On leur fit subir un long interrogatoire, pour découvrir si leur maîtresse n'était pas parmi elles; on les força de conduire dans tous les appartemens et jusques dans les moindres recoins, les hommes chargés de fouiller la maison; les officiers s'installèrent dans la maison, cependant on ne fit pas de très-grands dégâts: il n'y eut que quelques tableaux déchirés, je ne sais trop pourquoi, une centaine d'ouvrages de la

Digitized by Google

bibliothèque dépareillés et deux statues de marbre mutilées. A cela près, tout fut respecté, si non à mon profit, du moins au profit du czar qui peu après s'empara de tout par la voie économique du séquestre. Je ne parle pas de la cave qui fut entièrement dévastée. A la guerre on s'échauffe tant! Il faut bien boire un peu; puis c'était du vin d'un insurgé, appartenant de droit au czar. Or, il y avait tant de vin d'insurgé que le czar n'aurait pu tout boire. C'était justice et raison qu'on le but à sa santé en guerroyant pour lui. A cela il n'y a rien à dire. Mais, pourquoi a-t-on répandu par terre tout ce qui n'a pas été bu, ceci est plus difficile à expliquer; à moins que ce ne soit une pieuse libation pour se rendre propices les divinités infernales.

Cependant les canots filant parmi les roseaux protecteurs, descendirent la rivière et amenèrent ma pauvre famille à deux milles du château dans une verrerie qui nous appartenait. Cette retraite entourée de marais impraticables et accessible seulement du côté de la rivière, était assez sûre pour y attendre les évènemens. Malheureusement, ma famille a été surprise et les provisions partagés entre les anciens habitans et les nouveaux venus furent bientôt épuisées. Il y eut une véritable disette. En envoyant chercher des vivres, on risquait de se découvrir et il parut préférable de renoncer au pain qui manquait tout-à-fait et de réduire les rations des autres alimens jusqu'à ce qu'on put sortir avec moins de péril. Les privations étaient déjà devenues bien dures, lorsque la reconnaissance des paysans vint au secours de ma femme. Ces bonnes gens déploraient notre malheur, ils partageaient les regrets et les craintes. Ils savaient que ma femme

Digitized by Google

s'était sauvée à la verrerie avec ses enfans pour échapper aux Russes et jugeant qu'elle devait y manquer des vivres, ils résolurent de lui en envoyer. Un vieillard intelligent se chargea de cette commission périlleuse et délicate et il arriva fort à propos. Il gronda d'abord beaucoup ma femme de n'avoir pas eu plus de confiance dans le dévouement des paysans, et pendant les six semaines que dura cette reclusion, le bon vieillard ne la laissa plus manquer de provisions. C'était surtout la privation du pain qui faisait souffrir les enfans; ils mangèrent avec une grande avidité les premiers morceaux, ils ne pouvaient s'en rassasier et à chaque bouchée ils se recriaient sur la bonté de ce pain et le déclaraient bien meilleur que les bonbons.

Cependant, il était impossible de rester toujours dans cette retraite. Un malheur força ma femme d'en sortir. Notre second fils, âgé de sept ans, éprouva une inflammation au cerveau. Sa mère désespérée eut pourtant la présence d'esprit de lui appliquer des sangsues que fournirent les marais qui environnaient la verrerie. Cette précaution était bonne, mais elle ne dispensait pas de recourir au médecin. Il fallut donc retourner au château, occupé par les Russes quoiqu'il put arriver. Quand il s'agit de sauver son enfant, rien ne saurait effrayer une mère. Ma femme revint au château. A peine y était elle arrivée, que le colonel qui a pris nos appartemens pour s'y loger, sans daigner la voir, la confina dans une partie du château avec des sentinelles à chaque porte. Ma femme demanda à le voir, il arriva quatre heures après, il entra d'un air fier, le bonnet sur la tête et disposé, selon toute apparence, à parler en maître, s'attendant à voir devant lui une femme timide et suppliante.

Digitized by Google

Etonnée de ces formes impolies, ma femme le reçut assise et, fixant sur lui un regard plein de dignité, elle lui dit: „Si j'avais pu prévoir que vous fissiez la guerre aux femmes et aux enfans, je ne serais pas revenu ici; mais puisque j'ai eue l'imprudence de compter sur votre honneur et votre savoir-vivre, dites-moi, je vous prie, de quel droit vous vous permettez de me faire prisonnière chez moi?"

Le colonel, déjà avancé en âge, n'était pas à beaucoup près un méchant homme. Cette attitude, cette apostrophe énergique, cet ascendant qu'une femme d'esprit exerce toujours dans les circonstances difficiles et plus que tout cela sans doute la conscience d'avoir abusé de son pouvoir, confondirent le colonel. Il ôta son bonnet et se mit à balbutier quelques excuses, basées sur son zèle pour le service de son monarque et sur ce que sachant que le maître du château était un insurgé, il avait voulu intimider sa femme, afin d'apprendre d'elle où son mari s'était réfugié. Une pareille excuse n'était propre qu'à lui attirer une nouvelle semonce: „Non, Monsieur, ce que vous dites, est impossible; je vous ferais une injure, si j'y ajoutais foi: j'ai meilleure opinion de vous. Je suis sûre que vous ne poussez pas le ridicule jusqu'à me rendre responsable des actions de mon mari et je ne vous crois ni assez déraisonnable, ni assez pervers pour avoir songé un instant à tirer de moi des révélations qui lui soient nuisibles." Ces paroles furent le coup de grâce du pauvre vieillard. Il sortit sans mot dire, renvoya les sentinelles et lui-même allât s'établir dans une autre maison. Ce devait être un brave homme, car loin de chercher à se venger de ce que bien d'autres à sa place auraient pu regarder comme un outrage,

Digitized by Google

il professa depuis pour ma femme une véritable admiration et donna les ordres les plus précis pour faire respecter sa personne et tout ce qui lui appartenait. Aussitôt que ma femme fut libre, elle envoya chercher un médecin et l'enfant fut sauvé.

Voilà deux exemples qui montrent la noblesse des sentimens du colonel.

Dans les premiers jours de l'insurrection, on a voulu pendre un agent de police, nommé Sluchajewski. Cet homme traqué par tout, chercha un réfuge dans ma maison. J'eus le bonheur de l'arracher au châtiment que d'ailleurs il avait bien mérité; je courus même d'assez grands risques en voulant sauver un pareil homme en pareilles circonstances. Revenu avec l'ennemi, M. Sluchajewski n'eut rien de plus pressé que de me témoigner sa reconnaissance d'homme de police, en tâchant de découvrir mon asyle pour me livrer aux Russes. Jusques là c'était fort bien: il faisait son métier et donnait une bonne leçon aux imprudens qui auraient encore la disposition de sauver des gens de cette espèce. Mais un jour, cet ingrat eut l'insolence de se présenter dans ma maison et de remettre à ma femme une série de questions écrites auxquelles il lui enjoignait de répondre aussi par écrit. Toutes ces questions étaient relatives à ma conduite politique et à ma retraite. Ma femme résistait avec indignation, le drôle insistait avec une effronterie admirable et toujours au nom de l'empereur. On s'échauffait de part et d'autre, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage au colonel. Honteux de ses inconvenances passées, ce brave officier n'avait osé revoir ma femme, mais, ayant appris, je ne sais comment, la persécution qu'elle éprouvait de la part de l'agent nouvellement

Digitized by Google

arrivé, il s'empressait de venir à son secours. „Madame la comtesse, dit-il, en entrant, je sais tout ce que cet homme doit à votre mari, et ce que vous même avez fait pour sa famille. S'il s'avise encore de vous importuner, faites le garrotter et envoyez le moi, je me charge du reste.“ L'avis était bon, surtout clair; le gaillard était alerte, il disparut comme une vipère qui s'effarouche. Heureux d'avoir réparé l'inconvenance momentanée qu'il avait à se reprocher, le colonel voulut bien accepter l'invitation au dîner et revint plusieurs fois au château.

Cette désagréable affaire commençait à s'oublier, lorsqu'un officier qui avait accompagné le colonel, jouant avec celui de nos enfans qui venait d'être malade, lui demanda où était son père. Peut-être en faisant une pareille question, n'avait-il aucune mauvaise intention, mais c'était toujours une indiscrétion. L'enfant répondit: „Je ne sais pas, mais quand il reviendra, je lui dirai de vous rosser.“ Le colonel applaudit à cette réponse. „Il a raison, dit-il, vous le mériteriez; je ne sais rien de plus odieux que de se servir d'un enfant pour perdre le père.“ Après ces paroles, il ordonna à l'officier de sortir.

Le colonel et son régiment ayant reçu un ordre de départ, quittèrent la ville. Peu après un employé russe apporta à ma femme une lettre du gouverneur qui l'invitait de se retirer avec ses enfans à Zytomierz, afin d'éviter les périls auxquels elle était exposée chez elle. C'était un ordre déguisé, donné dans le but secret de s'emparer de ma famille. Heureusement le brave major Rozycki survint avec quelques centaines d'insurgés. L'employé qui avait peut-être mission d'user des moyens de contrainte si la persuasion ne

Digitized by Google

réussissait pas, se trouva lui-même dans la nécessité d'implorer la protection de ma femme. Elle le tint caché deux jours sous les toits, quoique le caractère de Rozycki rendait cette précaution assez inutile. Mais le pauvre employé mourant de peur et s'obstinant de rester dans sa cachette, pensait qu'en pareilles circonstances le plus sage est de se dérober aux périls. Cette peur fut bonne à quelque chose; il était capable de reconnaissance et il la mesura moins sur le danger que sur son effroi. Le médecin donna un certificat que ma femme était malade et ce certificat lui parut un titre suffisant pour la laisser en repos; il partit avec cette pièce et une lettre adressée au gouverneur.

Bientôt l'ordre régnait dans le pays, mais la révolution terminée, Emilie reçut ordre de quitter le château qui selon les ukases devint la propriété de l'empereur. On confisqua sa fortune aussi bien que la mienne, et on lui assigna une pension suffisante pour ne pas mourir de faim, elle et nos enfans. Aussi bonne Polonaise que bonne épouse et bonne mère, elle ne donnait pas un regret à sa fortune, si ce n'est pour ses enfans, elle était fière d'être enveloppée dans la vengeance qui atteignait son mari et de souffrir aussi pour la cause sacrée de la patrie. J'étais aussi fier de lui trouver cette élévation d'âme, cette vigueur de caractère, cachées jusqu'alors sous les qualités les plus douces. On est si heureux de pouvoir admirer l'objet de toutes ses affections!

Ma détention durait depuis une année; il ne s'en fallait plus que de six jours, lorsque la nouvelle de la prochaine ouverture du procès fut confirmée par le retour des nonces à notre prison des Carmes, où ils occupèrent les cellules de nos anciens compagnons.

Digitized by Google

L'approche de cette triste solennité réveilla toutes les inquiétudes de ma femme. Elle craignait que je ne dise ni assez bien, ni assez complètement tout ce que j'avais à dire, si je parlais de mémoire ou d'inspiration; écrire lui semblait beaucoup plus sûr. Pour la satisfaire, je me mis à griffonner une espèce de plaidoyer qui sentait bien un peu le sophisme; mais quel moyen de me défendre autrement devant les juges qu'on allait me donner et sous l'empire des circonstances où nous étions. Le plaidoyer fini j'eus l'imprudence de le présenter à ma femme en présence de M. Popow à qui je demandais la permission ordinaire. M. Popow déclara que pour une affaire de cette importance, il fallait la permission de l'autorité supérieure. Renonçant alors à communiquer mon manuscrit à ma femme, je voulus le reprendre des mains de M. Popow qui s'en était saisi, mais M. Popow exécutait avant tout sa consigne, car comme je l'appris plus tard, il avait ordre de s'emparer de quelque manière que ce fut du manuscrit auquel on me voyait occupé, seulement il devait attendre que ce travail fut achevé. Il garda donc le plaidoyer pour le remettre au général Pęcherzewski. J'eus beau lui représenter que renonçant à le communiquer, j'avais le droit de le conserver que s'il n'était pas sorti de mes mains. Rien n'y fit. Ma femme désespérée courut chez le comte de Witt. On me rendit mon manuscrit, mais ce ne fut qu'une semaine après et lorsqu'on en eut fait une copie. Heureusement, le désir bien naturel de rassurer ma femme ne m'avait pas inspiré un mot dont j'eusse à rougir. J'avouais tous mes principes, je les développais franchement et je crus reconnaître que depuis ce moment on avait pour moi encore plus d'égards. Mais le fait n'en existe pas moins pour

Digitized by Google

attester les habitudes d'un gouvernement qui s'interpose entre le mari et la femme, qui guette et surprend leurs communications confidentielles qu'il devrait défendre plutôt franchement, s'il les croyait dangereuses; et qui y cherche bassement des aveux imprudens, ou quelques mots équivoques dont il puisse s'armer contre eux.

Depuis l'arrivée des nonces, le régime de la prison était bien changé. Dans son intérieur nous jouissions de la liberté à peu près complète. Nos femmes venaient passer la journée avec nous et souvent nous eûmes aux Carmes des réunions charmantes qui ne le cédaient pas en gaîté à celles de la capitale. Cela dura quelques semaines. Il y avait tant de différence entre cet état de choses et le précédent que je me croyais presqu'en liberté. Je me faisais à cette nouvelle position assez supportable, comme on voit, et je m'étudiais à ne laisser paraître aucun souci de l'avenir, de peur d'affliger ma femme, et je me laissais si bien aller au bonheur de la voir, aux charmes de nos petites sociétés, qu'enfin j'échappais réellement à toute inquiétude.

La liberté, je dirais presque la licence dont nous jouissions, doit paraître incroyable. On s'étonnera peut-être de trouver l'autorité russe si facile, si indulgente envers les insurgés; cela s'explique par les circonstances suivantes, mais dans cette apparente douceur même on va reconnaître un masque destiné à cacher une barbarie, une déloyauté révoltante.

L'amnistie publiée au nom de l'empereur n'était pas générale pour toutes personnes et toutes choses; elle offrait des exceptions que voici:

Sont exceptés de l'amnistie:

Digitized by Google

1) Les membres des gouvernemens révolutionnaires des différentes époques, ainsi que ceux qui renouvelèrent leur gouvernement illégitime à Zakroczym.

2) Les membres de la diète qui proposèrent ou appuyèrent le projet de la déchéance.

3) Quant à ceux des membres de la diète qui ont signé l'acte de la déchéance par faiblesse, ils profiteront de l'amnistie, mais ne pourront être employés avant d'avoir prouvé par leur conduite et leurs regrets qu'ils méritent de nouveau la confiance etc.

Par ce partage en catégories, l'amnistie séparait les gouvernemens de la diète et s'appliquait évidemment aux nonces détenus aux Carmes, car ils étaient précisément de ceux qui n'avaient ni proposé, ni appuyé la déchéance. Aux termes de l'amnistie, on pouvait leur refuser des emplois jusqu'à l'accomplissement de la condition qui leur a été imposée, car eux et tous les membres de la diète avaient signé la déchéance, mais ils n'avaient été membres d'aucun gouvernement. L'amnistie avait donc été faite pour eux, et en restant dans le pays sur la foi de cet acte et selon ses prescriptions, ils croyaient pouvoir être tranquilles chez eux. C'était donc, comme je viens de le dire, un acte de déloyauté et de barbarie que de les enlever à leurs familles, de les emprisonner et de les exposer aux désagrémens et aux dangers d'une enquête.

On opposait les plus absurdes interprétations de l'amnistie à sa teneur la plus claire. Le général Rautenstrauch, jadis Polonais, présenta au gouvernement ce raisonnement sophistique: „La diète avait usurpé les attributions royales, donc tous les membres de la diète qui fonctionnaient à Zakroczym, devaient être considérés comme membres du gouvernement révolu-

Digitized by Google

tionnaire, donc tous se trouvaient expressément compris dans les exceptions de l'amnistie et nul d'eux n'en pouvait réclamer le bénéfice.

Mais, ainsi que pendant toute la révolution, il y avait à Zakroczym outre la diète un gouvernement national et c'est de lui qu'il a été évidemment question dans l'amnistie. Mais, pendant toute la révolution, la diète avait les prérogatives royales; mais, si tous les membres de la diète avaient été considérés comme membres des gouvernemens révolutionnaires par l'auteur, ou les auteurs de l'amnistie, ils se trouveraient aussi compris dans la première exception et il était inutile d'en faire une seconde uniquement pour ceux des membres de la diète qui avaient proposé ou appuyé la déchéance. Un simple bon sens le conçoit, mais ce sophisme effronté, d'ailleurs si conforme aux idées du satrape Paszkiewicz, prévalut dans le conseil malgré l'évidence des termes de l'amnistie qui avait très-nettement distingué la diète et le gouvernement. C'est en s'appuyant sur ce raisonnement qu'on arrêta provisoirement les membres de la diète qui s'étaient trouvé à Zakroczym.

Cependant Paszkiewicz ne pouvait se dissimuler à lui-même l'infamie d'un pareil procédé et prévoyant que l'issue de cette affaire serait infailliblement favorable aux nonces, il n'osait pas trop persécuter des hommes arrêtés d'une manière si absurde et si odieuse. Telle est la véritable cause des avantages dont jouissaient les nonces emprisonnés aux Carmes. Quant à moi, je devais être jugé, non à Varsovie, mais en Volhynie et le comte de Witt s'était ainsi exprimé à mon égard: „Puisque son affaire est renvoyée ailleurs, qu'avons-nous besoin de le tourmenter ici?“ D'après

Digitized by Google

cette observation juste et humaine, on me laissait jouir des privilèges, accordés aux nonces. M. M. Niemojowski et Zielinski étaient tous deux membres du gouvernement; aussi fut-il donné pour eux des ordres plus sévères, mais qui ne furent pas exécutés grâce à la bienveillance des officiers, ou peut-être de crainte que les nonces, une fois délivrés, ne rendent publique la conduite qu'on aurait tenu envers leurs malheureux compagnons d'infortune.

Cependant soit qu'on eut conservé un reste de pudeur, soit plutôt qu'on obtint un ordre secret, on se mit en devoir de commencer les enquêtes. Ce fut alors qu'on emprisonna aux Carmes les membres de la diète, où cette fois ils furent écroués, non pas, comme membres du gouvernement, mais comme ayant, en qualité des membres de la diète, participé aux séances qui eurent lieu à Zakroczym. Cette participation fut ajoutée aux exceptions de l'amnistie par un ordre secret, ou fut peut-être regardée par M. Paszkiewicz comme devant être parmi les exceptions. Le but des enquêtes était de constater, lesquels des nonces arrêtés avaient assisté aux séances et par conséquent se trouvaient dans ce cas jugé exceptionnel.

Pendant huit semaines nous attendîmes ces enquêtes presque tous les jours et tous les jours quelque prétexte les retardait. Enfin, les généraux Paniutyn et Mamonow, ainsi que M. Faleski, ancien juge à Varsovie, furent nommés juges d'instruction et vinrent nous visiter accompagnés du procureur du roi, ce qui annonçait pour le lendemain le commencement des enquêtes. Dès ce moment l'entrée de la prison fut interdite à nos femmes. Heureusement la fidélité du Cosaque ..... me facilitait le moyen d'adoucir le

Digitized by Google

chagrin de cette interruption subite des visites de ma femme par le charme d'une correspondance bien fréquente.

On me retenait depuis une année dans les prisons de Varsovie, quoique je dusse être jugé en Volhynie. Pour justifier cette détention, on déclara ma présence nécessaire à l'affaire de la diète de Zakroczym et on décida que je serais aussi interrogé. Comme tout le tems que je passais dans les prisons de Varsovie était ainsi perdu pour mon affaire, ma femme obtint à force de sollicitations que je serais appelé l'un des premiers; je fus le septième, ou le huitième.

Un jour, au moment de comparaître, j'aperçus de ma croisée le comte de Witt et d'autres généraux russes, se promenant dans notre jardin et paraissant y chercher un emplacement pour des nouvelles constructions. Tout-à-coup une femme, c'était la mienne, entre dans le jardin, court vers le comte de Witt et lui parle avec vivacité. A son émotion je comprenais qu'elle demandait à me voir, aux gestes du général je voyais qu'il souffrait d'être obligé de la refuser. Enfin un aide-de-camp du général présenta son bras à ma femme et se dirigea avec elle vers la prison. Un quart d'heure s'écoula sans que je visse arriver ma femme. Ce retard m'inquiétait beaucoup, lorsqu' enfin en sortant de ma cellule je la voyais arriver. Le général ne pouvant lui donner la permission de me voir, lui avait conseillé d'aller la demander aux juges d'instruction qui n'eurent pas le courage de la refuser. Elle était toujours accompagnée de l'aide-de-camp. Son premier mouvement fut de se jeter à mon col et malgré son émotion elle eut l'adresse de me glisser dans la main un petit billet. Je voulus savoir la cause

Digitized by Google

de l'agitation où je la voyais. Elle m'apprit qu'on m'avait accusé d'avoir rempli les fonctions de secrétaire de sénat à Zakroczym. Je parvins à la rassurer en lui rappelant qu'étant Sénateur, je n'avais pu être secrétaire. Son billet contenait le même avis. J'avais eu à peine le tems de le lire, lorsque je fus mandé au tribunal. Avant de raconter les détails de mon interrogatoire, je dois mentionner un point essentiel qui expliquera une fois pour toutes mes aveux et mes dénégations.

On ne questionnait les membres de la diète que sur leurs séances de Zakroczym. Ne pouvant nier leur présence à Zakroczym, ils représentaient qu'ils n'avaient pu aller ailleurs et trouvaient facilement des témoins pour attester qu'ils n'avaient assisté aux séances. L'avis qu'on m'en donna devait me servir de base, non pour me défendre, mais dans tout ce qui avait rapport à d'autres accusés.

Je n'eus pas du moins à me plaindre de la politesse des juges. Ils me saluèrent avec civilité et me firent présenter un siège. M. Faleski fut chargé de m'adresser les questions dont voici les plus substantielles.

D. Voulez-vous dicter vos réponses, M. le comte, ou les écrire vous-même?

R. Je préfère les écrire.

D'après cela M. Faleski dictait une question au secrétaire qui ensuite me passait le papier pour que j'écrivisse ma réponse. M. Faleski ne m'adressait jamais la parole sans me donner du Comte; affectation assez inutile. J'omets les questions d'usage sur l'âge, la religion, le lieu de naissance etc.

D. Futes-vous sénateur de prime abord?

Digitized by Google

R. Je fus d'abord représentant de la Volhynie et ensuite nommé sénateur par les deux chambres réunis.

D. A quelle époque êtes-vous arrivé à Varsovie?

R. Je ne me rappelle pas le jour précis; c'était deux semaines, je crois, avant la bataille d'Ostrolenka.

D. Avez-vous été à Zakroczym?

R. Oui.

D. Avez-vous assisté aux séances de la diète?

R. Oui.

D. Lesquels des nonces ici présents y avez-vous rencontré?

R. Je ne sais pas quels nonces sont ici présents; d'ailleurs je ne voyais les nonces qu'aux séances pendant la révolution, je les connais tous fort peu et il me serait bien difficile de dire leurs noms.

D. Mais vous n'étiez pas pourtant sans en connaître quelques-uns, tâchez de vous rappeler ceux que vous connaissez et que vous avez rencontré aux séances de Zakroczym.

R. J'y ai vu quelques-uns de ma connaissance (ici je citais les noms des nonces que je savais en pays étrangers).

D. N'y avez-vous pas vu aussi le nonce . . . (ici l'inquisiteur citait les noms de divers membres de la diète qui y avaient été, mais qui se trouvaient aux Carmes).

R. Non, je ne me le rappelle pas.

D. Avez-vous été secrétaire à Zakroczym?

R. Etant sénateur, je ne pouvais être secrétaire.

D. Je le sais, mais en l'absence du secrétaire, ne l'avez-vous jamais remplacé volontairement?

R. Vous savez que dans ce cas, c'est le devoir du sénateur le moins ancien et je ne l'étais pas.

Digitized by Google

D. Je sais que le moins ancien était M. Lepicki, mais après lui c'était vous et en l'absence du secrétaire et de M. Lepicki, vous deviez être appelé à les remplacer; rappelez-vous donc, si vous n'avez rien signé pour le secrétaire absent?

R. Je ne le crois pas.

Alors M. Faleski me fit voir les listes des membres présents à deux séances; ma signature figurait au bas de ces deux pièces, composées d'ailleurs des noms de la plupart de nonces retenus aux Carmes; avouer mes signatures, c'était les accuser, je pris le parti de nier.

D. C'est bien là pourtant votre écriture?

R. J'avoue que cela ressemble beaucoup à ma signature, mais je ne me rappelle pas avoir signé ces listes, peut-être y a-t-on dans le tems apposé ma signature, présumant avec raison que je ne réclamerais pas vu le peu d'importance de l'objet; peut-être encore est-ce l'oeuvre de quelque faussaire qui veut vous induire en erreur et compromettre certaines personnes. Au reste, je ne saurais deviner les motifs secrets que l'on a pu avoir. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai aucun souvenir d'avoir signé ces listes.

D. Il paraît que votre mémoire vous est infidèle; est-elle toujours comme cela?

R. Non; mais si même elle me manquait dans cette circonstance, cela ne serait pas étonnant: Je suis depuis un an en prison, comment me rappellerais-je toutes les petites particularités?

D. Veuillez-nous donner votre signature?

Je le fis.

D. Mais! C'est absolument la même chose.

R. Si on a jugé à propos de contrefaire ma signature, on aura cherché un habile faussaire, il n'en man-

Digitized by Google

que pas et cette ressemblance n'a par conséquence rien d'étonnant.

Le général Paniutyn dut croire que je voulais insinuer que ce furent eux, membres du tribunal, qui avaient fait contrefaire mes signatures pour nous accabler à l'aide des preuves que nous supposions ne pas exister, car il devint tout rouge et interrompit l'interrogatoire en me disant: „Ce n'est pas une plaisanterie!“ — „Aussi je ne plaisante pas.“ — „J'en suis fâché pour vous.“ Je fis une légère inclination de tête, comme pour le remercier et ajoutais à ma réponse: D'ailleurs, puisque j'ai avoué que j'assistais aux séances, la signature de ces listes devient par cela seul un fait de la dernière insignifiance et je ne conçois pas, pourquoi je la nierais, si je me la rappelais.

Pendant tout l'interrogatoire, le procureur du roi, l'honnête M. Poklekowski, ne manquait jamais d'entamer avec moi quelque conversation insignifiante, aussitôt que M. Faleski se mettait à me dicter une question. Etait-ce politesse de la part de ce loyal commentateur de l'amnistie, ou une manoeuvre pour m'empêcher d'entendre d'avance la question et m'ôter le tems de méditer ma réponse? Je n'en sais rien; mais une pareille politesse serait bien maladroite dans un homme si adroit; une pareille manoeuvre serait bien infame, même pour lui.

Heureusement ces interrogatoires n'étaient que pour la forme; le mien à cela près de quelques questions dont je ne me rappelle plus, ne fut pas poussé plus loin.

Quand un nonce revenait du tribunal, on le consignait dans sa cellule dont un factionnaire gardait la porte pour empêcher toute communication entre les

Digitized by Google

nonces déjà interrogés et ceux qui ne l'étaient pas encore. C'était une mesure tout-à-fait dérisoire, car au bout d'une demi-heure les sentinelles revenaient à leurs places et les communications devenaient libres comme auparavant.

Lorsque je retournais dans ma cellule, l'officier qui m'accompagnait me dit qu'il ne mettrait pas de sentinelle à ma porte, ayant déclaré aux juges qu'il se confiait à ma parole. Je ne voulus point de cet arrangement, parce que, lui dis-je, la consigne ne me génerait pas plus que les autres et que ma parole me tiendrait emprisonné. „Je ne vous la donnerai donc pas, ai-je ajouté, d'ailleurs vous avez trop d'esprit pour ne pas voir qu'on nous fait une mauvaise chicane, qu'on procède à ces interrogatoires pour avoir l'air de suivre une affaire sérieuse, et qu'après tout, si nous avions besoin de nous concerter, nous en aurions eu tout le tems. Ainsi vous voyez que toutes ces mesures de rigueur sont inutiles et ridicules." Il ne répondit que par un sourire et se retira sans me donner de sentinelle.

Bien qu'on n'eût plus besoin de moi à Varsovie, on m'y retenait encore et on me privait toujours des visites de ma femme.

Quand on eut fini avec les nonces, on commença et bientôt on finit aussi avec les deux membres du gouvernement. Après ces grands travaux, on fit une pause. Enfin la réponse de l'empereur arriva de Petersbourg. Sa Majesté pardonnait aux membres de la diète, ou plutôt elle les amnistiait une seconde fois. On les en informa en vantant la magnanimité du czar et on les mit en liberté, mais ce ne fut que le lendemain pour leur donner apparemment le tems de mé-

Digitized by Google

diter sans distraction et de se pénétrer d'admiration pour cette grande bonté impériale dont on venait de leur parler. D'ailleurs, cela ne doit pas étonner: Sous les gouvernemens despotiques, on est toujours pressé de remplir les prisons, jamais de les vider.

Nous ne restâmes que trois aux Carmes, M. M. Niemojowski, Zielinski et moi. Je perdais une belle société; en revanche, on me rendit les visites de ma femme. Il lui en couta quelques démarches, mais le succès la consola de ses peines. Elle sollicitait aussi l'ordre de m'envoyer en Volhynie, où mon sort devait s'éclaircir; on lui répondait chaque fois que je partirais dans deux ou trois jours. Elle s'empressait de m'apporter cette promesse qui nous trompa, je ne sais combien de fois; après l'avoir faite, on avait l'air de m'oublier entièrement. Ces remises continuelles nous désolaient; nous ne savions plus qu'en penser, lorsque nous apprîmes qu'on faisait dans la ville des enquêtes sur ma conduite pendant la révolution. Ces enquêtes me furent favorables et à la fin de mon quinzième mois d'emprisonnement, un officier de gendarmerie vint un soir m'annoncer que nous partirons le lendemain. C'était un avertissement officiel; je dus y ajouter foi. Mes deux compagnons vinrent me féliciter, l'officier cosaque qui avait remplacé M. Popow après l'élargissement des nonces, se joignit à eux et jusqu'à trois heures du matin nous fêtâmes les derniers momens que nous eumes à passer ensemble.

Je ne pus fermer l'oeil toute la nuit; mon avenir n'était pas rassurant tant s'en faut. Ce ne fut pourtant l'avenir qui m'occupa, ce fut le départ. On avait promis à ma femme de la laisser partir avec moi et j'attachais d'autant plus de prix à cette espèce de

Digitized by Google

faveur, que ma femme étant enceinte avait besoin de soins assidus et que depuis quelque tems sa mère était allé rejoindre nos enfans.

A huit heures du matin, le major et l'officier de gendarmerie vinrent me prendre. Je désirais dire un dernier adieu à mes compagnons. M. Zielinski m'attendait dans le corridor, M. Niemojowski dormait encore; n'ayant pas le courage de l'éveiller, je chargeais son domestique de lui faire mes adieux. Le major et le gendarme montèrent avec moi dans une voiture de place; on me conduisait, où? sur la route de la Volhynie, ou au domicile de ma femme? Tiendrait-on la parole qu'on lui avait donnée? J'aurais bien voulu le savoir, mais je n'osais le demander de peur de recevoir une réponse qui m'aurait désespéré. Cependant, nous avancions toujours et bientôt la voiture s'arrêta devant la porte de l'hôtel, où demeurait ma femme. Elle était à l'église, l'officier de gendarmerie ayant encore quelques ordres à prendre, décida que nous ne partirions que le soir et me laissa sur parole.

Je ne pourrais dire ce que j'éprouvais en me trouvant si inopinément chez moi, libre, pour un seul jour, mais pour un jour presqu'entier et attendant Emilie. Avec quelle joie je la vis entrer, avec quel transport elle courut dans mes bras! Quel bonheur de nous rejoindre et d'avoir un jour à passer ensemble avant que rien ne nous rappelât ni les chagrins passés, ni les soucis de l'avenir!

Vers sept heures du soir la voiture arriva. Ma femme y monta avec une sage-femme que nous primes par mesure de précaution et je m'y plaçais à mon tour après avoir bien cordialement embrassé le brave ..... qui ne put retenir quelques larmes; l'officier

Digitized by Google

de gendarmerie prit les devants et nous partîmes accompagnés des bénédictions et des voeux des spectateurs rassemblés dans la cour de l'hôtel.

VI.

Arrivée à Zytomierz. — Le maréchal Lenkiewicz. — Départ pour Kijovie. — Le feldmaréchal Sacken, le gouverneur Laskarew. — Retour à Zytomierz. — Le gouverneur Korsakow et sa femme. — L'acquittement. — Nouvelle condamnation. — Emprisonnement dans le couvent des Barnardins à Zytomierz. — Fuite de cette prison. — Arrivée en Galicie. — Départ pour Carlsbad. — Arrivée en France.

Tout dans ce voyage me faisait espérer une prompte délivrance. Un prisonnier d'état qu'on laisse voyager avec sa femme et sans garde, puisque l'officier de gendarmerie courait toujours une ou deux milles en avant, ne paraissait pas avoir beaucoup à craindre. Mon procès ne devait donc être qu'une espèce de formalité sans péril, sans autre issue probable qu'un acquittement en règle. Cela résultait encore de la consigne de l'officier de gendarmerie qui nous dit au premier gît qu'on lui avait recommandé d'être à nos ordres, vu que j'allais à Kijovie uniquement pour y être mis en liberté. Une si douce persuasion aidait ma femme à supporter les fatigues du voyage. Elle était souffrante, mais nous allions à petites journées et rien ne m'empêchait de prendre toutes les mesures favorables à sa santé.

Au bout de dix jours nous arrivâmes à Dubno; nos enfans étaient à quatre milles de là. Ayant obtenu

Digitized by Google

de l'officier la promesse de rester deux jours dans cette ville, je les avais fait avertir la veille de passer ces deux jours avec nous. A peine arrivés à l'auberge, nous vîmes entrer Madame Goguel, veuve du général qui avait commandé le corps d'armée, cantonné depuis long-tems dans le pays. Cette dame était Française. Elle avait connu mon frère à Rome et l'avait épousée en premières noces; divorcée au bout de quelques années, elle s'était en suite mariée au général Goguel, mais ce changement n'avait pas affaibli l'amitié qu'elle nous portait et elle saisissait cette occasion de nous en donner des preuves, malgré tous les risques que l'on courait en s'intéressant à un proscrit. Demeurant en ville, elle avait appris notre arrivée et voyant que nous devions y passer deux jours, elle fit consentir l'officier à nous permettre de loger dans sa maison. Elle était venue nous voir avec son fils et sa fille, tous deux enfans de mon frère. La jeune personne, nommée Louise, fondit en larmes en nous voyant. La pauvre fille avait appris mon arrestation avec un véritable désespoir; depuis ce moment, les plaisirs de son âge perdirent leurs charmes pour elle, la danse, la toilette l'importunait, elle ne pensait qu'au malheur de son oncle. Cet attachement si vif et si vrai fut une des grandes consolations que j'éprouvais. La mère et la fille furent ravies d'être nos hôtesses, nous fûmes heureux de nous trouver chez des pareilles amies! Le lendemain arrivèrent nos enfans. J'eus enfin le bonheur de les voir et de les embrasser ..... Un père pourra sentir ce que j'éprouvais; nul ne saura le dire!

Le matin, avant de recevoir mon billet, ils avaient vu un numéro du Constitutionnel, je crois, qui annon-

Digitized by Google

çait positivement que j'avais été exécuté dans la prison. Ces pauvres enfans se désolaient quand arriva mon messager; au désespoir succéda la joie la plus vive. En nous revoyant, ils ne savaient comment l'exprimer, ils se pressaient autour de nous, ils ne nous quittaient plus un instant, ils s'accrochaient à nos mains, à nos habits et déclaraient ne vouloir plus jamais se séparer de nous et cependant nous n'avions que deux jours à passer ensemble! Et ces deux jours nous les devions à l'humanité d'un gendarme!

Je voulais que ma femme restât avec eux, je la priais, je la suppliais de m'accorder cette grâce. L'officier de gendarmerie l'assurait que je reviendrais dans quelques jours; ni mes instances, ni cette promesse rassurante ne purent la décider à ce sacrifice. Elle avait résolue de me suivre jusqu'au bout de mes malheurs! Nous repartîmes donc ensemble laissant de nouveau les enfans pour un tems indéterminé! ..... Le père de ma femme qui nous avait rejoint à Dubno et qui ne voulait pas non plus abandonner sa fille, nous précédait de quelques heures afin d'aviser s'il se pouvait à quelque moyen de nous être utile.

Après trois jours d'une marche pénible, nous arrivâmes à Zytomierz, capitale de la Volhynie. Mon beau-père nous y annonça que M. Lenkiewicz, maréchal (chef de la noblesse) venait d'offrir une caution pour moi, et que je serais retenu à Zytomierz, parce que les gouverneurs civils avaient été chargés de toutes les affaires relatives à l'insurrection de leurs provinces respectives par le général-gouverneur Lewarzow qui gouvernait en chef les gouvernemens de Volhynie, de Kijovie et de Podolie et qui avait récemment quitté Kijovie pour se rendre à Petersbourg. Cette nouvelle

Digitized by Google

me fit le plus grand plaisir, car ma pauvre femme ne se soutenait plus que par un excès de courage et de dévouement. Le lendemain matin, le maréchal du gouvernement vint nous voir et accompagna ma femme chez le gouverneur qui lui répéta ce qu'avait dit mon beau-père. Elle revint toute joyeuse, mais cette joie dura peu. L'officier si complaisant jusque-là ne voulut pas reconnaître au gouverneur le droit de changer sa consigne. „J'ai mission, disait-il, d'aller à Kijovie, j'irai malgré le gouverneur, j'irai avec mon prisonnier et mes dépêches. Votre affaire étant envoyée au gouverneur de Volhynie, vous reviendrez ici, vous n'aurez que la peine de faire deux fois un voyage de quelques milles. Si je vous laissais ici malgré mes ordres, il n'est pas bien sûr que j'en fusse quitte à si bon marché." Tous nos efforts pour vaincre son obstination furent inutiles et le gouverneur qu'il alla trouver, n'osa prendre sur lui de nous retenir malgré son droit, tant l'obéissance devint absurde sous la verge de fer de l'absurde despotisme. Ma femme voulut me suivre malgré sa faiblesse et quoique je dusse revenir dans quelques jours. Le soir, au second jour de voyage, nous descendîmes à Kijovie dans le logement du Comte Ilinski qu'un ami M. Malinowski avait fait préparer pour nous. Le comte était absent et M. Malinowski nous rendait ce service au risque de se compromettre. Le soir même notre officier de gendarmerie s'en alla chez sa femme qui demeurait à Kijovie et nous laissa seuls.

Le lendemain matin, un colonel de gendarmerie se présenta. Cette visite me fit trembler; je croyais qu'on allait me donner un autre gardien dont le caractère me serait inconnu et dont les procédés pour-

Digitized by Google

raient affliger ma femme qui n'avait plus la force de se soutenir. On ne devinerait jamais le motif de cette visite; je vais le dire et on aura peine à le croire: Le colonel venait uniquement pour voir quelle mine j'avais! C'était le feldmaréchal Sacken qui lui avait donné cette impertinente commission dont il s'acquittait avec une plaisante naïveté. „Le feldmaréchal m'appela, dit-il, et voyant que je ne savais rien lui dire à votre égard, il me dit: Comment, n'avez-vous pas honte d'ignorer comment il est; est-il jeune, est-il vieux, a-t-il bonne mine, est-il triste, ou gai? Allez voir cela!" Apprenant de quoi il s'agissait, je fis deux pirouettes, afin qu'il me vit de tous les côtés et je rentrais brusquement dans la pièce, d'où j'étais sorti, laissant le colonel tout ébahi d'une pareille réception. Ceci n'était que stupide et bizarre; une contrariété plus fâcheuse suivit de près. Mais, avant d'en parler, je citerai deux traits dans le genre de celui-là qui serviront à apprécier le caractère du feldmaréchal Sacken.

On avait d'abord institué des commissions spéciales pour juger les insurgés; c'étaient des espèces de cours prévôtales. Le baron Sacken prononçait en dernier ressort. Ce vieillard plus qu'octogénaire, exécré comme homme, méprisé comme général, se plaisait à répandre le deuil dans les familles, quoique son âge dut l'avertir de se préparer à paraître devant le tribunal de l'être suprême. Il n'hésitait pas à ratifier les condamnations les plus odieuses.

Le trait suivant fera voir comment jugeait Sacken et jusqu'où allait en lui l'habitude, la manie de condamner. Un jour, on vint lui dire que son cheval favori était hors de service et lui demander ce qu'il fal-

Digitized by Google

lait en faire. N'ayant pas bien entendu et n'imaginant pas qu'il fut besoin de bien entendre, parce qu'il croyait qu'on lui parlait d'un insurgé, il répondit tranquillement: „Qu'on l'envoie aux mines!“ S'il se fut agi d'un homme, la sentence était valable, l'empereur se serait bien gardé de refuser son approbation, et le malheureux était perdu; mais, il s'agissait d'un cheval et le juge cassa lui-même son décret. Il y a des tems et des lieux, surtout en Russie, où un homme d'honneur doit bien regretter de ne pas être cheval!

Je citerai encore un trait qu'on m'a rapporté et qui est propre à caractériser le méchant vieillard. Comme que l'on soit et quelque envie qu'on en aie, on ne peut pas toujours condamner; car, il est des cas, où l'injustice pourrait révolter même l'opinion des esclaves et puis l'injustice par sa nature n'aime point à paraître au grand jour et n'est jamais aussi à l'aise que quand elle peut cacher ou dénaturer les causes qui amenèrent sa décision. Sacken avait un merveilleux talent pour faire souffrir à des scélérats d'innocens les peines morales les plus cruelles. Quand le général Geismar eut été vaincu par notre général Dwernicki au glorieux combat de Stoczek, il fut mis en jugement et envoyé à Kijovie. Là dominait Sacken, satrape du pays, espèce de grand-juge et quasi-souverain. Perdre un homme estimable qui se distingua dans la guerre de Turquie, cela était bien tentant, mais c'était impossible. Tout autre l'eut renvoyé absout; voici de quoi s'avisa le satrape: Il fit venir l'accusé uniquement pour lui adresser cette demande: „Qu'avez-vous fait de votre division?“ Le général répondit que le sort des armes lui ayant été contraire, sa division avait été dispersée. Sacken le renvoya, mais plusieurs fois dans

Digitized by Google

la journée il le fit revenir pour lui faire la même question et entendre la même réponse. Pendant plusieurs semaines et tous les jours, le général Geismar eut à subir la même humiliation et cela d'un maréchal qui n'a jamais paru sur un champ de bataille que pour se faire battre et se sauver.

Par ces deux faits on peut juger combien j'étais heureux de n'avoir été envoyé à Kijovie qu'après la cessation de ces cours prévôtales et lorsque le jugement du reste des affaires de l'insurrection était déjà confié aux gouverneurs et généraux-gouverneurs. Au reste, ces gouverneurs n'osaient pas eux-mêmes se montrer trop indulgens, car le vieux Sacken était là qui les observait ne pouvant faire pis. Débarrassé, ou plutôt privé de ces fonctions de juge, car avec un pareil caractère c'était une véritable privation, il avait conservé pour tout ce qui regardait les insurgés une inquiète curiosité et c'était cette curiosité qui l'avait engagé à envoyer un colonel de gendarmerie pour lui rapporter quelle mine j'avais.

A peine le messager de Sacken était il parti que le propriétaire de la maison nous fit dire de chercher un logement ailleurs, que n'ayant reçu relativement à nous aucun ordre de la part de M. Ilinski, qui pour le moment était à l'étranger, il avait bien voulu nous recevoir à la demande de M. Malinowski, mais qu'il n'avait ni cru, ni entendu recevoir un insurgé. M. Malinowski, plusieurs amis qui vinrent nous voir, l'officier de gendarmerie lui-même, eurent beau l'assurer que j'allais dans peu de jours être renvoyé à Zytomierz, le propriétaire n'en voulut pas démordre et alla même jusqu'à nous refuser du feu pour faire notre thé et

Digitized by Google

n'eut de repos que lorsque nous envoyâmes chercher un autre logement.

A peine cet embarras fut-il passé qu'un incident bien plus pénible vint troubler nos espérances de tranquillité: Vers le soir, le gouverneur civil de Kijovie, nommé Laskarew, m'envoya dire que je partirais dans deux jours et qu'en attendant il ne pouvait se dispenser de m'enfermer dans la forteresse. Cet avis fit pâlir ma femme et me transporta de colère. „Comment, dis-je au messager, cet homme qui n'est pas mon juge, qui dans deux jours ne me verra plus, veut employer ce court délai à me tourmenter inutilement! Ne voit-il pas à la manière dont je suis venu ici que personne n'a jugé nécessaire une pareille rigueur? Tient-il donc à se faire passer aux yeux du monde pour un misérable, pour une brute! Dites-lui qu'un jour viendra où je publierais sa brutale conduite, où je rendrais son nom connu!" Mes reproches ne servirent à rien; l'infame resta inflexible. J'eus tort peut-être de m'emporter ainsi, il y a des gens qui sont au-dessous de la colère d'un homme d'honneur, et c'était le cas ou jamais, mais ma femme était si souffrante, chaque émotion violente lui était dangereuse et je l'avais vu pâlir! Pourtant elle trouva dans son âme des forces pour se rendre chez le gouverneur. Après y avoir épuisé tous les moyens de persuasion, indignée de la tranquillité insouciante avec laquelle il s'obstinait à cette cruauté inutile, elle dit: „Si vous ne savez respecter ni les convenances, ni le malheur, respectez au moins mon état et songez au renom que vous aurez si votre conduite m'est fatale." L'épouse de Laskarew touchée de ses paroles et de son affliction, tenta aussi de persuader son mari; notre officier de

Digitized by Google

gendarmerie heureusement présent à l'entretien, voyant le gouverneur à demi vaincu, se joignit à ces dames et offrit de répondre de moi et de me garder pendant le reste du tems que je passerais à Kijovie. „Si vous en répondez, dit alors Laskarew, c'est différent, faites comme vous voudrez.“ „C'est donc vous, Monsieur, que je dois remercier,“ reprit ma femme en s'adressant au gendarme et sur-le-champ elle vint m'apporter cette bonne nouvelle. Deux heures après nous étions installés dans notre nouveau logement. Mais nous payâmes cher cette petite satisfaction de M. Laskarew: Ma femme venait d'avoir des émotions trop fortes pour sa faiblesse, la fièvre l'obligea de se coucher plutôt qu'à l'ordinaire, elle eut le délire, il fallut envoyer chercher un médecin. Heureusement celui qu'on nous amena était un homme instruit et sage, qui ne voulut pas tout deviner au premier coup d'oeil. Après nous avoir fait raconter en détail toutes les circonstances qui avaient pu causer cet accident, il déclara que cette fièvre n'était que le résultat passager d'une commotion nerveuse, et qu'elle passera bientôt. En effet elle s'en alla avec la nuit; mais il resta une complète prostration de forces, et ma pauvre femme n'était pas en état de se remettre en route avant trois ou quatre jours de repos. On nous en laissa deux; dans la soirée du second un employé de police vint me dire que le gouverneur lui avait donné l'ordre de partir avec moi le lendemain matin, pour Zytomierz. Je déclarais que ma femme avait été très-malade, qu'à présent même, elle avait à peine la force de faire quelques pas et qu'en conséquence je demandais à rester encore un jour ou deux. A cette demande que lui porta l'employé, le galant Laskarew répondit que je n'en partirais pas

Digitized by Google

moins, comme il l'avait ordonné, et qu'il lui était fort égal que ma femme fut ou ne fut pas malade. Dans les premiers tems de ma détention à Varsovie, le colonel Czelejew m'avait déjà fait dire, qu'il lui était égal que je mourusse de faim dans ma prison. Ce gouverneur et ce colonel pourraient, comme on le voit, servir de pendant l'un à l'autre.

Ma femme voulait encore aller voir cette brute, mais je n'y pus consentir. Le lendemain matin, je fis mes adieux au brave officier qui avait eu pour nous la politesse d'un gouverneur, lorsque le gouverneur se conduisait plus grossièrement que le plus brutal gendarme et je partis avec mon nouveau gardien. Malgré son titre d'employé de police, ce brave homme avait pour nous tous les égards possibles. Grâce à son obligeance je pus m'arrêter et coucher au premier relais pour y attendre ma femme qui nous rejoignit dans l'après-midi du lendemain. Alors nous repartîmes marchant presque au pas et prenant toutes les précautions imaginables; cependant nous fûmes contraints de nous arrêter quelque tems au dernier relais; ma femme n'en pouvait plus. Il était déjà nuit lorsque nous arrivâmes à Zytomierz. Un messager de mon beau-père nous attendait à la porte de la ville pour nous conduire au logement qu'il nous avait préparé. Nous y trouvâmes Madame Goguel et ses enfans. Elle était venue à Zytomierz dans l'intention de nous être utile, sans trop savoir ni en quoi, ni comment. Rien que sa présence nous fut très-utile par le plaisir qu'elle nous causa au milieu des tribulations qui paraissaient s'amonceler de nouveau autour de nous. D'abord elle nous assura que le gouverneur, M. Korsakow, était un homme plein de bienveillance et estimable sous tous les rapports;

Digitized by Google

c'était un véritable bonheur, car la conduite de Laskarew prouvait assez que l'espèce de bien-être, dont nous jouissions, dépendait exclusivement du caractère des fonctionnaires auxquels notre destinée nous confiait.

Cependant l'employé était allé faire son rapport au gouverneur. Il revint avec l'ordre de m'amener chez ce dignitaire. M. Korsakow était un homme entre deux âges, de taille moyenne, d'une phisionomie ouverte et prévenante. Il vint poliment à nous et me dit: „Le maréchal du gouvernement m'a offert une caution pour vous; je l'ai acceptée. Logez-vous en ville avec votre femme et soyez tranquille; seulement je vous prie de n'aller nulle part et de ne recevoir personne sans que j'en sois informé. Si vous voulez venir quelquefois chez moi, je serais charmé de vous recevoir. Je demande votre parole de ne pas vous échapper." L'ayant reçue, il me prit la main et la serra en me disant adieu. Puis se reprenant de l'air le plus affable, il me demanda, comment se portait ma femme; apprenant qu'elle était très-souffrante, „Allez donc bien vite la tranquilliser," me dit-il en me congédiant. Je courus lui raconter les détails de cette rassurante réception, qui lui firent beaucoup de bien. Le même jour, l'épouse du respectable gouverneur vint la voir. Madame Korsakow était une très-jolie femme; l'expression de bonté répandue sur tous se traits, relevait encore leur beauté. Il ne faut pas, dit-on, juger les gens sur la mine; pour cette dame, le proverbe a tort: elle tient tout ce que promet son heureuse phisionomie. Il est rare de remontrer une personne dont on puisse reconnaître et garantir les vertus au premier coup d'oeil. Madame Korsakow était comme cela. J'a-

Digitized by Google

vais tout d'abord conçue d'elle la plus honorable opinion et dans la suite rien n'affaiblit, tout au contraire augmenta l'estime et le respect qu'elle m'avait inspirés.

Après quelques jours de repos, ma femme se trouvant en état de sortir, nous allâmes loger, ainsi que l'excellente Madame Goguel et sa fille, chez un capitaine de la garnison, nommé Rózyczko, et nous attendîmes la décision de mon sort avec une sécurité trompeuse qui nous donna du moins quelques instans de bonheur.

Comme j'avais pris envers le gouverneur l'engagement de ne voir personne sans qu'il en fut instruit, nous vivions très-retirés. J'aurais désiré procurer quelques distractions à ma femme, mais les fatigues et les chagrins avaient épuisé ses forces; elle ne pouvait sortir. D'un autre côté, Madame Goguel étant sur le point de retourner chez elle, nous allions nous trouver dans un complet isolement. Alors, je demandais l'autorisation de faire venir nos enfans; dix jours après nous eûmes le plaisir de nous en voir entourés. Les parens de ma femme arrivèrent avec eux et certes il n'y eut pas à Zytomierz une famille plus cordialement unie, plus heureuse par les affections réciproques que celle du pauvre captif.

Les contrats de Kijovie [1]) ne tardèrent pas à s'ouvrir. Parmi les personnes qui s'y rendaient de toutes parts, il y avait beaucoup de nos amis qui à

---

1) Les nobles de la Pologne méridionale arrivent tous les ans dans une certaine époque à Kijovie pour y conclure des contrats réciproques concernants leurs bien fonciers. On appelle cette réunion Kontrakty.

Digitized by Google

force de démarches obtinrent la permission de nous voir, de sorte que pendant quelques semaines, nous eûmes fréquemment d'agréables visites. J'allais aussi quelquefois chez le gouverneur et chez Madame la comtesse Bierzynska. Plus je connaissais le gouverneur et son épouse, plus je trouvais de charmes dans leur société; tous deux avaient un si beau caractère et des qualités si aimables. La comtesse Bierzynska ne leur cédait en rien; née princesse russe, elle employait tout son crédit à faire autant de bien qu'elle le pouvait. Elle nous montrait la plus tendre sollicitude, aussi l'appelions-nous notre ange consolateur.

Au milieu de ma famille, occupé des soins nécessaires à ma femme, des leçons que je donnais à mes enfans, je ne songeais presque plus à ma position d'accusé et mes journées se passaient paisiblement; mes affections de famille ne laissaient guères de place aux prévisions de l'avenir, j'oubliais mes périls et on paraissait aussi m'oublier: mon procès ne s'instruisait pas.

Cependant s'approchait pour ma femme le moment d'une crise toujours redoutable et bien plus encore après de longues fatigues et de grands chagrins. Le danger qu'elle allait courir me donnait de terribles inquiétudes. Je frémissais en y pensant, je ne pouvais penser à autre chose. La tête m'en tournait, j'étais assiégé de noirs pressentimens et mon imagination malade s'épouvantait alors des moindres accidens, des circonstances les plus puériles. Tout me frappait et tout me paraissait un présage, car j'étais presque fou d'inquiétude. Ah! Qu'il est difficile d'avoir une raison bien courageuse quand on tremble pour la vie d'un être chéri que l'on voit près de périr victime de sa

Digitized by Google

tendresse et de son dévouement! Non, je n'ai pas une philosophie capable de soutenir un pareil assaut et je plains plus que je n'admire ceux qui ont le malheur de l'avoir.

Cette inquiétude fut encore augmentée par des circonstances pénibles qui paraissaient me prouver qu'après un moment de repos je rentrais de nouveau dans une voie de malheur.

J'avais fait venir une nourrice; au bout de cinq jours son enfant bien portant à son arrivée, mourut d'une fièvre scarlatine; j'en eu une autre dont l'enfant périt bientôt d'une fièvre putride. Certainement ces deux cas de mort n'avaient rien de commun avec ma position, mais on entend presque toute sa vie et surtout dans l'enfance tant de contes de fantômes et de présages, que sans y croire, on pense à tout ce qui ressemble à ces billevesées, lorsqu'on éprouve quelque coup de la fortune. Surtout si l'évènement est malheureux, on dit: Je ne crois pas à ceci, à cela. Dieu merci, je n'ai pas cette faiblesse, ou je ne suis pas sot à ce point, cependant telle chose semblait m'avertir. Si j'étais superstitieux, je regarderais cela comme un avis du ciel. Et, en parlant ainsi, les uns croient de toute leur puissance de conviction, d'autres sont plus près de croire qu'ils ne pensent; d'autres bien que ne croient pas du tout, s'étonnent de ces jeux de l'imagination et du sort, de ces rencontres fortuites qui semblent arrangées par une intelligence mystérieuse et en parlent comme d'une singularité: Je me range dans cette classe; d'autres enfin n'en parlent pas et peut-être n'en pensent pas moins. Quand le masque est

Digitized by Google

trop philosophe, bien souvent, la tête ne l'est pas assez.

Comme le tems pressait, le médecin voulut bien aller lui-même chercher et choisir une troisième nourrice à une terre de mon frère distante de trois milles de là. Sans doute, il mit dans ce choix tout le zèle d'un honnête homme, toute l'intelligence de son art; je ne sais comment il put à ce point se tromper lui-même, ou se laisser tromper: mais je restais stupéfait en voyant l'enfant de la nourrice qu'il nous amena. Quoique la mère parut en bonne santé, l'enfant était presque aveugle; ses yeux rouges, gonflés, saillans, toujours humides révoltaient la vue et faisaient pitié. Il fallut pourtant garder cette nourrice, car ma femme pouvait accoucher d'un moment à l'autre.

En effet, le lendemain vers le soir, elle mit au monde une petite fille très-jolie et bien portante. Toutes les apparences auraient dû me rassurer et pourtant j'avais le coeur serré et l'esprit obsédé de noirs pressentimens. Tous les présages fâcheux que je viens de raconter se présentaient sans cesse à ma mémoire et il m'était impossible d'éloigner un seul instant ces souvenirs importuns. Dans la nuit du troisième jour, la nourrice vint me réveiller et me dire que l'enfant était malade. Je cours, la pauvre petite nageait dans le sang qu'elle vomissait à gros flocons. J'envoie tout le monde chercher des médecins, il en arrive deux qui parviennent à calmer un peu l'hémorragie; mais bientôt elle reprend avec violence, l'enfant blanchit à vue d'oeil et paraît expirant. Alors, un des médecins me conseille de le faire baptiser. Je compris trop bien ce que cela signifiait. La cérémonie achevée, le même médecin proposa comme dernier remède l'application

Digitized by Google

de deux sangsues déclarant d'ailleurs que l'enfant pourrait en mourir. „Décidez-vous, ajouta-t-il, nous n'avons pas un moment à perdre.“ — „N'y a-t-il donc plus d'espoir sans cela?“ — „Aucun!“ — „Faites donc!“ La pauvre petite ne sentait plus rien. L'hémorragie s'arrêta et le médecin m'assura qu'elle était sauvée, si elle pouvait transpirer. Je crois la voir encore; sa petite main pâle posée sur sa bouche comme pour retenir encore le sang prêt à jaillir; elle ne criait pas, seulement un gémissement sourd, une sorte de râle étouffé sortait de sa poitrine oppressée. Ses yeux, trop jeunes encore pour avoir aucune expression, semblaient pourtant implorer des secours et la science humaine était impuissante! Vers le soir quelques gouttes de sueur se montrant à la face parurent un signe de bon augure. Vain espoir! Elle ne put supporter la crise et je la vis expirer dans mes bras.

Cependant, il fallait songer à la mère. Le médecin recommandait la plus grande discrétion, si on ne voulait pas qu'elle suivit sa fille. Comment ai-je pu me tirer d'une pareille épreuve! Désolé de la mort de mon enfant, tremblant de perdre ma femme, je devais affecter un air de satisfaction et de tranquillité! J'entrais chez Emilie, son premier mot fut pour sa fille. J'assurais qu'elle se portait bien, mais j'ajoutais que le médecin venait de la vacciner, parce que la petite vérole régnait dans la ville et qu'il avait surtout recommandé de ne pas l'apporter à sa mère, l'air de la chambre d'une malade pouvant être très-pernicieux tant que durerait la fièvre de l'enfant. Il était absolument nécessaire de tromper Emilie au point de ne laisser place à aucune espèce de soupçon et je fus obligé de lui raconter en badinant divers traits de gen-

Digitized by Google

tillesse de cette pauvre petite, dont je venais de laisser dans la pièce voisine le corps inanimé.

Il fallait sauver ma femme, pour cela je me sentais capable de tout. La peur de la perdre me dominait tout entier et quand je me rappelle l'état où j'étais, je n'imagine rien qui eut pu m'effrayer ou me répugner. Cent fois le jour, elle m'envoyait vers sa petite Cécile, chaque fois je revenais avec un visage riant lui conter quelque mensonge, étudié dans la chambre même, où j'avais vu périr notre enfant. La malheureuse mère semblait se douter de la vérité. Elle m'observait attentivement, souvent elle revenait tout-à-coup sur les mêmes questions et elle était contente, lorsque je répétais exactement mes premières réponses. Mais, si j'avais le malheur de ne pas retrouver à peu près les mêmes termes, ou d'oublier, ou d'altérer le moindre détail, elle s'écriait que je lui cachais quelque chose. Elle me faisait frémir en demandant à voir son enfant; je n'avais alors qu'un moyen de sortir de ma position cruelle en lui disant qu'elle lui fera beaucoup de mal, qu'elle la tuera peut-être. La double crainte de nuire à l'enfant et de m'affliger l'empêchait d'insister, et un moment après une réponse plus heureuse à une autre question parvenait à la tranquilliser pour quelques momens.

Dix jours se passèrent ainsi, puis le médecin déclara qu'il était tems de la préparer avec ménagement à la triste nouvelle. Je le priais de ne pas s'éloigner avant que j'eusse porté le coup dont il était difficile de prévoir les conséquences. J'entrais chez Emilie et fus frappé de l'air de contentement répandu sur sa figure. „Mon ami, me dit-elle, je me sens si bien, si légère que je crois pouvoir me donner la satisfaction

Digitized by Google

de me lever pour quelques minutes et d'aller embrasser notre petite Cécile. N'est-ce pas, tu ne t'y opposeras pas, mon ami?" Un frisson me parcourut. „Non certainement, répondis-je, mais tu sais que c'est bientôt l'heure où le médecin a l'habitude de venir, il vaut mieux lui demander conseil." Cela était trop raisonnable pour qu'elle put rien objecter. Elle consentit donc à attendre le médecin et recommença ses questions habituelles. Je répondis que la petite n'était pas aussi bien aujourd'hui. A ces mots, elle se dressa sur son lit et fixa sur mes yeux des regards que je ne pus supporter. „Ah! par pitié, s'écria-t-elle, dis-moi toute la vérité! L'inquiétude me tue; Cécile vit-elle encore?" J'étais troublé, je me tus. Mon silence n'était que trop facile à comprendre. La malheureuse mère poussa un cri déchirant, jeta ses bras autour de mon col et perdit connaissance. Le médecin accourut; à force de soins elle reprit ses sens, mais elle avait le regard fixe, l'oeil sec, les dents serrées par une contraction convulsive. Elle restait dans cette immobilité effrayante, seulement lorsqu'un des enfans voulait sortir, elle s'agita pour le retenir. Elle voulait les avoir tous auprès d'elle, comme si elle avait craint de les perdre tous. Le médecin était inquiet, ma femme avait besoin de pleurer, cela seul pouvait la soulager, la sauver peut-être; elle ne le pouvait pas. Il fallait lui déchirer le coeur pour en faire jaillir les larmes qui l'étouffaient et ce fut à moi qu'on laissa ce soin douloureux, la pauvre mère de ma femme étant dans un état qui approchait presque du sien. Je me mis à parler de notre enfant et de ses charmes et puis je m'étendis sur les détails de sa mort. Les enfans pleuraient, la mère les regardait

Digitized by Google

sans pleurer elle-même, à peine paraissait-elle commencer à retrouver un peu de sensibilité. Enfin ses yeux se tournèrent vers moi et voyant quelques larmes couler sur mes joues, elle s'écria en poussant un soupir qui sembla la ranimer. „O mon ami, tu souffres comme moi!“ Alors, elle m'entoura de ses deux bras et fondit en larmes. Dès ce moment elle fut sauvée. Quelques heures après, elle me dit: „Je crains que la fatalité qui nous poursuit depuis si long-tems ne soit pas lasse encore; la mort de notre enfant ne peut être que le prélude de bien d'autres malheurs.“ Ces paroles furent prophétiques!

Le tems, les soins d'une famille empressée, adoucirent peu à peu les chagrins d'Emilie et nous étions rentrés dans le cercle ordinaire de nos habitudes, lorsque mon procès commença.

On avait lancé contre moi une sentence par contumace; il y était dit que le comte Olizar se trouvant, on ne sait où, appartient à la première classe des coupables, que sa fortune devait être confisquée, ses enfans pris et placés dans les fabriques du gouvernement (Kazennoje Zawiedenia) et lui condamné à mort. Quand on me jugeait ainsi, en déclarant si impudemment qu'on ne savait pas, où j'étais, je me trouvais depuis six mois écroué dans les prisons russes. La première partie du décret fut immédiatement exécutée: ma fortune et même celle de ma femme furent confisquées. On débattait maintenant, si on devait me questionner et juger de nouveau, ou simplement m'appliquer le décret déjà porté. Le vice-gouverneur de Volhynie, nommé Affendik, fut de ce dernier avis. Heureusement le gouverneur et le maréchal du gouvernement sentirent toute l'absurdité de cet avis et on

Digitized by Google

décida que le décret lancé par contumace, tandis que j'étais entre les mains de l'autorité, ne pouvait être valable, vu qu'on ne condamne personne sans le questionner, à moins que le coupable ne soit hors d'atteinte. Pourtant on ne remit pas les choses à leur place, la fortune resta confisquée et on se contenta de me questionner et juger sur nouveaux frais. On me communiqua donc les questions auxquelles je devais répondre et les charges qui servirent à ma condamnation. Ma tâche n'était pas difficile; toute l'accusation reposait sur des oui-dire, sur des propos de laquais et des gens diffamés. Plusieurs généraux avaient envoyé des renseignemens, basés aussi sur des rapports du même genre et tout cela n'allait que jusqu'au moment de l'insurrection. Depuis, aucun des prisonniers ne m'ayant compromis, je n'avais à me défendre que des accusations, dénuées pour la plupart de sens commun et un peu de logique me suffit pour en démontrer l'absurdité. Quant à l'insurrection elle-même, quoique je ne puisse pas nier d'y avoir pris part, je pouvais m'y donner un rôle qui me mettait dans la troisième classe, alors amnistiée déjà, vu qu'il n'y avait aucune preuve contre moi, ceux qui pourraient témoigner étant dans l'étranger, ou en Sibérie. Je répondis donc et chargeais de tout un M. Golejowski qui avait été tué à côté de moi. On vérifia mes réponses par des enquêtes ordonnées sur les lieux de mes prétendus délits. Les citoyens des environs, les paysans des villages voisins, les juifs de ma petite ville et même les prêtres russes habitans sur mes terres, affirmèrent par serment la vérité de mes réponses. Les paysans se disputaient à qui prêterait le serment qu'on ne pouvait recevoir de tous. Cet empressement général, cette bienveillance

Digitized by Google

universelle, fut du moins une consolation bien douce à mes peines. Convaincu par le serment de plus de 80 personnes de toutes conditions, le tribunal présidé par le digne Korsakow, déclara que j'avais droit à profiter de l'amnistie. Mais, ce n'était guères qu'une absolution en première instance. L'arrêt devait être soumis d'abord à la révision du gouverneur général Lewaszow résidant à Kijovie, puis à la sanction de l'empereur. Toutefois, nos amis, heureux de ce premier succès, ne manquèrent pas de nous en féliciter, ils me regardaient déjà comme sauvé. Leur joie me paraissait bien prématurée et pourtant je feignais de la partager sincèrement, afin de tranquilliser Emilie et de lui laisser reprendre un peu de forces, dont il me semblait qu'elle aurait bientôt besoin, car je prévoyais qu'à l'un ou l'autre des deux derniers dégrés de juridiction, il interviendrait quelque décision fatale. J'en étais persuadé et le passé ne présentait que trop d'exemples, propres à confirmer mes sinistres prévisions. Je ne sais quel désordre aura pu jeter dans mon organisation, l'irritation produite par cette inquiétude concentrée, suivant d'aussi près des chagrins si violents, mais je sentis alors se réveiller dans mes entrailles les mêmes douleurs que j'avais éprouvé par suite de mon empoisonnement. Elles étaient même plus fortes que jamais; à tout moment, on s'attendait à me voir expirer. Elles finirent par une crise terrible qui se termina brusquement et me laissa sans aucune souffrance, mais faible à ne pouvoir remuer et jaune comme un citron. La jaunisse passa en trois jours et je commençais à marcher, lorsque le gouverneur Korsakow partit pour Petersbourg; le même jour on expédia mon décret à Kijovie. Quoique bien faible

Digitized by Google

encore de sa propre maladie et bien fatiguée de la mienne, Emilie voulut aller suivre elle-même cette affaire; il me fut impossible de la retenir.

Cette séparation qu'elle jugeait nécessaire et que je croyais inutile, fut, comme on le pense bien, très-pénible à tous deux. En montant en voiture, elle me dit: „Ah, que mon coeur est serré, serré comme par une main de fer! - Mon Dieu! si j'allais ne plus te revoir!" Je tâchais de la consoler, de lui donner un peu d'espérance. Elle pleurait en m'écoutant, le mouvement de sa tête me disait: „Non, nous n'aurons pas tant de bonheur!" Tout-à-coup un sourire triste et tendre parut sur sa charmante figure. Elle m'embrassa une dernière fois, fit signe au cocher de partir et se rejetant dans le fond de la voiture, elle disparut à mes yeux.

La voiture avançait rapidement; aussi long-tems que mes regards purent la suivre, je fus triste et pourtant assez tranquille; mais, lorsque je cessais de la voir, il me sembla que je perdais le souffle, mon coeur était serré à son tour comme le sien. J'étais entouré de mes enfans, je me baissais pour les embrasser, tous vinrent me présenter leurs jeunes figures sillonnées de larmes; une voix secrète me disait: „Embrasse-les, tu n'as plus qu'un instant à les voir." Je n'avais pas la force de dire un mot, ils me regardaient sans oser parler et nous rentrâmes silencieux dans cette maison où je n'avais plus d'épouse, où ils n'avaient plus de mère!

A quelques jours de là, le bruit courut que ma sentence d'absolution était cassée. De toutes parts on vint m'en avertir, en me pressant de prendre la fuite; mais on conseillait une chose impossible, puisque j'é-

Digitized by Google

tais prisonnier sur parole. Quoiqu'il put arriver, l'honneur me commandait de rester et d'attendre mon sort. Je l'attendais avec cette mortelle anxiété que doit éprouver en pareille conjoncture un homme sensible qui voit tant et de si chères existences attachées à la sienne, lorsqu' arriva une lettre de ma femme. Elle me disait que le général-gouverneur Lewaszow ayant trouvé l'arrêt inattaquable, nous engageait à être tranquilles. Sur cette assurance elle était sans doute fort tranquille, cette pauvre amie, et le jour même, où je reçus sa lettre, le chef de la police vint m'annoncer qu'il avait reçu (peut-être par le même courrier) l'ordre du même gouverneur Lewaszow, de me remettre entre les mains du commandant de place qui devait me détenir dans la maison d'arrêt. J'étais à table avec mes enfans; comme ils n'avaient que trop compris de quoi il s'agissait, je voulus leur épargner le chagrin de voir emmener leur père et à moi la douleur que m'eût fait le désespoir de ces pauvres enfans. Le chef de la police eut la complaisance d'attendre que notre dîner fut fini; j'envoyais alors les enfans à la promenade et dès qu'ils furent assez loin, nous partîmes.

Certes, le coup était terrible, mais il portait avec lui son remède. La pensée qui me vint alors et qui domina toutes les autres, fut celle-ci: Enfin, me voilà dégagé de ma parole, je puis songer à m'échapper, on m'y aidera et en sauvant ma tête, je rends la paix à ma famille.

Il n'y avait pas à se tromper; en me faisant emprisonner, le général-gouverneur témoignait assez clairement qu'il m'avait condamné et que l'empereur approuverait plutôt son décret que celui du tribunal de

Digitized by Google

Zytomierz. A quelle peine étais-je condamné, je l'ignorais, mais je regardais comme un bonheur l'emprisonnement qui me délivrant de ma parole me réintégrait dans mon droit de tenter tous les moyens d'évasion.

Rempli de cette idée, je déclarais au commandant que l'état de faiblesse, où il me voyait, me rendrait indispensable au moins pendant quelques jours les soins d'un de mes domestiques. Répugnant au triste devoir qu'on lui imposait, voyant d'ailleurs les traces très-visibles de ma dernière maladie, le commandant me permit d'emmener un domestique, mais à condition expresse que ce domestique serait prisonnier comme moi, tant que je le garderais. Cette condition d'ailleurs très-naturelle déconcertait mon plan; je renonçais donc à ma demande et quelques minutes après la porte du couvent des Bernardins, transformé en prison, se ferma sur moi. Le commandant qui m'y avait conduit, me permit de faire venir de chez moi mes déjeûners et mes dîners et s'en alla pour veiller lui-même à ce qu'on m'apportât tous les effets dont j'avais besoin.

Dès que je me vis seul, je procédais à la reconnaissance de la prison. Ma chambre garnie de deux lits était grande et précisément au rez-de-chaussée. Devant ma fenêtre qui donnait sur le jardin du couvent, se promenait une sentinelle; les pas d'une autre placée devant ma porte retentissaient dans le corridor. Dans les premiers momens l'inspection des lieux m'occupa presque entièrement; mais, quand j'eus observé tout ce qui pouvait se reconnaître à un premier examen, ma pensée se reporta sur ma famille et sur mon état présent. L'emprisonnement rigoureux me parut intolérable après cette captivité sur parole qui m'avait

Digitized by Google

permis de vivre avec ma femme et mes enfans. Je me figurais le chagrin de ces pauvres enfans redemandant leur mère encore absente et leur père captif. Je frémissais en songeant à l'affreuse surprise, au désespoir de ma femme, quand à son retour elle croirait m'apporter la liberté et ne me trouverait plus à la maison, lorsque, en apprenant où j'étais, elle verrait, comment on l'avait trompée et je me demandais si on n'aurait pas la barbarie de lui refuser la permission de me voir.

J'étais plongé dans ces réflexions, lorsque le commandant arriva suivi d'un soldat et d'un de mes domestiques, tous deux chargés de mes malles. L'apparition de ce domestique m'étonnait beaucoup; j'appris alors que la mère de ma femme leur ayant communiqué à tous ma demande et la condition imposée par le commandant, tous avaient offert de me suivre et qu'on n'a pu les accorder qu'en leur conseillant de tirer au sort; le sort avait favorisé Charles qui aussitôt s'empara de mes effets, les apporta et venait s'emprisonner avec moi. Ce dévouement me toucha plus que je ne saurais exprimer; j'embrassais ce brave homme comme un ami, comme un bon parent. Voyant le commandant touché, tant de la scène dont il fut témoin dans ma maison, que de celle qu'il avait sous les yeux, je voulus en profiter pour obtenir la permission de m'occuper et d'avoir ce qu'il fallait pour écrire. Il ne me cacha pas que les ordres qu'il avait reçu à mon égard, étaient d'une sévérité extrême, il lui était enjoint de me faire garder à vue, de ne me laisser aucune possibilité de communiquer avec l'extérieur et surtout de m'ôter tout moyen de me détruire. Cette dernière injonction me fit voir que mon secret de

Digitized by Google

Varsovie ne fut pas gardé fidèlement par le médecin; pourtant le commandant m'accorda ma demande, mais en me prévenant qu'il allait en écrire au général-gouverneur et que, si la réponse de celui-ci n'était pas favorable, il se verrait obligé de s'y conformer.

Le régime de cette prison n'était pas à beaucoup près aussi doux que l'avait été dans les derniers tems celui de la prison des Carmes à Varsovie. Ici, on me permettait de voir ma famille, mais seulement tous les trois jours et pour une demi-heure et en présence d'un officier qui l'introduisait et la reconduisait jusqu'à la porte extérieure. La première visite de mes enfans me fut bien agréable et peut-être encore plus pénible. Ils pleuraient, leurs larmes me faisaient une impression affreuse. Je les suppliais de ne pas pleurer; les pauvres enfans s'étouffaient pour retenir leurs sanglots. Le plus jeune appuyé sur mes genoux s'efforçait aussi de se contenir et de tems en tems il éclatait malgré lui; je ne savais que devenir: nous étions tous dans un état trop violent pour nos forces. Heureusement, la fatale demi-heure s'était écoulée, l'officier nous sépara. L'émotion de cette visite me fit penser encore plus sérieusement à m'échapper; il fallait vivre pour ces enfans qui me chérissaient avec une si vive tendresse, il fallait qu'en revoyant ma femme, je pusse me dire: „Je m'échapperai et nous nous retrouverons tous en quelques pays moins malheureux."

D'abord, j'obtins pour motif de santé la permission de me promener dans le corridor; j'eus soin de pousser mes courses aussi loin que possible et parcourant ainsi des yeux une assez grande partie du bâtiment, je me suis mis en état de dresser le plan de l'intérieur

Digitized by Google

de la prison. L'étude des localités exigeait mes premiers soins.

Tous les soirs à 9 heures on m'enfermait dans ma chambre; c'était un obstacle dont il importait beaucoup de me débarrasser; j'eus le bonheur d'y réussir. Il était évident que j'étais encore malade, j'affectais de le paraître encore davantage; je me plaignis de faiblesse et de souffrance qui me prenaient surtout la nuit, et pour faciliter le moyen d'avertir la garde, si je me trouvais mal, j'obtins le précieux privilège de n'être pas enfermé tous les soirs; je dis, et l'on me crut qu'il n'y avait nul péril à ne pas fermer à clef une porte intérieure qu'un factionnaire gardait nuit et jour.

Il était tems de songer à correspondre avec mes amis afin qu'au sortir de la prison je trouvasse des facilités pour gagner les pays étrangers. En cela je réussis encore par des moyens que je n'ose dévoiler crainte de compromettre bien des personnes; il suffira de savoir que je m'étais arrangé de manière qu'avec un peu d'adresse je pouvais passer de petits billets et me trouvais en relations journalières avec mes amis de l'extérieur. Je ne négligeais pas non plus à me faire des amis à l'intérieur. Comme je ne manquais jamais de donner aux soldats quelques pièces de monnaie et de l'eau de vie, ils fermaient volontiers les yeux sur les petites libertés que je prenais et qui leur semblaient insignifiantes surtout de la part d'un homme à demi-mort, car je me donnais toutes les peines imaginables pour paraître plus malade et plus faible. Je marchais peu et toujours appuyé de tout mon poids sur le bras de Charles. Je parlais d'une voix mourante, je me plaignais sans cesse et quand les officiers devaient venir, j'avais l'air de pouvoir à peine me

Digitized by Google

soulever sur mon lit. Un autre moyen me servit à merveille; j'étais parvenu à me procurer une infusion de safran. Cette teinture employée avec discrétion me donna une couleur jaune qui compléta l'illusion de mon extérieur maladif et endormit la vigilance de mes gardiens. Je puis dire qu'on ne me surveillait plus que pour la forme. Un jour enfin, j'expliquais dans un billet comment je pouvais sortir de prison et comment j'avais besoin d'assistance etc.

J'omets ici tous les détails de mon évasion, parce que le couvent des Bernardins de Zytomierz est encore une des prisons d'état et que je ne veux point fermer à d'autres le chemin qui m'a conduit à la liberté. Je suis trop heureux de n'avoir laissé aucune trace qui indiquât aux serviteurs du czar l'endroit par où je pus échapper. Mais rien ne m'empêche de raconter, comment je suis allé de Zytomierz en France. Pour être sauvé, il ne suffisait pas d'avoir franchi la porte du couvent, ni même, comme on le verra plus tard, d'avoir quitté le territoire russe. Il fallait trouver tout prêts des moyens de transport sûrs et rapides et gagner une terre hospitalière.

Un employé, M. Boczkowski, sans me connaître, sans m'avoir jamais vu, uniquement par dévouement pour la cause que j'avais embrassée, entreprit de me sauver. Il prit pour lui et un domestique un passeport au moyen duquel on pouvait gagner un district touchant à la frontière autrichienne et éloigné de Zytomierz de 30 milles de Pologne. Il s'était muni en même tems d'un autre passeport, connu sous le nom de Podorozne; c'est un ordre du gouverneur aux maîtres de postes de fournir au porteur le nombre des chevaux désigné sur le papier.

Digitized by Google

Tout était prêt, le jour et l'heure étaient fixés; le dimanche de pâques au soir, je devais sortir du couvent des Bernardins!

Le même jour dans la matinée, ma femme vint me voir avec nos enfans et Madame Goguel qui, ayant appris mon incarcération, était revenue à Zytomierz. J'étais si préoccupé des choses impossibles à dire devant l'officier de garde que cette dernière entrevue n'était, pour ainsi dire, qu'une scène muette, où je devais même me surveiller beaucoup de peur d'exciter des soupçons. Nous échangions à peine quelques mots insignifiants. Madame Goguel respectait trop notre douleur pour songer à engager la conversation; nos enfans se taisaient et pleuraient, je les embrassais sans avoir le courage de les consoler ..... Enfin, on nous avertit que la demi-heure était écoulée. J'embrassais pour la dernière fois tout ce qui m'était cher et je restais seul avec mes projets et mes périls.

Il était tems de fuir, car le tribunal militaire nommé exprès venait de recevoir l'ordre formel de juger sur-le-champ mon procès — et de me condamner au gibet. Il y a plus, la minute du décret était déjà dressée d'avance. Le lendemain, malgré la fête, on devait faire un simulacre de procédure, m'adresser quelques nouvelles questions pour la forme, et trois jours après me lire ma sentence. Tels étaient les ordres précis adressés au tribunal et qui me furent communiqués, grâce au zèle d'un petit employé qui avait de bonnes raisons pour s'intéresser à moi. Cependant, comme il faut être juste envers tout le monde, je dois dire, que l'empereur eût un moment d'humanité vraiment admirable; heureusement je n'étais plus là, quand son

Digitized by Google

courrier de miséricorde arriva; autrement, au-lieu d'être pendu, j'aurais été fusillé!

Bientôt on me fit savoir que le nombre des pois, qu'on m'enverra vers le soir, m'indiquerait l'heure précise où l'on m'attendrait à l'endroit convenu. Vers six heures, on m'apporta une petite boîte, comme venant de la pharmacie, et parmi les pillules je trouvais neuf pois. C'était donc à neuf heures que je devais être prêt. A huit heures et demie, je mis un peu de linge dans mes poches et en attendant l'heure fixée, j'écrivis au général-gouverneur ces mots: „Si vous n'aviez eu plus de confiance en vos bayonnettes qu'en ma parole, vous n'auriez pas le regret de voir échapper une victime d'autant plus précieuse qu'on l'avait choisie pour faire un exemple.“ Puis, je recommandais au ciel ma pauvre famille, je pris un fort couteau que j'avais caché après le dîner et je sortis bien décidé à l'enfoncer dans quiconque tenterait de m'arrêter, ou à me tuer si je trouvais trop d'opposants pour les expédier vite et sans bruit. J'eus le bonheur de ne rencontrer personne et de n'être ni vu, ni entendu. Arrivé à un certain endroit, je sautais dans un bâtiment où m'attendais le brave Boczkowski, qui se hâta de me conduire dans une maison écartée, où je trouvais un déguisement complet. Il me mit sur les épaules un manteau grossier, sur la tête un bonnet de paysan, autour du corps une ceinture de cuir, il me présenta un pistolet chargé; nous sautâmes dans un chariot de poste qui nous attendait et nous nous éloignâmes de Zytomierz de toute la vitesse de nos chevaux.

Il ne me reste plus à raconter que notre course de Zytomierz à la frontière; je supprimerai les détails des dangers que j'ai couru en Galicie même. Car, malgré

Digitized by Google

que j'ai trouvé chez nos braves compatriotes de la Galicie toute la bienveillance, tous les secours nécessaires à mon salut, tout ce qu'ils ont fait pour moi, était en opposition avec la volonté du gouvernement autrichien qui, ayant accordé un asyle temporaire aux autres réfugiés, m'honora d'une malveillance particulière et ordonna mon extradition. Je craindrais donc que tout acte d'humanité, tout sentiment généreux à mon égard, ne fut considéré comme un crime d'état et je ne puis mieux témoigner ma reconnaissance qu'en taisant les noms de mes libérateurs, en cachant les services qu'ils m'on rendu. Ici l'indiscrétion pourrait avoir les résultats d'une trahison. Je ne tracerai donc ici qu'une espèce d'itinéraire, presque sans détails et souvent incomplet. Un jour viendra peut-être, où je pourrais laisser parler mon coeur et proclamer à la fois et le dévouement des généreux Galiciens et la réconnaisance dont je suis pénétré. Les trois premières stations de poste me fatiguèrent peu, ou du moins la préoccupation du péril toujours présent m'empêcha de sentir la fatigue; mais à la quatrième, j'étais rompu. Les chariots de poste en Russie sont des espèces de grands tiroirs, non suspendus et posés immédiatement sur les deux essieux; un peu de paille sert de siége, rien n'arrête les cahots, ils secouent, ils déchirent les entrailles. Les habitués eux-mêmes, les courriers russes qu'on n'accusera pas de mollesse, sont forcés de se serrer fortement les reins avec des ceintures de cuir. Je laisse à penser ce que je devais souffrir, moi, qui n'ayant jamais voyagé de cette manière, sortais de l'inertie débilitante d'une longue prison et qui n'étais pas encore bien remis de ma dernière maladie dont le siége se trouvait précisément dans les entrailles. Je n'avais

Digitized by Google

plus la force de me soutenir, si je tentais de m'appuyer, les secousses précipitées des parois me brisaient la poitrine, si je m'étendais sur la paille, les cahots avaient plus de prise. Je ne savais quelle position choisir, toutes étaient insupportables et cependant il fallait toujours aller très-vite, il aurait fallu voler, si nous avions pu, car il y allait de la vie pour mon compagnon aussi bien que pour moi. Enfin, l'excès de la douleur me coupa la respiration. Mon compagnon attentif à presser les chevaux, jetait de tems en tems sur moi un rapide coup-d'oeil pour juger de mon état. Quand il me vit n'en pouvant plus, il fit arrêter le chariot, me mit autour du corps une corde serrée de toute la force de ses deux bras et repartit avec une nouvelle vitesse. Cette corde m'entrait dans les chairs au point de me blesser, mais je ne le sentais pas, tant la douleur intérieure était violente et au contraire, je me sentais un peu moins mal.

Nous avions déjà fait vingt milles, à peu près les deux tiers du trajet de Zytomierz à la frontière, lorsqu'à un relais je descendis pour aller m'asseoir dans le bureau de la poste pendant qu'on changeait de chevaux. Mon air malade et fatigué attira l'attention de l'écrivain; il me reconnut et fit un pas pour me saluer. Une indiscrétion pouvait me perdre et je frémis en le voyant se diriger vers moi. Mais, frappé sans doute de mon déguisement, au lieu de venir jusqu'à moi, il sortit et me laissa dans une mortelle inquiétude; je pensais qu'il se croyait peut-être obligé de me trahir. Quelle fut ma surprise, lorsqu'un moment après, je l'entendis crier aux valets: „Dépêchez-vous donc, croyez-vous que les voyageurs doivent vous attendre!“ En deux minutes le chariot fut attelé, l'écrivain accourut

Digitized by Google

nous en avertir, il me donna la main pour m'aider à monter, il serra cordialement la mienne et, après avoir jeté un regard furtif autour de lui, ne voyant personne, il leva les yeux au ciel et me dit à demie-voix avec l'accent de la plus vive bienveillance: „Ne perdez pas de tems et Dieu vous conduise!“ Dans ce moment, le postillon encouragea les chevaux de deux coups de fouets et nous partîmes au galop.

A quelques postes plus loin, nous devions quitter la grande route. Il m'était impossible de continuer notre voyage de la même manière. Heureusement on nous procura une voiture un peu plus commode. Nous n'avions plus beaucoup de chemin à faire, mais c'était là que les périls se multipliaient et nous ne savions trop quelle direction suivre, ni comment éviter les fâcheuses rencontres. Mon compagnon ne connaissait pas plus que moi les localités, nous marchions à peu près à l'aventure, nous confiant à notre destinée et nous rapprochant toujours de la frontière.

Ce fut ainsi que nous arrivâmes à une petite ville .....; nos chevaux étaient harassés, nous nous arrêtâmes devant un cabaret et pensant que j'échapperais à bien des questions si je paraissais connaître le propriétaire du bourg, j'ôtais le manteau qui me donnait l'air d'un domestique et demandais au cabaretier, si le maître du bourg était chez lui. Sur la réponse affirmative, je fis mine de descendre pour aller le voir, puis me ravisant aussitôt: „Mais, dis-je, me voilà habillé en voyageur et votre maître a peut-être du monde chez lui?“ — Il en a précisément, reprit le cabaretier, M.....y est avec sa famille.

Je connaissais effectivement le propriétaire du bourg, pourtant je n'aurai pas voulu me fier à lui en

Digitized by Google

pareille circonstance et je n'avais guères envie d'aller lui faire une visite. Je connaissais aussi M.....; celui-là était un homme sûr et courageux, un excellent patriote qui avait déjà fait passer à beaucoup de fugitifs la fatale frontière. Cette rencontre inattendue semblait une faveur de la fortune; j'en eus tant de joie que je craignais de me trahir; aussi reprenant un air d'indifférence, je dis que dans l'état où je me trouvais, je ne pouvais me présenter devant des dames et que je remettrais ma visite à mon retour. Sur cela on nous laissa parfaitement tranquilles. „Maintenant, dis-je à mon compagnon, descendez comme pour vous dégourdir les jambes, allez au château, où personne ne vous connaît, demandez voir M..... sous prétexte d'affaire pressante, saluez le de ma part et priez le de nous assister."

Au bout d'un quart d'heure, M. Boczkowski rapporta l'adresse d'un Monsieur demeurant à deux milles plus loin et un itinéraire pour y arriver. Cette note, écrite de la main de M....., devait nous servir de recommandation et nous obtenir sa confiance. Deux heures après, nous arrivâmes chez ce citoyen. Il y avait alors vingt heures que j'avais quitté ma prison et nous avions déjà parcourus 30 milles de Pologne. Notre hôte nous conduisit dans une chambre écartée, nous assura que nous étions là en sûreté, mais qu'il fallait y passer la nuit. Ne pouvant pas franchir la frontière dans cet endroit, nous devions faire un assez long détour, en sorte qu'il nous restait encore cinq milles à parcourir le lendemain. Malgré ma fatigue, je n'étais pas fort aise de m'arrêter une nuit entière, cependant il le fallait et je dormis jusqu'au jour. En m'éveillant, je me hâtais de m'habiller, jamais je n'ai été si leste à faire ma toilette; j'espérais partir sur

Digitized by Google

le champ. Notre hôte ne l'entendait pas ainsi; il voulut bon gré mal gré nous faire déjeûner avec lui et ce ne fut qu'à midi passé que nous partîmes tous les trois dans une voiture de notre hôte. Un domestique nous précédait à cheval pour nous avertir s'il apercevait quelque danger et nous procurer le tems de nous sauver.

Notre hôte nous conduisit à une demie-mille de la frontière, où demeurait une dame de sa connaissance. Cette dame et ses charmantes filles n'étaient occupées depuis le commencement de notre guerre qu'à secourir les Polonais et à les soustraire à la vengeance des Russes; plusieurs paysans habituellement employés par elles à ce généreux service, s'étaient fait en quelque sorte un métier, où ils étaient fort habiles, de conduire les réfugiés hors du territoire de l'empire. En approchant de la maison, nous aperçûmes un équipage devant la porte. Notre guide fit arrêter et un domestique fut envoyé pour s'assurer s'il n'y avait quelque danger. C'était tout simplement le colonel des gendarmes, chargés de garder la frontière. Ne voulant pas faire sa connaissance, nous gagnâmes un petit bois assez clair, où nous nous cachâmes de notre mieux; après nous avoir bien recommandé d'y rester jusqu'à son retour, notre hôte avait dirigé sa voiture vers la demeure de la dame.

Nous étions très-mal cachés, car il n'y avait pas encore de feuilles; à travers les arbres nous voyions les passans sur la grande route et nous pouvions en être facilement aperçus, quoique nous fussions au milieu du bois qui, à vrai dire, n'était qu'un bosquet entouré de champs et de routes dont deux le traversaient. Comme la frontière se trouvait à peu de dis-

Digitized by Google

tance, nous découvrions çà et là des gendarmes et des Cosaques rôdans aux environs. „S'ils allaient nous voir!“ me dit le brave Boczkowski. „Alors, répondis-je, notre salut est dans nos pistolets, vous les avez?“ — „Non, ne les avez-vous pas, vous?“ — „Non.“ Nous les avions oubliés dans la voiture. Ainsi nous étions là désarmés et sans aucun moyen de fuir, au milieu des ennemis et presque sous leurs yeux. S'ils venaient nous apercevoir, et rien ne semblait plus probable, nous ne pouvions ni nous défendre, ni les forcer à nous tuer, ni seulement nous tuer nous-mêmes. Il fallait se risquer à être pris et conduits au bourreau. Quelle position! Jamais je n'ai mieux senti, combien le suicide dans certaines circonstances pouvait être un dernier salut.

Enfin notre hôte et les dames vinrent nous tirer de nos angoisses; mais au lieu de nous laisser passer vite la frontière, comme nous le désirions, on nous conduisit à la maison en nous déclarant qu'il serait trop imprudent de tenter ce passage avant minuit et il n'était encore que trois heures, et pour nous de ce côté de la frontière était la mort, de l'autre côté la vie! Je n'avais en quelque sorte qu'un saut à faire et on me disait d'attendre neuf heures, dans une maison, d'où sortait et où pouvait revenir le colonel de la gendarmerie. En vérité, je n'étais guères plus tranquille là que dans le petit bois. Certes, nos hôtesses étaient bien aimables, le souper était excellent et j'avais besoin de prendre des forces; mais, je l'avoue, les grâces de ces dames et la saveur des mets, ne m'empêchèrent pas de trouver ces neuf heures de delai horriblement longues.

A l'instant fixé, un paysan vint nous dire qu'on

Digitized by Google

pouvait se mettre en route. C'était lui qui devait nous conduire. Ces dames lui donnèrent des instructions dont je n'oublierai jamais la prévoyante sollicitude et, après leur avoir fait mes adieux, où j'avais voulu exprimer toute ma reconnaissance, nous partîmes à pied. Cette fois, les pistolets ne furent pas oubliés. Au bout de trois heures d'une marche silencieuse, pleine d'inquiétude et bien pénible pour mes forces, le guide nous dit: „Vous n'êtes plus en Russie!" A ces mots qui nous étonnèrent, comme si c'était une nouvelle imprévue, qui nous transporta de joie comme si nous eussions passé tout-d'un-coup des mains d'une bande de brigands dans les bras de nos meilleurs amis, Boczkowski et moi nous nous embrassâmes avec une égale effusion de tendresse. De quel poids notre coeur était soulagé et comme l'air d'un gouvernement que nous croyâmes humain, soulevait délicieusement notre poitrine. Là, du moins nous le pensions, rien ne sentait le Nicolas, ni les vils instrumens de sa barbarie.

Nous reprîmes notre route; une demi-heure après, nous étions chez un citoyen de la Galicie, au coin d'un bon feu, ne songeant plus à nos périls que pour nous réjouir d'en être sortis sains et saufs. Mais bientôt mes pensées se reportèrent sur ma femme et mes enfans et mon coeur se serra; au moins dans ma prison, je les voyais quelquefois; maintenant, quand pouvais-je espérer les voir? Ma délivrance me semblait achetée bien cher. Ma délivrance, ai-je dit? Je n'étais pas encore au bout de toutes mes tribulations.

Les Polonais qui après notre guerre s'étaient réfugiés en Autriche, y trouvèrent une hospitalité temporaire. Depuis, des négociations eurent lieu et le

Digitized by Google

gouvernement autrichien se montra beaucoup moins indulgent pour ceux qui survinrent plus tard; des mesures fâcheuses furent prises contre eux. Nous étions encore couchés, lorsque notre hôte, se rappelant avec inquiétude les derniers ordres du gouvernement, relativement aux émigrés polonais, alla prendre des informations auprès des douaniers. En revenant, il nous pria de ne pas nous montrer et nous déclara qu'en restant si près de la frontière, nous courrions grand risque d'être livrés aux Russes. Il nous promit un asyle plus sûr. Le même soir, il nous prit dans sa voiture et nous conduisit à quelques milles plus loin chez le comte..... Nous y arrivâmes à dix heures du soir; il y avait une société nombreuse; je me fis annoncer sous le faux nom de Betkowski, jugeant plus sage de ne me découvrir qu'au seul comte. J'entrais donc au salon avec une sécurité parfaite; à peine y avais-je fait quelques pas qu'une dame vint me saluer en m'appelant de mon vrai nom. Heureusement, l'attention générale était dirigée ailleurs et je pus avertir cette dame de la nécessité où je me trouvais de prendre un nom supposé; son empressement à saluer un émigré n'eut aucune suite fâcheuse. Je passais tranquillement quelques jours chez le comte dans la compagnie ordinaire de son fils, de la dame dont je viens de parler et de son aimable fille et de deux autres réfugiés demeurant aussi dans la maison. Le comte, devant aller à Lemberg, voulut bien se charger de me procurer un permis de séjour ou un passeport pour la France. Comme il ne doutait nullement du succès de ses démarches, son assurance me tranquillisait moi-même. En partant, il me promit de me rapporter dans dix jours l'une ou l'autre de ces pièces.

Digitized by Google

Cependant mon incognito devint bientôt un secret de comédie. On m'avait reconnu, la nouvelle de ma délivrance regardée comme miraculeuse, parcourut la contrée et la porte ne fermait plus. A toute heure, on venait me voir, me féliciter et se convaincre, si la nouvelle n'était pas fabuleuse. Les dix jours de l'absence du comte s'écoulèrent, j'attendais avec confiance, lorsqu'on me prévint un soir qu'au point du jour les troupes viendront cerner la maison pour m'arrêter et me conduire à Lemberg. Aussitôt je me sauvais chez un voisin le comte K..... qui me reçut à bras ouverts; pendant deux mois je trouvais chez lui l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale.

Ce fut là que j'appris une bien triste nouvelle: On me manda de Zytomierz que Madame Goguel, ma femme et mes enfans étaient arrêtés et on me promettait de m'adresser bientôt une seconde lettre que j'attendis long-tems avec une mortelle inquiétude et qui n'arrivait pas. Je me creusait la tête pour chercher le motif de ce retard, je me demandais avec effroi ce qu'on voulait faire de ma famille, enfin n'y pouvant plus tenir, je pris la résolution de retourner en Volhynie, de revoir ma femme et mes enfans, n'importe à quel prix et de me constituer prisonnier, s'il le fallait, pour les délivrer. Ce projet bien arrêté avec moi-même, j'en voulus presser l'exécution: je priais donc le comte K..... de venir avec moi pour faire visite à M..... dont le village n'était éloigné de la frontière que d'une portée de fusil. C'est sous ce prétexte là que je songeais à exécuter mon projet. Heureusement, nous rencontrâmes en route un messager qui m'apportait une lettre, où on m'annonçait qu'après une détention de quarante quatre jours Madame Goguel,

Digitized by Google

ma femme et mes enfans avaient été relâchés. Tranquillisé de ce côté, je pus alors songer à moi-même et il le fallait, car ma position n'était rien moins que rassurante, on me cherchait partout, les visites domiciliaires se renouvelaient sans cesse et me tenaient continuellement sur le qui vive; j'étais toujours averti à tems, le dévouement de mes amis trouvait toujours ou le moyen de me cacher, ou quelque nouvel asyle; mais cette vie agitée n'était pas tenable.

Lorsque M....., celui qui le premier m'a donné l'hospitalité, revint de Lemberg, long-tems après le terme fixé, j'appris de lui que le comte D..... s'était chargé de me procurer un passeport, ou, s'il ne pouvait y parvenir, de m'envoyer celui d'un autre dont je pourrais me servir dans un cas extrême. Le comte D..... ne se fit pas attendre long-tems, mais il n'avait pu rien obtenir; il me remit donc un passeport d'un Galicien, toutefois je ne devais l'employer que si toutes les autres ressources me manquaient. Cependant, les recherches continuaient avec la même activité; une fois même, on vint si inopinément fouiller la maison du comte K..... que j'eus à peine le tems de m'esquiver et de me sauver chez un voisin qui m'envoya sur le champ dans un village éloigné, où je passais deux jours. De là, je revins chez mon nouveau protecteur qui, après m'avoir gardé quelques jours et avoir poussé la bienveillance jusqu'à garnir ma caisse totalement épuisée, m'envoya à une vingtaine de milles plus loin et me recommanda à sa soeur. J'eus le bonheur d'y trouver le comte D..... et son aimable épouse. Une de mes peines est de ne pas oser nommer le comte D.....; j'ai trouvé en lui, secours, protection active, dévouement d'amitié et lui consacrais

Digitized by Google

dans mon coeur une reconnaissance qui, je le prie de croire, est digne de sa noble conduite à mon égard. Après six semaines d'un séjour paisible et plein d'agrémens, j'en fus chassé par une visite domiciliaire. Le comte D....., infatigable dans ses soins généreux, eut la bonté de me conduire lui-même chez un citoyen dont l'épouse allait bientôt partir pour les eaux de Carlsbad. On me proposa de l'accompagner; une lettre d'Emilie survint qui me pressait de m'éloigner le plus promptement possible, mais je ne pouvais abandonner mon compagnon Boczkowski. On ne le cherchait pas, il avait changé de nom et restait tranquille. Le comte D..... promit d'avoir soin de lui et de lui faciliter le voyage pour Paris. Tranquillisé à son sujet, j'acceptais l'offre qu'on me faisait. Nous allions partir, quand le maître de la maison reçut l'avis que cette nuit même il y aura chez lui une visite domiciliaire. Nous partîmes donc, le comte D..... et moi en toute hâte pour attendre en chemin la dame que je devais accompagner. Après deux journées de séjour dans un cabaret, nous la vîmes arriver et je me mis en route muni du passeport d'un Monsieur ..... que je dois encore à l'obligeance du comte D..... La dame emmenant deux enfans malades et souffrante elle-même, avait hâte d'arriver à Carlsbad. Nous voyagions même la nuit, aussi dans un court espace de tems nous y arrivâmes. Là, on me mit sous la protection d'un honnête marchand qui me conduisit en Saxe et m'y recommanda à un négociant de ses amis. Ce digne homme apprenant que j'étais un proscrit polonais me reçut à bras ouverts et comme un vieil ami, il m'emmena à Brunswick, où il se rendait avec plusieurs fabricans, là, il me déclara son commis voyageur, me

Digitized by Google

fit délivrer un passeport pour Hambourg et me procura une lettre de recommandation pour un négociant de cette ville. Celui-ci, homme prudent et affairé, ne me conseilla pas de rester à Hambourg, cette ville lui paraissait un séjour trop dangereux pour moi. „Quittez-la, me dit-il, passez en Angleterre, embarquez vous bien vite, le plutôt sera le mieux, si vous voulez, j'arrangerais promptement l'affaire.“ J'acceptais avec plaisir sa proposition obligeante et le même soir j'étais dans un bâtiment anglais voguant vers Londres où nous arrivâmes le troisième jour. Une semaine après, je posais le pied sur cette terre de France, où je trouvais enfin asyle et protection. Là du moins, je suis à l'abri du despotisme et de la vengeance; là, je puis attendre que la Pologne se relève encore sous de meilleurs auspices. O! France! Ton coeur a saigné quand tu t'es vue contrainte d'abandonner ta soeur, tu n'a pas oublié que cette soeur a versé jadis son sang pour toi! Il te fut permis de recueillir ses enfans fugitifs, tu leur a ouvert ton sein généreux, tu a saisi avec empressement cette occasion de prouver ta noblesse! Puissent nos deux nations heureuses et puissantes se donner bientôt des preuves réciproques d'estime et de sympathie et concourir mutuellement au honheur l'une de l'autre.

Digitized by Google

NOTICE SUR L'INSURRECTION DE LA VOLHYNIE.

Tant de mémoires ont déjà paru depuis la fin de la dernière guerre de Pologne que je ne me sentais nulle envie d'en augmenter le nombre. La réflexion suivante m'a fait changer d'avis.

Nous n'avons pas perdu tout l'espoir; un jour la Pologne s'affranchira. Foulée aux pieds de trois grands spoliateurs, elle n'a pu encore se relever, mais elle n'a pas cessé de se débattre. Ses enfans lui sont dévoués et la nécessité de son existence se fait sentir de plus en plus. La civilisation marche à grands pas, la sympathie des peuples viendra certainement au secours de notre patrie. Et puis, il est un Dieu qui tôt ou tard punit l'injustice et récompense la vertu! La Pologne se relevera donc; elle reprendra le rang qu'elle occupait jadis parmi les nations et que pour l'honneur et la sécurité de l'Europe, elle n'aurait jamais dû perdre.

La Pologne se relevera! Cette conviction m'a fait prendre la plume. J'ai pensé que nous devions nous considérer comme étant toujours au service de notre patrie et que ne pouvant rien pour le présent, nous

Digitized by Google

devions travailler pour son avenir. Au moment de la lutte, nous lui avons fait sans hésitation, comme sans regret tous les sacrifices possibles: aujourd'hui faisons lui encore le plus pénible de tous peut-être, mais non le moins nécessaire, celui de notre amour propre. Je ne crois pas me tromper en avançant qu'un des meilleurs moyens que le sort nous ait laissé d'être utile à notre pays, c'est de procéder loyalement à une sincère confession de nos fautes, afin de n'y plus retomber nous-mêmes ou d'en préserver ceux qui nous remplaceront. Oui, certes, le plus estimable de tous nos mémoires sera celui, où l'on verra l'auteur faire le plus franchement une noble accusation de soi-même.

Ainsi décidé à écrire, j'ai pensé d'abord à l'étendue qu'il convenait de donner à mon travail. Fallait-il y embrasser toute l'insurrection, ou me restreindre à une partie? J'ai préféré le second de ces cadres, voici pourquoi. Avant tout, je voulais être vrai; or, les contradictions et les erreurs qu'on remarque ordinairement dans les mémoires viennent presque toutes de la prétention que l'on a trop généralement d'écrire l'histoire complète d'une époque entière, ou d'un événement très-compliqué. Alors, n'ayant pu voir tout par soi-même, ni tout savoir bien exactement, on est souvent obligé de s'en rapporter à des bruits sans fondement, à des récits incertains, exagérés et faussés par les passions. De cette manière, les mémoires dont la vraie destination devrait être de faciliter le travail d'un historien, non seulement ne conduisent pas à ce but, mais en montrant les mêmes faits sous milles formes différentes, les uns niant ce qu'affirment les autres, ils présentent un chaos toujours bien difficile, quelques fois même impossible à débrouiller et mettent

Digitized by Google

l'historien dans la nécessité déplorable de tâtonner pour découvrir la vérité et souvent même de la remplacer par des conjectures.

Voilà déjà un grand inconvénient sans doute et ce n'est pas tout. De la hauteur où l'on se place pour suivre la marche générale des évènemens, on ne saurait découvrir, ni apprécier certaines circonstances, dont une plus juste estimation donnerait aux choses un autre caractère, on laisse échapper ou l'on dédaigne beaucoup de faits qui n'ayant pas reçu leur développement naturel, sont effacés par d'autres moins importans au fond, mais entièrement accomplis, ou que le hasard des conjectures met en plus grande évidence. Ainsi, l'accessoire usurpe la place du principal et tout le récit est faussé. Ajoutez que dans les grandes entreprises, il y a nécessairement des idées conçues pour l'avenir et dont tout le monde n'est pas apte à saisir toute la portée sur la simple inspection des premiers effets, les seuls qu'elles puissent produire lorsqu'échoue l'entreprise. Leur résultat futur et définitif, c'est-à-dire leur véritable but est souvent voilé par des résultats immédiats qui choquent la foule et qui donnent le change aux esprits vulgaires ou préoccupés.

Ces considérations paraissent assez graves pour mériter l'attention des hommes réfléchis. Sans prétendre donner de conseil à personne, je crois pouvoir affirmer qu'on éviterait tous ces inconvéniens, si chacun se bornait à écrire ce qu'il a fait, en avouant loyalement les fautes qu'il croit avoir commises, les idées qu'il avait, les motifs qui le déterminaient. Alors, j'ose le dire, nos mémoires deviendraient un monument honorable de la noblesse du caractère national; ils for-

Digitized by Google

meraient une première collection de matériaux pour l'histoire qu'ils préserveraient de la souillure des passions et de l'avidité des spéculateurs.

Pénétré de ces vérités, je ne parlerais ici que de l'insurrection de cette partie de la Volhynie, où je me trouvais, lorsque le mouvement se prépara et s'accomplit de la députation de ma province et de quelques particularités dont j'ai une parfaite connaissance, parce que j'y étais acteur ou témoin oculaire.

Renfermée dans ces étroits limites, ma narration n'aura pas tout le charme que pourrait lui donner l'ensemble de tous les faits de l'époque. Mais, si je ne puis dire au lecteur: „Lisez-moi, parce que mon ouvrage est agréable," je pourrais du moins lui dire: „Accordez-moi votre confiance, car je sens que je la mérite."

Depuis le partage de la Pologne, ses enfans n'ont jamais cessé de songer à reconquérir leur indépendance. Toutes les fois que s'est présentée l'occasion d'agir, l'amour de la patrie, qui fut toujours leur première vertu, leur a fait accomplir des sacrifices et donner des preuves de courage que l'Europe a sue apprécier. Aucun de ses efforts n'a été heureux, mais chaque nouveau revers a doublé leur énergie. Terrassés et non découragés, en touchant le sol natal, ils reprenaient chaque fois plus de force, de cette force d'âme, où la résignation qui fait la part de la nécessité s'allie au courage qui sait attendre et saisir l'instant d'éclater avec quelque chance de succès, de cette force enfin, qui constitue la dignité de l'homme. Environnés de périls sans cesse renaissans, enveloppés d'une nuée d'espions, ayant toujours devant eux l'échafaud ou les déserts de la Sibérie, ils travaillaient dans l'ombre sans l'aide d'aucun de ces

Digitized by Google

stimulans qui excitent l'ambition et uniquement pour obéir à l'amour de la patrie, pur, désintéressé, tel enfin que peuvent seuls le concevoir et l'éprouver des coeurs généreux.

On a souvent essayé d'écrire l'histoire des sociétés secrètes qui, à peine détruites, renaissaient aussitôt sous d'autres formes. Ces révélations plus ou moins exactes, sont trop connues pour que j'aie besoin de les rapporter. Je dois me borner à la dernière période et m'en tenir à ce qui concerne la Volhynie. Encore, ne pourrais-je aborder ce point qu'avec une extrême réserve et en taisant la plupart des noms de peur de compromettre les personnes. Je dirai seulement ce qui sera nécessaire pour expliquer la part que j'ai prise à l'insurrection de ma province.

La société des Faucheurs est bien connue par le procès de 1826, 1827, 1828. La barbarie déployée contre elle, ne parvint pas à l'étouffer. Privée de la plupart de ses principaux chefs et surveillée avec toute la rigueur d'un gouvernement dont les soupçons viennent récemment d'être éveillés, elle ne pouvait plus s'étendre aussi facilement, mais elle existait toujours. Les Faucheurs échappés à la vengeance du czar, ne croyaient pas que la découverte de leur société les eut dégagés de leur serment. Seulement ils cherchaient le voile de quelque autre forme pour mettre en défaut la vigilance des espions russes. En attendant on agissait avec plus de mystère et de prudence, on procédait aux réceptions avec plus de sévérité. Pour se consulter, ou pour affilier quelque nouveau membre, on profitait de toutes les occasions qui permettaient de se réunir sans éveiller des soupçons. Les noces, les enterremens, les baptêmes devinrent

Digitized by Google

autant de réunions patriotiques. Combien de fois, au bruit protecteur d'une musique lugubre, on jura tout bas la mort des oppresseurs; souvent les cierges brûlaient encore à l'autel, où un nouveau né avait été baptisé, et déjà son père se vouait avec cet enfant à la cause sacrée de la patrie; souvent le jeune époux, se dérobant aux fêtes des noces venait promettre de renoncer au bonheur domestique, de mourir, s'il le fallait, pour l'indépendance de la Pologne. C'est alors que le caractère national brillait de tout son éclat, pas un soupir donné au bonheur particulier qu'on s'exposait à perdre, pas une arrière-pensée, accordée au souvenir des persécutions récentes, pas une crainte, une hésitation pour l'avenir, ne ternissaient la pureté du serment. On sacrifiait tout au beau titre de Polonais, consacré par tant de souffrances, de sang et de larmes.

J'avais l'honneur d'appartenir à cette société, lorsque en 1826, je vis enlever la plupart des membres avec lesquels j'avais eu des relations. Je m'attendis à partager leur sort, d'autant mieux qu'on me soupçonnait depuis long-tems et que je savais être strictement surveillé. C'était à mes yeux un malheur inévitable; j'étais résigné, mais je ne pouvais supporter l'idée du désespoir de ma famille, quand les gendarmes viendraient m'arracher de ses bras. Cette pensée me devint si pénible que je pris le parti désespéré d'aller moi-même au devant de la catastrophe et de me jeter dans la gueule du loup. La récente incarcération de mon frère, pour lequel d'ailleurs j'étais parfaitement tranquille, sachant qu'il n'était pas affilié à notre société, me fournit un prétexte pour tranquilliser quelque tems ma famille. Je résolus de le suivre, afin de tâcher

Digitized by Google

de le mieux servir et je me rendis à Petersbourg. Cette démarche me sauva. Les dépositions de mes collègues arrêtés, ne contenant pas un mot qui put me compromettre, on n'avait contre moi que de simples soupçons, cela suffisait sans doute pour me jeter en prison; mais mon arrivée parut une si forte preuve de mon innocence qu'on ne m'inquiéta pas. Ce fut seulement à mon retour qu'on me mit aux arrêts dans ma maison. Cette détention dura une année. Je pus ensuite reprendre avec assez de sécurité mes fonctions de chef du district de Luck, emploi dont la société des Faucheurs m'avait honoré.

Je me trouvais à Krzemieniec, quand arriva la nouvelle de l'insurrection à Varsovie. On se la communiquait à l'oreille, on se livrait à l'espoir, on calculait les chances. Tout le monde était comme enivré. Au calme qu'eux seuls gardaient, on aurait pu reconnaître les membres de la société secrète des Faucheurs. Les autres citoyens incertains de leur rôle dans ce grave moment, se laissaient emporter à une espèce de délire. Leur imagination exaltée ne prévoyait aucune borne à leur activité future. Nous au contraire, nous savions que nous devions agir et à peu près de quelle manière. L'illusion nous était donc impossible et l'attente du signal, donné par le chef occulte de la province, tenait en suspens toutes les facultés de notre esprit.

Cependant, les jours s'écoulaient et point de signal! Cela nous étonnait, d'autant plus que notre chef dont je regrette d'être obligé de taire le nom, était un homme plein d'honneur et d'énergie. Bientôt nous apprîmes que l'insurrection languissait à Varsovie, qu'on avait même envoyé des propositions à Petersbourg! Il

Digitized by Google

est facile de concevoir ce que nous éprouvâmes à cette affreuse nouvelle. Nos sentimens venaient de se manifester plus vivement par les uns, plus discrètement par les autres, selon la diversité des positions et des caractères, mais la force des choses, en soulevant le voile qui nous avait couvert jusqu'alors, nous mettait tous en péril. Chacun de nous pouvait prévoir dans un avenir prochain des calamités d'autant plus douloureuses, qu'on nous refusait la consolation de les mériter en participant à la lutte. Cet état d'angoisses finit quand nous sûmes que l'empereur Nicolas avait rejeté toutes les propositions. La diète prononça la déchéance du czar et l'espoir rentra dans nos coeurs.

Dès lors les ordres de notre chef semblaient ne pouvoir manquer; mais nous apprîmes bientôt que par suite d'une mesure générale, prise contre toutes les personnes impliquées dans le procès de 1826, 1827 et 1828, le gouvernement l'avait fait enlever et conduire au fond de la Russie avec beaucoup d'autres citoyens qui ne revinrent chez eux qu'après la déplorable issue de l'insurrection accomplie par leurs frères.

Se voyant surpris et sur le point d'être emmenés loin du théâtre des évènemens et à l'instant de la crise, notre chef, homme de tête et de coeur, sentit la nécessité de déléguer ses pouvoirs à des personnes qui restaient et qui étaient en position de les exercer. Malgré la présence des satellites, chargés de le conduire, il sut trouver le moyen de nous envoyer un ordre écrit qui déférait ses attributions militaires au colonel Blendowski, ou en son absence au capitaine..... et à moi les fonctions civiles. Malheureusement cet ordre ne put recevoir son entière exécution. Quelqu' empressement que nous eussions mis à prévenir les chefs

Digitized by Google

militaires désignés, nos amis arrivèrent trop tard. Se voyant menacé de la déportation, le colonel Blendowski avait gagné Varsovie (il y est mort en combattant); nous croyons le capitaine..... en Pologne, il était en Autriche.

Resté seul de tous ceux qui avaient mission de remplacer le chef absent, je songeais à remplir mon devoir quelles que fussent les difficultés de la position d'un homme civil contraint de s'occuper des affaires militaires et au milieu de tant d'obstacles.

Mon premier soin fut de chercher à établir une communication avec la forteresse de Zamosc. Depuis long-tems plusieurs citoyens avaient eu la même idée et l'auraient mise à exécution, s'ils avaient trouvé un homme à la prudence duquel on put confier une mission si périlleuse pour ceux qui l'auraient donnée à un traître ou à un étourdi. Ces Messieurs n'ayant aucun mandat particulier qui les obligeât d'en courir les risques, ne voulaient pas compromettre leurs personnes et leurs familles; ils croyaient avec raison que leur devoir de citoyens leur commandait bien de se dévouer à tous les sacrifices quand l'heure serait venue, mais non à la dévancer. Or, pour eux, cette heure était celle, où arriveraient les troupes polonaises, ou bien une proclamation d'un commandant polonais, placé à distance convenable pour soutenir les efforts auxquels il les exciterait. Ma position était toute différente: Pour moi qui était devenu le chef de l'association, il ne s'agissait pas seulement de me tenir prêt, mais de préparer les choses; il me semblait donc nécessaire que je prisse des informations sur ce qu'on attendait de nous, afin de répondre à ce voeu autant que nous le permettraient les circonstances. Dans ce but je relevais la question, presqu' abandonnée d'ou-

Digitized by Google

vrir des communications avec Zamosc, je proposais d'y envoyer quelqu'un prenant sur moi toute la responsabilité de cette mesure. On voulut bien s'en fier à moi, je reçus des fonds sous le sceau du secret et sur-le-champ je m'occupais du choix de l'envoyé.

Il y avait alors à Krzemieniec un jeune homme, ancien membre de la société des Faucheurs. J'avais trouvé plusieurs fois l'occasion de lui être utile, je venais même de le placer en qualité de gouverneur dans une maison honorable et je lui savais gré d'avoir mieux aimé prendre ainsi une position dépendante, lui, qui n'avait jamais dépendu de personne, que de se voir à la charge de qui que ce fut. Je lui remis donc les fonds et prévoyant le cas probable où il ne pourrait revenir, nous convinmes de donner à certains mots une signification particulière, afin qu'il m'écrivit sans inconvénient la réponse que lui ferait le général Sierawski, alors commandant de Zamosc.

Tranquille sur ce point, j'entrepris d'organiser l'insurrection. Ce n'était pas chose facile.

Conformément aux statuts de la société des Faucheurs, le chef de la province connaissait seul tous les chefs des districts et il n'avait pas eu le tems de me donner leurs noms. Les chefs des districts ne se connaissaient pas entre eux; les membres d'un district étaient également inconnus de tous les autres. Si j'en connaissais moi, quelques-uns, c'était un abus, d'ailleurs le nombre en était petit. Je me servis de leur bonne volonté pour agrandir mon cercle d'action qui aurait dû embrasser toute la province. Avec de si faibles moyens, mes relations s'étendaient bien lentement; ce fut à mes yeux une raison de plus de ne pas restreindre l'insurrection à la seule société des Faucheurs.

Digitized by Google

Je me mis donc à réfléchir sur les facilités et les difficultés probables que rencontrerait mon dessein. Comme j'ose croire que mes réflexions ne manquaient pas absolument de justesse, qu'elles serviront du moins à expliquer ma conduite ultérieure, et que donnant une idée assez exacte de l'état moral de la province, elles peuvent être utiles à qui se trouvera dans le cas d'y agir, je crois devoir les mentionner ici.

Les habitans de la Volhynie peuvent être rangés en cinq classes:

1) Les nobles, propriétaires de grandes fortunes et appelés Magnats.

2) Les nobles, nommés ordinairement Drobna szlachta (petite noblesse).

3) Les paysans.

4) Les prêtres.

5) Les Juifs.

On appelle Magnat tout gentilhomme riche dont le nom est plus ou moins connu dans l'histoire du pays. Les familles enrichies plus récemment, n'appartiennent pas proprement à cette classe, mais comme il n'y a pas de classe particulière pour elles, on est presque convenu de les compter dans celle-ci. Je n'entrerais pas dans de longs détails sur les Magnats. On a assez parlé de leur origine, des souvenirs que rappellent leurs noms, de la position qu'ils avaient jadis. Je veux seulement les considérer du point où je me trouvais. Je n'ai rien à dire de leur patriotisme; les noms de Czartoryski, Radziwill, Sanguszko, Potocki et de tant d'autres qui ont si honorablement figuré pendant notre lutte, attestent suffisamment que l'amour de la patrie ne manque point chez les Magnats. Mais pour les engager dans une insurrection, il importait d'exa-

Digitized by Google

miner leur position individuelle. Ils ne sont pas malheureux; s'ils souffrent de l'oppression du pays, c'est moins pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens, car personnellement ils échappent à cette oppression. Comme ils ne manquent pas d'argent et que l'argent est tout sous le gouvernement russe, quelques sommes distribuées avec discernement leur assurent une liberté presqu' illimitée. Dans un pays sans lois, où des ukases innombrables et contradictoires offrent mille moyens de donner à toute chose le caractère que l'on veut, tout dépend du bon ou du mauvais vouloir des employés, et comme leur bienveillance est une marchandise, un Magnat peut toujours l'acheter. Il serait difficile d'imaginer une action si coupable qu'elle fut, dont en Russie un homme riche ne put se tirer sans beaucoup de peine, pourvu toutefois qu'on n'y découvre pas une tendance à changer cet ordre de choses si favorable aux employés, car alors ils y verraient tous une hostilité flagrante contre eux-mêmes, un attentat mortel à leur productive industrie et aux privilèges, selon eux inséparables de leur charge. Le vol, c'est-à-dire, le produit de ces compositions illicites, est pour eux le premier des privilèges. Un acte qui leur donnerait de pareilles appréhensions, serait donc un crime irrémissible, surtout, si ses auteurs étaient des Magnats, car cette classe ayant plus de fortune et de considération et par conséquent plus de moyens de réussir, inspirerait des craintes plus sérieuses. De tout cela il résulte naturellement que les Magnats comprenant bien qu'ils ont à courir plus de dangers, à perdre d'immenses avantages et en définitive qu'ils s'exposeraient plutôt dans l'intérêt d'autrui que dans leur propre, ont besoin de quelque garantie de

Digitized by Google

succès pour se livrer à une entreprise révolutionnaire. Cette garantie, je ne pouvais la leur offrir, mais l'entrée des troupes polonaises en Volhynie, leur en présenterait une suffisante et le manifeste de la diète annonçait positivement que les troupes viendraient dans notre province. On pourrait donc alors compter sur ceux des Magnats qui ne s'étaient pas encore associés au mouvement. Pour le moment je ne crus pas devoir m'adresser à eux.

La petite noblesse occupe en Pologne la même place que le tiers état en France. Elle se compose de personnes possédant des petites propriétés territoriales, servant les nobles riches, affermant des villages, ou des terres. Sous l'ancien gouvernement polonais, le titre de noble leur donnait des droits politiques qui ne sont plus respectés aujourd'hui. Les uns en ont joui, les autres les connaissent par les traditions et ils sont certains que le rétablissement de la Pologne leur permettrait de ressaisir les avantages que leur a enlevée la domination étrangère. Comme ils sont moins surveillés, qu'ils ont moins à risquer et plus à gagner, ils devaient être bien plus disposés à des efforts insurrectionnels que les Magnats. Il est juste d'ajouter qu'on trouve en eux toute la ferveur d'un pur patriotisme et qu'ils sont toujours prêts à se dévouer pour la cause nationale, sans mieux songer aux considérations que je viens d'indiquer. Toutefois la raison voulait qu'elles entrassent pour quelque chose dans mes calculs. Ainsi d'une part l'intérêt personnel de la petite noblesse ne présentant aucun obstacle et l'amour de la patrie la poussant à la lutte, c'est sur eux que devait s'établir ma principale espérance.

Je ne m'amuserai pas à refuter les contes ridicules débités sur la tyrannie des nobles envers les paysans.

Digitized by Google

Pourtant, j'ai un mot à dire: Quand la diète se proposait d'affranchir les paysans, moi, représentant de la Volhynie, j'adhérais d'avance sur ce point, à toutes ses décisions, si libérales qu'elles puissent être, et j'avais la certitude que tous mes commettans m'approuveront.

Les paysans aiment la Pologne. Les vieillards se plaisent à raconter dans les veillées quel fut jadis leur état et la génération présente, soumise à un recrutement barbare, écrasée d'impôts, surchargée de travaux publics, voudrait voir renaître la Pologne pour jouir de cet état passé, si doux en comparaison de leur position actuelle. On se tromperait pourtant, si on pensait qu'ils se leveraient en masse sur un simple appel au nom de la patrie. Une longue et dure servitude imposée par la Russie en les abrutissant, les a rendus trop timides; pour agir spontanément leur volonté n'a plus de ressort. L'uniforme d'un employé russe leur inspire une terreur qui ne saurait céder qu'à la nécessité d'obéir.

Une fois levés et rangés sous un chef, ils combattraient vaillamment; appelés, ils n'oseraient bouger. D'ailleurs, l'état présent des choses est de nature à les rendre défians à l'égard de leurs seigneurs respectifs. Non content d'avoir forcé les paysans à changer de religion, un gouvernement astucieux a trouvé le meilleur moyen de rendre impossible toute union entre ces deux classes. C'est le seigneur qui est condamné à procurer sous sa propre responsabilité, l'exécution rigoureuse de toutes les mesures qui désespèrent les paysans: les impôts, le recrutement, les transports, le logement et la nourriture des troupes. Ces fonctions que le seigneur n'est pas maître de refuser ou d'hu-

Digitized by Google

maniser, exercent sur les paysans une déplorable influence. Les uns, trop peu éclairés, pour apprécier la position de chacun, imputent à une mauvaise intention les peines qu'on est contraint de leur faire éprouver et naturellement ne sont pas assez attachés à leur seigneur pour le suivre dans une entreprise périlleuse à laquelle ils savent bien ne pouvoir être forcés. Les autres n'ignorent pas qu'en les tourmentant, on ne fait que remplir un devoir dont on gémit comme eux; mais cela même leur donne une si haute idée de la puissance du gouvernement et une si triste mesure de celle des seigneurs qu'ils ne sauraient avoir la moindre confiance dans les tentatives de leurs maîtres contre le gouvernement. De là cette conséquence que pour engager les uns à des efforts périlleux, il fallait d'autres hommes que ceux qu'ils regardaient comme leurs oppresseurs, pour décider les autres, il fallait des hommes qu'ils jugeassent plus forts que leurs seigneurs. Ces deux conditions indispensables ne pouvaient être remplies que par le commandant d'un corps polonais qui saurait terminer toutes les irrésolutions par un ordre auquel d'ailleurs on obéirait avec plaisir. Les paysans ne m'offraient donc aucune ressource pour le moment.

Les prêtres catholiques sont en général bons Polonais. Mais leur influence bornée à la noblesse qui seule en Volhynie professe la religion catholique, n'était presque d'aucun secours. Les nobles n'avaient pas besoin d'excitation pour embrasser la cause de la Pologne. Néanmoins la coopération des prêtres catholiques n'est pas à dédaigner. Beaucoup de familles mazoviennes, établies dans les forêts où elles exploitent divers genres d'usines, y sont restées attachées au catholicisme.

Digitized by Google

Quant aux prêtres russes, nommés Popes, non seulement on ne devait pas songer à s'en servir, mais il fallait soigneusement leur cacher nos projets. Profondément ignorans, généralement ivrognes, exigeant sans pitié leurs droits sur les noces, baptêmes, enterremens, confessions etc., espèce d'impôts que le gouvernement leur assigne sur les paysans, ils ne sont ni aimés, ni estimés. Quand même ils voudraient être utiles, ils le pourraient fort peu; mais ils peuvent nuire et la volonté ne leur manque pas. D'abord, comme tous les employés russes, ils ont mission d'espionner. De plus, ils savent qu'une force étrangère les a imposés au pays, qu'ils n'y jouissent d'aucune considération et ils se persuadent que les Polonais affranchis les chasseraient impitoyablement. Dans cette fausse opinion, ils s'intéressent plus que personne au maintien du statu quo. Comme d'ailleurs leur incapacité qu'ils doivent sentir et les exigences du pouvoir qui leur sont connues ne leur laissent pas d'autre moyen de conserver leurs places, que la délation et l'espionnage, ils ne manquent guères de rapporter aux autorités tout ce qui leur semble de nature à donner au gouvernement quelque ombrage.

Les juifs ont beaucoup à se plaindre de l'empereur actuel. Autrefois, ils payaient un impôt au lieu de donner des recrues. C'est lui qui les a soumis au recrutement; c'est par les ordres de ce nouvel Hérode qu'à l'âge de 8 à 12 ans leurs enfans sont arrachés du sein maternel. Pourtant les juifs sont Russes au fond de l'âme. Comme ils ne vivent que des spéculations plus ou moins illicites et immorales, ils tiennent beaucoup aux profits que leur offre l'espionnage systématique organisé par le gouvernement. Ils regardent

Digitized by Google

comme une providence la corruption des agens qui en partageant avec eux les bénéfices de la contrebande et les produits de leurs rapines, leur assurent une commode impunité. Jugeant inutile de se mélanger avec la société qui les repousse, ils ne voient en elle qu'une mine à exploiter et n'ayant point de patrie, ils adoptent celle dont les vices leur promettent le plus de chances, infames, mais lucratives. Pour les attacher à une autre, il faudrait leur donner des avantages capables de les ennoblir à leurs propres yeux et par cela même les rendre plus difficiles dans le choix des moyens, ou leur assurer plus de bien-être matériel qu'ils n'en ont aujourd'hui. Ne pouvant leur offrir rien de pareil, j'avais peu de chose à espérer d'eux.

Il y a encore une classe, née du sein même de nos malheurs, qui n'a jamais attiré les regards et qui le mérite pourtant, moins par le nombre des familles, dont elle se compose, que par l'influence qu'elle peut exercer. Je parle ici des familles qui ont obtenu en don les fortunes des Polonais exilés et dépouillés pour avoir à diverses époques tenté d'affranchir leur pays. Ces familles et surtout leurs héritiers, polonisés déjà pour ainsi dire, ne demanderaient pas mieux que d'être délivrés de la domination russe, si on leur garantissait la tranquille possession des biens qu'ils tiennent, ou une convenable indemnité pour ces biens que l'expulsion des envahisseurs devrait naturellement faire retourner à leurs propriétaires légitimes. Jusques là, cette classe exposée à tout perdre, se cramponnera aux Russes et devra être regardée comme l'ennemie nécessaire de tout mouvement patriotique. Présenter de pareilles sûretés, m'était chose impossible; je n'avais donc à m'occuper des hommes

Digitized by Google

de cette catégorie que pour leur bien cacher mes projets.

On voit que je ne pouvais raisonnablement compter que sur la petite noblesse. Prévenir les personnes de cette classe eut été impardonnable imprudence: L'instant de jeter le masque n'était pas encore venu. Force me fut de m'en tenir à quelques avertissemens particuliers dont j'eus tout lieu d'être satisfait, car les réponses me prouvèrent qu'il y avait dans cette partie de la population autant de patriotisme que je l'avais pensé et que ce patriotisme n'attendait que l'occasion de se manifester utilement. Mais outre les difficultés qui résultaient du besoin d'agir dans un profond secret, il y en avait une autre non moins grande et d'autant plus désolante que je n'avais nul moyen d'y remédier: c'était le défaut d'armes et de munitions. Par une juste appréciation de soi-même, le gouvernement sentait bien qu'il devait être abhorré, d'abord comme usurpateur et ensuite comme oppresseur. Aussi, tout en proclamant sans cesse sa prétendue légitimité, il prévoyait une insurrection et prenait toutes les mesures imaginables pour la prévenir ou l'étouffer. A la première nouvelle de la révolution, il avait prodigué des proclamations, menaçant des peines atroces, étendues jusqu'aux enfans de tous ceux qui de fait ou de paroles s'uniraient aux révolutionnaires et ceux même qui n'auraient pas l'infamie de dénoncer leurs frères. Le sacrifice de l'honneur est toujours la première exigence du gouvernement russe. Non content de ces moyens de terreur, il avait ordonné la saisie immédiate et sans exception de toutes les armes. Cette mesure reçut une rigoureuse exécution, car les employés courant eux-mêmes de grands risques, si l'insurrection réussissait,

Digitized by Google

n'osèrent s'abandonner en cette occasion à leurs habitudes de vénalité. Il y eut donc peu d'armes de rachetées ou de cachées et ce dénuement absolu des moyens les plus nécessaires, paraissait un obstacle insurmontable au succès de notre entreprise.

Dans cette position difficile, ce fut un fléau du ciel qui parut devoir nous procurer quelques ressources: Le choléra venait de commencer ses ravages; pour en restreindre le cours autant que possible, le gouvernement avait ordonné les mesures suivantes: Etablir des magasins de vivres de distance en distance, diviser les districts en petits cercles et entourer ces cercles de cordons sanitaires, formés de paysans armés de faux, donner aux maréchaux de districts l'autorité des chefs de leurs districts respectifs et les charger de choisir les chefs des cercles parmi les citoyens. Toutes ces prescriptions allaient être exécutées; il ne s'agissait donc que de s'ouvrir aux chefs de districts et d'obtenir leur assentiment, alors l'insurrection se trouverait toute préparée dans la province. C'est à quoi je me décidais. La difficulté consistait maintenant à s'entendre avec les maréchaux au milieu des conjonctures qui donnaient à la police un redoublement de surveillance. Je parvins à communiquer mes idées à un maréchal, il les goûta et me promit d'abord d'organiser son district conformément à mes vues et de faire entrer dans nos projets d'autres maréchaux qu'il devait bientôt voir, puisque tous étaient mandés comme lui au chef-lieu du gouvernement de la province. Satisfait de cette première démarche, je tournai mon attention vers les environs, nommés Polesie, où j'avais mon domicile habituel et où je me promettais un succès plus facile que partout ailleurs. J'y serais allé, mais, comme j'at-

Digitized by Google

tendais d'un moment à l'autre une reponse de Zamosc, je n'osais quitter le lieu où je me trouvais. Il fallait donc envoyer en Polesie un homme intelligent et sûr, mais qui? M. Godebski vint heureusement me tirer d'embarras. Ayant eu la même pensée que moi, il accourut me la communiquer, se proposa pour remplir cette mission et s'engagea à préparer les choses de manière à pouvoir répondre au premier signal que je lui donnerais. Je connaissais parfaitement M. Godebski. Il se recommandait à ma confiance par le souvenir de son père, mort au champ d'honneur en 1809 sous Raszyn, par les persécutions que lui avait fait subir à lui-même le grand-duc Constantin et par sa capacité personnelle qui le rendait très-propre à conduire à bonne fin l'entreprise délicate dont il se chargeait. J'acceptais de grand coeur sa proposition; il partit sans retard.

Cependant les jours se succédaient et point de nouvelles de Zamosc. L'impatience et l'inquiétude me tourmentaient cruellement. Pourquoi ce long retard? Que pouvait-il présager? Le fait est, que mon envoyé n'était point parvenu à Zamosc.

Les maréchaux de districts sur lesquels j'avais fondé les plus grandes espérances, allèrent effectivement au chef-lieu où ils étaient appelés, mais on les y retint. Cette mesure était pour moi un coup terrible; cependant je ne me laissais pas décourager par cette contrariété qui vint si inopinément paralyser mes plans. Réduit à peu près à moi-même, j'avisais au moyen de me passer d'utiles auxiliaires que le sort m'enlevait. Je trouvai quelques personnes qui se chargèrent de préparer les districts de Krzemieniec, Dubno, Rowno, Zaslaw et Wladimir. Du point, où j'étais alors, je ne pouvais

Digitized by Google

rien de plus. Il fallait me placer ailleurs pour étendre le cercle des opérations. J'allais donc quitter Krzemieniec, quand je vis arriver le comte C..... Connaissant son patriotisme, je n'hésitais pas à lui parler ouvertement. Il m'apprit que mon envoyé n'avait pas quitté la Volhynie. Cela dérangeait tous mes calculs. Afin de remédier à ce fâcheux accident, causé par mon imprudence, nous résolûmes d'envoyer à Zamosc un autre messager. M. C..... se chargea de trouver un homme qui accomplirait cette mission et il promit de parcourir les districts de Dubno et de Wladimir. En attendant son retour, je devais aller en Polesie et pousser mes courses jusqu'aux frontières du district de Pinsk. M. G..... promit de se rendre en Podolie. Nous convînmes encore de nous réunir à Krzemieniec huit jours après et de rapporter des nouvelles aussi exactes, aussi détaillées que possible sur la position et les forces de l'ennemi, afin d'en donner avis à nos compatriotes et de concerter nous-mêmes un plan convenable.

Les huit jours écoulés, quelle fut ma surprise, quand je vis revenir le comte C....., non pas seul, mais avec M. P..... Avait-il compris autrement que moi les conventions arrêtées entre nous? Ou bien, emporté par l'ardeur de son zèle, avait-il pensé que l'instant d'agir était venu? Je ne sais, mais au lieu d'envoyer demander à Zamosc des instructions, il y avait fait solliciter des secours et il apportait un billet du colonel Krysinski, commandant de Zamosc, qui promettait de nous envoyer dans quatre jours 4000 hommes, dont 3000 de troupes irrégulières. Après le premier moment de joie, nous commençâmes à nous communiquer les renseignemens recueillis dans nos courses. De l'en-

Digitized by Google

semble de nos rapports, il résultait que les Russes, à la vérité assez éloignés, étaient en force et avaient vingt quatre canons, que les troupes irrégulières qu'on nous envoyait, pouvaient être écrasées sans avoir produit aucun bien, que leur marche n'aboutirait, selon toute apparence, qu'à éveiller l'attention de l'ennemi, qu'à hâter la concentration de ses troupes qui alors seraient plus difficiles à vaincre, enfin qu'à augmenter dans la province le nombre des victimes. Cette face de la question n'avait rien de rassurant. D'un autre côté cependant, j'observais que les troupes polonaises en se montrant donneraient l'élan au courage de la population, démoraliseraient les Russes et par des manoeuvres habiles pourraient faciliter le développement de l'insurrection de la province, de manière à donner à l'insurrection générale de la Pologne une attitude imposante et par suite les moyens d'anéantir la domination étrangère. Ces deux avis contraires furent débattus. A tort ou à raison, j'aurais voulu laisser suivre aux choses la marche qu'elles avaient prise et accepter les circonstances, comme elles se présentaient. Je comptais sur le courage, sur l'énergie patriotique de la province, sur l'horreur que le gouvernement russe inspirait à tout le monde, enfin sur l'éloignement de l'ennemi qui ne pourrait de quelque tems gêner l'accomplissement de nos projets.

M. P..... se prononça dans un sens tout-à-fait opposé ..... Ne trouvant de force réelle que dans les baionnettes des troupes, régulièrement organisées et disciplinées, il jugea beaucoup plus grandes les difficultés de notre position et déclara net que le meilleur parti à prendre était de profiter du délai de quatre jours annoncé par le commandant de Zamosc, pour en-

Digitized by Google

voyer au devant des troupes promises, afin de contremander leur départ, si l'on arrivait à tems, ou du moins à leur faire rebrousser chemin. Je crus remarquer dans ces paroles une sorte d'humeur qui s'adressait à moi plutôt qu'au comte C....., dont le zèle imprudent sans doute, mais honorable en soi, nous avait placé dans l'embarras où nous étions et peut-être un secret dépit de n'avoir pas été désigné par le chef de la province, un mouvement de jalousie contre moi qui aurait donné beaucoup pour être déchargé d'un pareil fardeau. J'ai pu me tromper, cependant il est vrai que je crus tout cela. Ici, ce n'est pas une accusation que j'entends énoncer, c'est un aveu que je dois faire. D'après cette conviction bien ou mal fondée, je pris avec moi-même l'engagement de me retirer aussitôt qu'il me serait démontré, que M. P..... consentirait à prendre la direction du mouvement, car j'estimais autant que personne son expérience et son courage bien connu. Je désirais même lui céder la place sur-le-champ. Mes instances et mes raisons ne purent vaincre sa résistance; il refusa mes offres et partit pour Uscilug, afin d'arrêter la marche des troupes attendues. Comme après tout, on n'était pas sûr qu'il y fut en tems utile, et comme il fallait être prêt à tout évènement, j'allais toujours à Luck faire les dispositions que pourrait conseiller ou permettre la circonstance équivoque où nous nous trouvions.

En arrivant, je pris des informations sur les forces de l'ennemi. Il y avait dans la ville une centaine d'invalides formant la garnison habituelle, 800 chevaux récemment fournis par les citoyens et 50 hommes avec un commandant. Ce détachement envoyé pour prendre les chevaux, n'était armé que de petits sabres d'infanterie.

Digitized by Google

Le lendemain, un citoyen, nommé C..... dépêché de Wladimir à Luck, m'annonça que les troupes polonaises étaient déjà près de la frontière. Peu après une dixaine de jeunes gens des environs que j'avais fait prévenir la veille, se trouvaient réunis chez moi. Ignorant encore moi-même ce qu'on se proposait de faire et si les troupes s'en iraient ou avanceraient, je ne savais trop comment m'expliquer avec cette brave jeunesse: je fus obligé de m'en tenir à des généralités. Je leur dis qu'un détachement de l'armée polonaise approchait et semblait décidé à pénétrer en Volhynie, qu'il fallait nous préparer à le seconder de notre mieux, que sûr de leur brave volonté et de leur patriotisme, j'aurais cru leur faire tort en négligeant de les en prévenir, qu'enfin attendant de moment en moment des nouvelles positives, je les invitais à se tenir prêts et que nous agirions de concert selon les circonstances qui se présenteraient. Il me serait impossible de peindre le généreux enthousiasme produit par cette simple ouverture. La reconnaissance qu'elle excita, l'ardeur qu'on montrait d'en venir aux mains, me donnant plus d'espoir que jamais dans l'excellent esprit de la province me faisaient regretter vivement de n'avoir pas suivi ma première idée malgré l'opposition de M. P.....; le mal était fait, il fallait en subir les conséquences.

A peine étions-nous réunis depuis une demi-heure, lorsque survint un jeune homme, portant une cocarde blanche, attachée à son habit. Il se nomma M..... „J'ai fait, me dit-il, une excursion du côté de Wladimir: Le général Dwernicki est à Uscilug, il a dispersé le bataillon russe qui s'y trouvait; vers minuit, vous le verrez ici. Il m'envoie vous dire d'empêcher qu'on

Digitized by Google

ne brûle le pont et qu'on n'emmène les chevaux réunis dans la ville et dont il a un pressant besoin." Je restai tout étourdi d'un pareil ordre. Pour l'exécuter j'avais une armée de dix hommes! Je comprenais bien l'avantage de retenir les chevaux et de conserver le pont dont la destruction rendrait la ville inabordable de ce côté. Mais le nom du général Dwernicki confondait toutes mes idées. Ce n'était pas ce général que nous attendions, c'était seulement un détachement envoyé par le colonel commandant à Zamosc. Je voyais là un mal-entendu fort inquiétant. Je m'étonnais davantage encore de la légèreté avec laquelle on m'envoyait un pareil ordre, sans savoir quels moyens j'avais de l'exécuter. Evidemment cela ne pouvait venir du général Dwernicki; comment le supposer capable d'une semblable étourderie. Je pensais donc que le jeune homme avait eu affaire à quelque officier subalterne qui, ne doutant de rien, avait trouvé très-simple de donner des ordres sans trop s'embarrasser, s'ils étaient exécutables ou non, et dans cette heureuse défiance, je pris le parti d'attendre jusqu'au soir, me réservant de veiller sur les mouvemens de la garnison. Cependant, comme j'en étais réduit à de simples conjectures concernant le rapport qu'on venait de me faire et que je n'étais pas certain de n'avoir rien à faire, je profitais d'une visite du commandant chargé d'emmener la remonte pour l'amuser le plus long-tems possible et lui acheter un cheval tout harnaché. Peu d'heures après, nous sûmes positivement que les troupes détachées par le colonel Krysinski avaient en effet investi Uscilug et dispersé la garnison russe, mais que sur l'invitation de M. P..... elles s'étaient déjà retirées. Ce que j'avais vu, me persuade que ces troupes, quoique

Digitized by Google

peu nombreuses, auraient alors suffi pour insurger toute la province. Quoique le caractère de mes fonctions fut purement civil, j'aurais dû m'opposer à l'accomplissement du projet de M. P..... dont les conséquences ont été si funestes, car d'un côté l'approche des troupes avait engagé bon nombre de citoyens à manifester leurs dispositions, ce qui redoublait et dirigeait la surveillance de la police et avertissait les généraux russes, commandant en Podolie et en Kijovie, de se mettre en mesure de fermer la Volhynie à l'armée polonaise, et d'un autre côté la brusque et inopportune retraite de ce détachement déconcertait toutes les espérances. Les patriotes qui s'étaient ainsi découverts furent mandés et retenus au chef-lieu du gouvernement. C'était pour les Russes des ôtages ou des victimes de plus, pour nous d'excellens auxiliaires de moins. Au moment, où se fit cette fatale retraite, l'insurrection éclatant à l'improviste, n'aurait pas rencontrée de sérieux obstacles, et quand au bout de quelque tems les Russes se seraient présentés, elle aurait déjà pris assez d'étendue et de nerf pour les bien recevoir. L'apropos manqué, elle éprouva plus tard des difficultés insurmontables. La loyauté de M. P..... était à l'abri de tout soupçon, je n'estimais pas moins son expérience militaire, c'est pourquoi je m'étais laissé étourdir par l'exposé qu'il nous faisait des malheurs inutiles auxquels nous exposerait l'exécution de l'avis contraire au sien. J'avais voulu éviter le blâme que j'aurais encouru par une persistance imprudente et je crains d'en avoir mérité davantage par un excès de prudence. Je ne sais trop si M. P..... m'aurait écouté, ni quels moyens j'aurais eu de le faire renoncer à son projet, cependant j'estime

Digitized by Google

que mon devoir était d'essayer d'y parvenir. Toutes ces réflexions qui se présentent maintenant si claires à mon esprit, alors ne me frappaient pas de même.

Toutefois sentant la nécessité d'avoir un chef militaire, ne voyant pas d'homme plus capable que M. P..... et toujours préoccupé de la pensée qu'il m'enviait le premier rang, je lui écrivis une lettre, où je le suppliais comme citoyen, où je le sommais comme chef, de se charger de toute la partie militaire et même de prendre la direction suprême de l'insurrection, ajoutant que je me retirais en Polesie et que, dès ce moment, je me plaçais sous ses ordres.

Devais-je abdiquer ma charge? était-ce bien un acte d'abnégation permise? Nommer un chef militaire, je le pouvais; mais, me retirer pour n'être plus un objet de jalousie et peut-être de mésintelligence; m'effacer devant un autre pour lui imposer l'obligation de déployer tout son zèle et tous ses talens, puisque, n'ayant pas de supérieur, il verrait toute la responsabilité concentrée sur lui seul, c'était peut-être excéder mon droit. Je ne sais, si le motif même pourra m'excuser; je l'ai fait pourtant.

M. P..... répondit qu'il acceptait l'emploi dont je l'investissais. Je fus heureux de cette réponse et s'il faut l'avouer, je crus avoir bien mérité de ma province par cet acte qui prouvait que j'étais tout dévoué à l'intérêt de la cause sans aucun mélange d'amour propre, ou de vues personnelles. Une heure après avoir reçu cette réponse, j'étais en route pour la Polesie.

J'y trouvais les choses en aussi bonne position qu'il était permis de le désirer. D'un côté, le comte Stanislas Worcell avait pris spontanément les meilleu-

Digitized by Google

res mesures dans le district de Kowel confinant à celui de Luck, d'un autre côté M. Godebski avait fait les dispositions les plus convenables et le succès répondait à son zèle. Après m'être abouché avec eux, comme ma demeure se trouvait précisément au centre, j'allais m'établir chez moi pour voir venir les évènemens. Au bout de quelques jours le district de Rowno me fit savoir qu'il était tout-à-fait organisé et m'apprit le chef qu'il s'était donné. Ce chef m'annonça sa résolution de lever l'étendard à mon premier signal. De son côté, M. P..... paraissait ne pas perdre son tems. J'appris avec une satisfaction inexprimable que de beaucoup de points de la Volhynie on envoyait prendre ses ordres. Il faisait de tems en tems quelques proclamations. C'est alors surtout que je me félicitais de lui avoir remis mes pouvoirs. Reconnu, comme il l'était par nos concitoyens, il aurait infailliblement la noble ambition de mener à bien nos efforts et il y mettrait toute l'audace d'un patriote et toute l'expérience d'un militaire éprouvé. Je me promettais bien de le seconder en dirigeant le mieux que je pourrais l'insurrection de la Polesie.

Bientôt nous reçûmes une proclamation émanée d'un major, nommé Chruscikowski, se disant envoyé par le général Dwernicki, dont il nous annonçait la prochaine arrivée en Volhynie. Sur cet avis, persuadé qu'on allait bientôt nous appeler aux armes, je crus devoir hâter nos préparatifs au risque de donner quelques soupçons à la police. Effectivement elle en conçut, nous le vîmes bien; mais, comme nous pensions toucher au moment de l'explosion, nous continuâmes nos travaux sans nous soucier le moins du monde des mesures que le gouvernement s'aviserait de

Digitized by Google

prendre et que selon nous il n'aurait pas le tems de mettre à exécution.

Quelle fut notre stupéfaction quand peu de jours après au lieu d'un message annonçant l'entrée du général Dwernicki, nous reçûmes un autre écrit du même major Chruscikowski, où il nous disait que ce général s'était arrêté à Zamosc à cause du mauvais état des chemins et qu'il y resterait jusqu' à ce que les routes devinssent praticables pour l'artillerie. Je n'ai pas besoin de dire quel effet cette nouvelle produisit sur nous. Nos desseins étaient dévoilés, le gouvernement avait ouvert les yeux et les troupes ennemies ne se laissant pas arrêter par le mauvais état des chemins, gagnaient le tems nécessaire pour s'approcher et paralyser nos efforts, avant même que nous puissions agir. Plus je réfléchis à cette circonstance, moins je la comprends. Divulguer par des proclamations le projet d'entrer en Volhynie, commencer le mouvement et s'arrêter plusieurs semaines, c'était tuer l'insurrection. Aussi le résultat répondit-il à cette haute imprudence et la province fut sacrifiée.

A mesure que les Russes s'avançaient, les districts qu'ils dépassaient, ou qu'ils allaient traverser, ne pouvaient plus bouger. Dans chaque chef-lieu de district, ils jetaient un bataillon d'infanterie et les autorités reçurent des avis et des ordres plus sévères que jamais. La Polesie seule ne fut pas inondée de troupes. Comme les chefs avaient hâte de les rassembler à la frontière pour fermer la province au général Dwernicki, ils ne s'occupèrent pas de cette contrée boisée qui selon eux n'avait pas beaucoup d'importance. Aussi, là seulement, il fut possible d'organiser une petite insurrection. Pourtant on nous y suscita encore

Digitized by Google

de grandes difficultés. Dans chaque district il y a une espèce de tribunal de police, nommé Nizny sad (tribunal inférieur) dont les membres résident dans les différentes parties du district, nommées Uczastki. Le tribunal inférieur est composé d'un président, nommé Kapitan sprawnik, et de quatre assesseurs, quelquefois plus selon la grandeur du district et les besoins locaux. Toutes les enquêtes, les exécutions sont du ressort de ce tribunal. Le président et deux assesseurs constituent le complet, aussi ce nombre est-il toujours présent au chef-lieu. Les assesseurs demeurent dans différentes parties du district, sur les terres des citoyens et se font payer ou l'indulgence dans les exécutions, ou les omissions dans leurs rapports et parfois même leur silence. C'est un continuel trafic de la justice. Ordinairement, les citoyens leur assurent un revenu fixe tant en argent qu'en produits territoriaux, ce qui ne les empêche pas de vexer ces citoyens, s'il se présente une occasion extraordinaire. Mais au moins, ils se croient engagés par ces rétributions à fermer les yeux sur les cas ordinaires et presque journaliers. Comme la rétribution est plus ou moins grande dans une division du district selon que cette division a plus ou moins d'habitans riches, les assesseurs briguent telle ou telle Uczastka, comme on brigue telle ou telle prébende. Ce tribunal réunit au plus haut dégré tout ce que la vénalité peut produire de plus infame, tout ce que le vol et la rapine peuvent inspirer d'adresse et suggérer de prétextes pour cacher et dissimuler les extorsions. Tels sont ces tribunaux en général, surtout là, où les membres ne sont pas tous du choix des citoyens, ce qui a lieu dans plusieurs gouvernemens des provinces jadis polonaises. Pourtant, je

Digitized by Google

dois avouer qu'il y a eu des exceptions honorables. Nous avions dans nos rangs des membres du Nizny sad qui se sont joints à nous franchement et dont plusieurs partagent maintenant l'exil de leur compatriotes. Il est vrai que ceux-là se distinguaient toujours de leurs collègues par leur loyauté et leur droiture.

Quant à M. Sluchajewski, membre du tribunal inférieur et demeurant sur mes terres, c'était à la fois un ivrogne et un poltron. Voulant tirer parti de ces défauts, qui certes, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvions, me paraissaient en lui autant de qualités admirables, j'invitais cet assesseur à dîner, et quand le vin que je n'épargnais pas eut produit son effet, j'obtins de lui en la confidence que beaucoup de popes lui ont fait des rapports sur moi et la promesse qu'il ne les transmettrait pas à l'autorité. Quelques centaines de roubles en papier cimentèrent cet accord et je croyais pouvoir être tranquille, du moins pour quelque tems. Or, gagner du tems, était la seule chose faisable, la seule qui put nous sauver. Réellement le rapport ne fut pas envoyé, mais j'appris que M. Sluchajewski s'était introduit la nuit dans une forge, où j'avais fait fabriquer des fers de lances et en avait pris plusieurs, ainsi que des anneaux de fer destinés à affermir les faux. Ceci me prouva d'abord la justesse de mes observations sur la moralité des employés et ensuite que malgré l'argent accepté par M. Sluchajewski, je devais me défier de lui, si je ne voulais pas voir renverser tous nos plans pour peu que durât la position incertaine dans laquelle nous nous trouvions. Ayant invité de nouveau l'honnête assesseur, je lui déclarai que son action infame m'était connue, que j'avais eu l'intention de le traiter avec

Digitized by Google

douceur telles circonstances qui advinssent, mais puisque il agissait en traître, que je le traiterais comme tel. „Vous n'ignorez pas, ajoutai-je, que toute la contrée n'attend qu'un signal pour se soulever; or, je vous avertis que si vous nous inquiétez, je donne ce signal et quelques heures après je vous fais pendre comme espion; tandis que si vous vous conduisez bien, je m'engage à vous protéger et je vous sauverai malgré la haine que vous avez inspirée à tout le monde.“ A ces mots, le misérable se jette à mes pieds, me promet une aveugle obéissance et en témoignage de sa loyauté future, il m'apporte le lendemain tous ses papiers avec les fers dont il s'était saisi. Or, pour le dire en passant, tout cela n'empêcha pas le traître de faire son rapport en cachette et de voler plus adroitement d'autres fers qui plus tard furent produits comme pièces de conviction dans mon procès.

Le cas était grave, mais heureusement prévu. Voilà comme je m'en tirai: Ne sachant trop si tous mes moyens de défense m'empêcheront d'être enlevé, car cela dépendait du tems que le général Dwernicki laisserait aux Russes, je prévoyais la possibilité de mon arrestation, et averti par les actes de l'infame Sluchajewski, j'ai fait dessiner le plan d'une grille pour orner les balcons de ma demeure. Ce dessin se composait de pièces en tout semblables à des fers de lances et aux anneaux que je faisais fabriquer. J'ai écrit et signé sur ce plan l'ordre de l'exécuter adressé à mon commissaire [1]) l'ayant convenablement antidaté. En cela

1) On appelle en Pologne Commissaire, le régisseur en chef d'une terre composée de plusieurs villages, préposé sur les régisseurs de ces villages.

Digitized by Google

j'obéissais à un trop juste pressentiment. Lorsque plus tard j'étais arrêté et qu'on me présenta ces pièces de fer comme des preuves accablantes, je répondis que c'étaient des pièces d'une grille commandée long-tems avant la révolution, à une époque où personne ne pouvait la prévoir, qu'il était facile de vérifier mes assertions par la date du plan de cette grille qu'on trouverait chez moi dans mes papiers. Peut-être ne fut-on pas dupe de mon artifice, mais on n'avait rien à répliquer; il fallait abandonner ce grief du moins en apparence.

Malgré cette espèce de garantie, je n'étais pas tout-à-fait tranquille. Donnant pour prétexte le choléra, je fis venir une dixaine de mes chasseurs et les mis aux avenues de ma maison, décidé à me défendre, si on venait pour m'enlever. Et bien m'en prit; peu après on m'avertit que 25 gendarmes avaient été expédiés pour s'emparer de moi, mais qu'ayant appris en approchant qu'ils ne viendraient pas facilement à bout de leur expédition, d'autant plus difficile que les dispositions de la Polesie n'étaient plus douteuses et que les habitans n'attendaient qu'une occasion pour se manifester avec vigueur, ils avaient rebroussé chemin. Durant cette époque d'angoisses qui dura six semaines, nos préparatifs avançaient. Sans savoir précisément le jour où le général Dwernicki entrerait en Volhynie, nous étions persuadés que cela ne manquerait pas d'arriver. Pour profiter autant que possible de ce tems de pénible inaction, je me mis à décrire la position morale de la province, ainsi qu'à rédiger un projet de code provisoire, adapté aux besoins du moment et à notre position vis-à-vis du gouvernement russe. J'envoyais tout cela au général. Enfin, prévoyant que l'in-

Digitized by Google

surrection de cette partie de la Polesie trop éloignée de M. P..... pour se trouver immédiatement sous ses ordres, aurait besoin d'un chef militaire qui dirigeat les premières opérations, je demandais un rendez-vous à un colonel M. M..... qui, ayant servi sous l'empereur Napoléon, me parut plus propre que tout autre à bien s'acquitter de ce devoir. Nous nous rencontrâmes dans une maison tierce et il fut convenu que M. M..... prendrait le commandement de l'insurrection dès que l'étendard serait levé et le garderait jusqu'au tems, où les ordres du général Dwernicki, ou ceux de M. P..... pourraient nous parvenir. Tranquille de ce côté, je revins chez moi. Une semaine s'écoula, les chemins devinrent praticables et tout restait dans l'inaction. Dévoré d'inquiétude, je me décidais à tenter une course vers la frontière, afin d'apprendre quelque chose de positif sur les mouvemens du général Dwernicki. Je partis aussi secrètement que possible. La maison du comte Worcell étant sur mon chemin, je résolus d'y entrer. Il était à peu près 11 heures du soir, quand j'arrivais. Le silence qui y régnait, ne me fit rien prévoir, j'imaginais simplement que tout le monde reposait, tandis que presque tout le monde était parti. Je heurtai long-tems à la porte; au bout d'un quart d'heure, je vis enfin une fenêtre du salon s'ouvrir et une voix de femme demanda qui c'était. Je me nommais; bientôt la porte s'ouvrit et la comtesse pâle et inquiète parut elle-même sur le perron. Sans me donner le tems de la saluer: „Mon mari, me dit-elle, et nos voisins ont levé l'étendard de l'insurrection et sont allés à Kowel pour s'emparer de la ville et de magasins qui s'y trouvent. La joie et la surprise me coupèrent la parole. „Comment, dis-je enfin, votre

Digitized by Google

mari ne m'a-t-il averti de rien?" — „Il vous a envoyé un exprès, vous l'aurez manqué en route." Toute la nuit se passa en questions de ma part et en réponses très-inexactes du côté de la comtesse, qui partagée entre le bonheur de toucher au résultat si long-tems désiré et une inquiétude aussi vive que naturelle pour son mari, ne s'était pas trop informée des détails préparatoires, ni des moyens d'exécution. A la petite pointe du jour, mes chevaux étant reposés, je remontais en voiture pour aller à Kowel, m'aboucher avec le comte Worcell et voir par moi-même les premiers pas de cette insurrection si tardive qui nous tirait d'une position précaire dont la durée mettait en péril nos espérances et nos personnes. A peine avais-je fait une demi-mille que j'aperçus une dixaine de cavaliers escortant deux voitures de poste. La bigarrure de leur accoutrement les a fait de loin reconnaître pour des insurgés; je m'arrêtai donc et bientôt je vis l'un d'eux tourner bride et venir à moi. C'était le comte Worcell. Dès qu'il me reconnut, il s'écria: „Avez-vous reçu ma lettre?" — „Non; Kowel est-il pris?" — „Nous n'y sommes pas allé, répondit le comte Worcell, nous ne sommes que dix et Kowel est gardé par une garnison de plus de 100 hommes qui se tiennent maintenant sur leur garde. Nous nous sommes donc contentés d'enlever les chevaux de postes environnantes pour interrompre les communications et à une de ces postes nous avons fait prisonniers deux officiers porteurs de dépêches du général Rüdiger." En causant de tout cela, nous regagnâmes la maison du comte Worcell. On déposa les prisonniers dans une auberge, où ils furent traités avec tous les égards dus au malheur. L'un d'eux, nommé baron de Morgenstern, était porteur

Digitized by Google

du rapport de son général. Se voyant entouré, il avait déchiré le papier et en avait escamoté si adroitement une partie que le comte Worcell n'en put saisir que la moitié; nous y lûmes pourtant que le général Rüdiger annonçait au feldmaréchal Diebitsch que le général Dwernicki était entré en Volhynie à la tête de 20,000 hommes, qu'il serait bientôt suivi par le général Sierawski qui s'avançait avec 30,000 hommes, que l'esprit de la province était aussi mauvais que possible, enfin, que lui Rüdiger ne saurait résister et demandait à grands cris des secours. Nous savions que Rüdiger se trompait de beaucoup sur le nombre des troupes polonaises qui se réduisaient tout au plus à 4000 hommes, pourtant son découragement nous fit concevoir les plus belles espérances. Le comte Worcell me dit encore que le général Dwernicki avait écrit au colonel M..... en l'engageant à organiser l'insurrection, que le colonel avait fait une proclamation et que lui, Worcell, m'avait envoyé le tout. Sans perdre un moment, je revins chez moi, où je trouvais effectivement le messager du comte Worcell. La lettre du général Dwernicki enjoignait au colonel de se hâter et de faire en sorte que le mouvement put éclater à la fois sur le plus grand nombre de points possible, pour (disait la lettre) vaincre plus facilement Rüdiger qui, par ce moyen, sera forcé de diviser ses forces. La proclamation du colonel M..... nous enjoignait de nous rassembler et de nous rendre à la demeure d'un capitaine B..... qui prendrait le commandement. La même proclamation nous prescrivait la route que nous devions suivre en exécutant cet ordre. Sur-le-champ je fis copier ces deux pièces et les envoyais à M. Godebski en l'invitant à se hâter. Il me fit dire qu'il

Digitized by Google

allait se mettre de suite à l'ouvrage et j'expédiais par le messager du comte Worcell ma réponse pour le colonel M..... Alors je m'occupais ouvertement de tous les préparatifs. Le comte Worcell m'écrivait presque journellement, sa troupe augmentait, il avait réussi à intercepter un convoi de farine, destiné au corps de Rüdiger. Ainsi pourvu de vivres, il s'était retiré dans les bois, à un endroit, nommé Czerewacha, pour attendre notre arrivée et exécuter ensuite les ordres du colonel M..... Bientôt M. Godebski m'informa du jour où l'insurrection devait gagner ma petite ville. Quelle fut ma douleur en recevant du comte Worcell la veille du jour indiqué l'avis que le colonel M..... nous enjoint d'attendre. Si jamais j'éprouvais un mortel chagrin, ce fut alors. Attendre, c'était nous perdre, abandonner la sainte cause que nous avions embrassée, renoncer nous-mêmes à tout espoir de salut, à tous nos moyens de défense, et être menés en Sibérie pour n'avoir rien fait qu'une inutile démonstration. Toutes ces idées se présentèrent à mon esprit et je me décidais à ne pas communiquer aux insurgés ce nouvel ordre qui nous aurait tous perdus, et que je regardais comme contraire au bien de la patrie. J'écrivis dans ce sens au comte Worcell et attendis le lendemain avec une anxiété difficile à décrire. Enfin ce lendemain arriva. Vers six heures du soir, je vis du haut d'un balcon une troupe d'environ 500 hommes déboucher d'un bois et s'avancer dans la plaine en se dirigeant vers ma petite ville. Ce que je sentis alors ne saurait s'exprimer. Je voyais le moment, où j'aurais le bonheur de commencer à servir ma patrie ouvertement. Mais le dernier ordre du colonel M..... me faisant comprendre que nous ne pouvions plus compter

Digitized by Google

sur lui, me fit supposer que les affaires n'allaient pas aussi bien que nous le supposions et diminua de beaucoup mon espoir. Bientôt M. Godebski et plusieurs autres citoyens qui s'étaient joints à l'insurrection, vinrent me voir. Ils m'informèrent qu'ils avaient l'intention de coucher dans ma petite ville, mais que leurs gens allaient tout de suite passer la rivière [1]), et camper de l'autre côté. Pressés d'aller surveiller cette opération, ils me quittèrent en m'invitant à les joindre à la pointe du jour. A 4 heures du matin, je montais à cheval et fus bientôt dans la petite ville, où je trouvais mes compagnons debout. Au milieu de la rue principale, les habitans avaient dressé une table couverte d'une nappe et mis dessus un pain et du sel. C'est de cette manière que les paysans et les juifs souhaitent la bienvenue. Nous partîmes; nos gens étaient déjà en bataille sur l'autre rive. Ce n'était précisément pas une troupe régulière, mais chacun des chefs avait tâché d'habiller ses hommes uniformément. Ils étaient si décidés, si contens que je ne pus m'empêcher de regretter profondément qu'ils ne fussent pas munis d'armes de guerre, (ils n'avaient que des fusils de chasse) et surtout commandés par quelque officier habile qui sut tirer parti de leur bonne volonté. Notre marche fut une espèce de triomphe; toute la population des villages sortait pour nous voir, mais toujours sous l'influence de la peur qu'inspirait le gouvernement, les paysans se retiraient après nous avoir exprimé leurs voeux. A chaque moment nous rencontrions des chariots chargés de vivres et d'eau-de-vie que nous en-

1) Cette rivière, nommé Styr, baigne les murs de ma petite ville, nommée Rafalowka.

Digitized by Google

voyaient les citoyens. Enfin, le lendemain nous arrivâmes à Czerewacha et joignîmes la troupe du comte Worcell. Je croyais marcher sur-le-champ vers la demeure du capitaine B....., mais il avait annoncé que lui-même viendrait nous trouver. Nous l'attendîmes. Il arriva le surlendemain à la tête d'une trentaine de cavaliers bien montés et bien équipés. Le capitaine procéda tout de suite à l'inspection de nos gens. Nous étions à peu près 1000 hommes, parmi lesquels 200 cavaliers; l'infanterie au nombre de 100 avait des fusils de chasse, le reste composé pour la plupart de paysans n'avait que des faux. J'avoue que cela n'était pas bien rassurant. Le paysan bien armé et faisant partie d'une troupe régulière était excellent soldat, mais n'ayant qu'une faux et n'ayant pas un homme de guerre pour commandant, il ne me présentait aucune garantie. Nous comptions bien 200 recrues russes, mais pris parmi les paysans de la province et que nous avions réussi à faire prisonniers, lorsqu'ils passaient dans notre voisinage pour se rendre à Kijovie, où ils devaient être armés, mais nous ne savions trop quel degré de confiance on pouvait leur accorder, et d'ailleurs nous n'avions pas d'armes à leur donner. Néanmoins dans l'espoir d'un meilleur avenir nous projetâmes de les incorporer parmi les insurgés et leur en fîmes la proposition. „Nous vous voulons du bien, répondirent-ils, mais nous avons prêté serment.“ Voyant que c'était la seule considération qui les arrêtait, nous fîmes venir un prêtre de la religion grecque-unie qui les délia de leur serment et leur en fit prêter un autre au gouvernement polonais. Dès lors ils furent à nous. Pourtant, comme nous avions fort peu de munitions, nous ne pouvions raisonnablement compter

Digitized by Google

pour le moment que sur les cavaliers. L'arrivée du capitaine Bogdanowicz changeant nos premières dispositions, nous attendîmes les ordres du colonel M..... Au bout de quelques jours, il nous écrivit enfin, mais quelle lettre! Il nous engageait à nous disperser, nous offrait de venir si nous l'exigions absolument, mais que ce ne sera que pour mourir avec nous, et sa lettre enfin était datée de Stojanow, petite ville de la Galicie autrichienne!

Cette défection nous paralysa. Une autre, peut-être encore plus pénible, vint empirer notre position: M. P..... malgré toutes ses proclamations et ses promesses, se retira de même en Galicie, lorsqu' approcha le moment d'agir. Abandonnés des chefs militaires, nous sentîmes qu'il fallait ne compter que sur nous-mêmes et créer quelque autorité pour nous régir. Alors, je ne sais quel désir de nous modeler sur le gouvernement de la Pologne que nous servions de fait, nous conduisit à la même faute qu'on avait commise à Varsovie: Au lieu de nommer un chef et de lui confier le pouvoir suprême, nous instituâmes un conseil civil et militaire, pouvoir, qui par cela seul qu'il est collectif, ne saurait jamais avoir ce nerf et cette promptitude qu'exige un mouvement insurrectionnel. On m'offrit la présidence, mais sans aucun privilège particulier. Un des membres, le capitaine B..... fut investi du commandement militaire. Il serait trop long et peut-être inutile de signaler tous les défauts d'un pareil gouvernement. Observons néanmoins qu'un conseil parlera toujours plus qu'il n'agira, qu'un chef militaire, membre du conseil, ne sera ni soumis à la surveillance de personne, ni parfaitement libre dans ses opérations, qu'enfin quelques soient ses membres, ce sera toujours

Digitized by Google

un gouvernement qui ne justifiera jamais ce titre, car jamais, il ne pourra satisfaire aux exigences du moment, exigences dont en révolution dépend ordinairement tout l'avenir, comme le prouve en grand l'insurrection de Pologne et la nôtre en petit. Pourtant nous nous occupions, nous nous hâtâmes d'écrire au général Dwernicki pour le conjurer de nous envoyer au moins quelques officiers, nous fîmes des proclamations, le tout inutilement. Enfin, comme il était clair que nous ne pouvions toujours rester à la même place, que notre inaction, en se prolongeant, nous attirerait des calamités terribles et que les avantages résultants de l'arrivée de quelques volontaires, étaient plus que balancés par la défection des paysans qui, préoccupés de la crainte des Russes, nous abandonnaient peu à peu, nous résolûmes de sortir de cette position quoiqu'il en dût coûter. La proposition de nous mettre en mouvement passa tout d'une voix; mais, il n'en fut pas de même, quand on voulut régler un plan d'opération. Des projets opposés furent présentés et soutenus: Chacun voulait le même but, mais chacun voulait y arriver par le chemin qu'il jugeait le plus sûr et, malheureusement, il ne se trouvait personne parmi nous qui eut assez d'autorité pour trancher la question, ou une réputation militaire assez imposante pour faire pencher la balance et rallier à son avis tous les suffrages.

Notre insurrection se composait d'habitans de deux districts contigus, ceux de Luck et de Kowel. Aussi les uns voulaient aller à Luck, les autres à Kowel et regardaient ces deux endroits comme des points d'une extrême importance. Moi, au contraire, peut-être avec aussi peu de raison, je croyais voir dans ces deux projets la perte de tous les autres. Voilà les réflexions

Digitized by Google

qui déterminaient chez moi cette façon de voir: Je pensais qu'avec si peu de forces, de munitions et surtout d'expérience, nous ne pouvions obtenir quelques résultats que dans les bois, où la connaissance des localités et la facilité de cacher notre véritable état, pouvaient jusqu'à un certain point remplacer le nombre. Les deux chef-lieux, se trouvant dans la plaine, en y allant nous découvrions notre faiblesse et devenions très-faciles à vaincre. Je pensais que notre premier combat devait être une victoire; si non le découragement nous disperserait tout de suite. Or, dans une plaine, nous ne pouvions, même à nombre égal, qu'éprouver un échec contre les troupes régulières qui, outre l'avantage incontestable du savoir et de la discipline, auraient à peine entamé leurs munitions, quand nous serions déjà au bout des nôtres. Dans cette perplexité, je traçais une espèce de plan d'opération, j'en parlais au capitaine B..... et ayant eu le bonheur de le persuader, nous réussîmes à emporter la majorité. Avant de continuer ma narration, je crois devoir expliquer ce plan. Je ne soutiendrais pas qu'il était le meilleur possible, ni même qu'il était bon. N'ayant jamais servi, je n'ai nulle prétention à l'habileté militaire. Le voici tel que me le suggéra le bon sens, mon seul guide en cette circonstance, où je sentais trop bien la nécessité d'agir et le prix du tems. Les hommes du métier l'estimeront ce qu'il vaut, je le livre très-volontiers à leur critique; je désire qu'elle soit sévère et raisonnée, afin qu'elle devienne une utile leçon pour l'avenir.

Le général Diebitsch n'était pas loin de Varsovie; le corps du général Rüdiger était aux confins de la Volhynie, de manière que notre insurrection se trouvait

Digitized by Google

derrière l'armée russe. Les Lithuaniens avaient déjà levé l'étendard, la Podolie n'attendait que le signal. En Volhynie, le district de Rowno était tout préparé et ne demandait qu'à se soulever si nous le soutenions. Le district lithuanien de Pinsk nous avait informé qu'il se leverait à notre arrivée et nous avertit qu'on allait faire partir pour l'armée russe de grandes provisions de bouche qui se trouvaient dans les magasins du chef-lieu. Enfin, j'appris que le comte Przezdniecki, mon allié et mon ami, commandant en sa qualité d'ancien colonel un fort détachement d'insurgés lithuaniens, m'avait envoyé quelqu'un pour se mettre en relation avec nous. Ce fut sur ces faits que je bâtis mon plan.

Je proposais d'aller d'abord à Pinsk, prendre les provisions et insurger le district, puis au district voisin, celui de Kobryn pour l'insurger également et nous mettre ainsi en contact avec l'insurrection lithuanienne que le comte Przezdniecki aurait poussée vers nous de son côté. De là, revenant sur nos pas, nous aurions soulevés en passant les districts de Rowno et de Konstantynow. Ce dernier touchant au gouvernement de Podolie, aurait facilité notre jonction avec l'insurrection de ce gouvernement. Toutes ces opérations ne demandaient au plus que trois ou quatre semaines, et les Russes occupés par les généraux Skrzynecki, Dwernicki et Sierawski, n'auraient pu nous empêcher de réussir; d'un autre côté, les troupes peu nombreuses, cantonnées à Kijovie et Kamieniec, auraient eu trop à faire autour d'elles et étaient trop éloignées pour nous présenter à tems des obstacles sérieux.

Les deux jonctions avaient un but. Par leur moyen, nous formions, pour ainsi dire, un cordon insur-

Digitized by Google

rectionnel depuis Rowno jusqu'à Kamieniec. Je conseillais de ne pas risquer de batailles dont le mauvais résultat ne pouvait être douteux, mais de jeter des petits détachemens sur toutes les grandes routes, sur tous les chemins privés, sur tous les sentiers et de ne songer qu'à intercepter tous les convois d'hommes, d'armes, de munitions, de vivres qu'on voudrait faire passer à l'armée du général Diebitsch. Cela était d'autant plus facile que les habitans bien disposés pour nous et encouragés par les profits qu'on leur aurait assigné sur les prises, nous auraient aidés et auraient bien veillés, à ce que rien ne passât inaperçu. L'armée du général Diebitsch, comme on peut s'en convaincre par l'inspection de la carte, aurait été par ce moyen complètement isolée et, manquant de tout, n'aurait pas été difficile à vaincre. Les convois qui auraient passés à l'aide de très-fortes escortes n'auraient pu être assez fréquens pour suffire à ses besoins. Quant aux troupes dont on pouvait disposer contre l'insurrection, elles étaient peu nombreuses, elles auraient été obligées de se disséminer sur un grand nombre de points et n'étaient pas à craindre, car la grande connaissance du pays et l'amitié des habitans facilitant aux insurgés les moyens d'attaquer ou d'éviter l'ennemi selon les circonstances, nous assuraient une supériorité incontestable. A tort ou à raison, je fondais sur ce plan de grandes espérances; j'y voyais le découragement de l'ennemi, l'impossibilité pour lui de résister, j'y voyais presque le salut de la patrie. Aussi je goûtais un instant de vrai bonheur, lorsqu' enfin le capitaine B....., à qui je l'expliquais tout entier, déclara qu'il y accédait et qu'il m'aiderait d'abord à faire décider par le conseil la marche sur Pinsk pour insurger ce

Digitized by Google

district et empêcher le départ des provisions. Les autres parties du projet devaient se produire à mesure que le mouvement se développerait et je jouissais d'avance de la surprise que nos insurgés même éprouveraient, lorsque enfin ils verraient le grand rôle qu'ils auraient joués dans la grande lutte de la Pologne, rôle qui me paraissait immanquable à moins des circonstances imprévues et extraordinaires que la position des choses ne nous promettait pas. C'est sous le charme de ces idées qui, toutes fausses qu'elles pouvaient être, me rendaient heureux, que je fis la première marche sur le chemin de Pinsk. Nous nous arrêtâmes à Grodeck pour y passer la nuit. Mon bonheur ne dura long-tems. Notre plan que je croyais à l'abri des circonstances, à moins qu'elles ne fussent d'une gravité extraordinaire, fut changé par un événement de si peu d'importance, que je suis encore à me demander, comment cela était-il possible.

A la pointe du jour, nous vîmes arriver un individu inconnu à nous tous. Il était vêtu d'une redingote de toile blanche et avait tout l'air d'un régisseur de village. Il se disait envoyé par les citoyens du district de Kowel pour nous conjurer de venir les délivrer du capitaine Sprawnik Laszewski, qui les vexait sans mesure. Cette malheureuse communication changea toutes les idées; les insurgés citoyens de Kowel prirent tellement à coeur les souffrances de leurs concitoyens, désirèrent tellement répondre à leur appel que tous les voeux se manifestèrent pour un mouvement vers cette ville. Le conseil s'assembla, ma voix seule s'éleva pour l'ancien projet. Le capitaine B..... lui-même qui malheureusement était aussi citoyen de Kowel, soit qu'il fût touché par le même sentiment de compassion,

Digitized by Google

soit qu'il jugeait prudent de céder à l'opinion hautement exprimée de ses concitoyens du district, vota pour y aller. Enfin, voyant la résistance que j'opposais quoique j'en sentisse l'inutilité, il me déclara qu'il me quitterait avec ses gens et ceux qui voudront le suivre pour effectuer son projet, qui était, disait-il, de la plus haute importance et qu'il fallait accomplir avant tout. Vainement j'objectais que le tems était trop précieux pour l'employer à des opérations tout-à-fait secondaires, qu'il sera possible d'aller à Kowel, une fois que le but principal sera atteint, rien n'y fit. Alors j'aurais dû peut-être expliquer mon plan en entier, peut-être aurait-il séduit les esprits des membres du conseil, comme il avait séduit le mien, mais j'avais une telle idée de la nécessité du plus profond secret que j'ai cru faire tout ce qui était permis en le communiquant au commandant militaire. Je me tus donc, malgré que le comte Worcell et M. Godebski méritaient certainement ma confiance, je me tus croyant accomplir un devoir, et comme pour augmenter cette faute, je commis une autre immédiatement après; je déclarais que je déposais la présidence ne voulant en aucune façon prendre sur moi la responsabilité d'une démarche si contraire à mes convictions. Cela dit, je quittais l'assemblée. Quelle fut ma surprise en voyant notre camp divisé en deux partis. Comment nos débats étaient-ils parvenus à la connaissance des insurgés, je n'en sais rien; le fait est que leur division venait de là! Les uns, à la tête desquels se trouvait le comte Pociej, déclaraient qu'insurgés à ma voix, ils n'entendaient obéir qu' à moi seul et qu'ils n'iraient pas à Kowel si je n'y allais pas. Les autres menaçaient de se séparer de nous pour suivre le capitaine B.....

Digitized by Google

La promptitude avec laquelle nos débats parvinrent aux oreilles des insurgés, me sert peut-être d'excuse pour le silence que je gardais sur l'ensemble de mon plan, malgré que je n'avais pas prévu la possibilité du fait. Le plan aurait été également connu et une fois divulgué, pouvait-il s'exécuter? Fallait-il plutôt courir ce risque? Je n'en sais rien; que chacun me juge comme il voudra, je me livre sans restriction aux censures dans cette circonstance.

Je revins au conseil pour faire de nouvelles représentations au capitaine B..... Il ne voulut jamais entendre raison et me consolait en m'assurant qu'il travaillerait de toutes ses forces à l'exécution de mon projet, mais pas avant d'effectuer le sien. Certes, de tous les malheurs qui pouvaient nous arriver, la discorde était le plus funeste, je déclarais donc que, bien que je sois d'un avis contraire, je préfère telle expédition que ce soit à la séparation qui nous affaiblirait au point de nous rendre tout-à-fait inutiles et que, puisque c'était une condition sine qua non, j'irais à Kowel, mais simplement comme volontaire ayant déposé sans retour la présidence. Le comte Worcell proposa alors de me revêtir d'un pouvoir absolu presque dictatorial. Cela avait pu empêcher ce que je considérais comme une faute et qu'on s'obstinait à commettre. Je l'aurais peut-être accepté, mais dans l'exercice de ce pouvoir extraordinaire j'aurais été obligé de débuter par une concession, précisément par cette expédition de Kowel qui se présentait à mon esprit sous de si sombres couleurs. Je prévoyais tant de fâcheuses conséquences que je me sentais tout découragé et ne croyais plus à la possibilité d'aucune espèce de succès un peu considérable. Ainsi, je refusais la dignité dont

Digitized by Google

on voulait me revêtir. Mes espérances sur l'efficacité de notre insurrection étant anéanties, l'avenir seul m'occupa. Je considérais l'effet que produirait notre dispersion et j'eus alors la première idée d'envoyer une représentation à la diète. On verra que plus tard je réussis à effectuer cette mesure qui n'a pas manqué de résultats, qui en aura peut-être encore, qu' à tort ou à raison je regarde comme un service essentiel rendu à la patrie en général et à ma province en particulier, et dont plus tard je parlerai en détail.

Le parti étant pris d'aller à Kowel, on fit les dispositions jugées nécessaires. Le capitaine B..... se mit à la tête de l'expédition: Il choisit 200 cavaliers et 100 fantassins, c'est-à-dire ce qu'il y avait de mieux, ce qui pouvait donner quelque sécurité au rassemblement et favoriser le développement de l'insurrection. Le reste de nos gens reçut ordre de ne point quitter les bois, de préparer des cartouches avec le peu de munitions que nous avions, de réparer quelques mauvais fusils, enfin de s'organiser le mieux possible, afin de pouvoir être employés à notre retour. Le comte Worcell prit un congé pour le tems que devait durer notre absence; il voulait l'employer à prendre des informations sur tout ce qu'il nous importerait de savoir.

Nous partîmes. Je me trouvais à côté du capitaine B..... qui me voyant triste et pensif, entreprit de me tranquilliser. „Nous reviendrons dans quelques jours au premier projet, me dit-il, en attendant, nos gens s'organiseront." „Nous ne les reverrons plus", interrompis-je. — "O! que si! Nous les retrouverons et nous procéderons aussitôt à l'exécution de votre plan." — „Mais il sera trop tard, les instans sont pré-

Digitized by Google

cieux; nous en avons déjà perdu beaucoup en attendant des ordres qui n'arrivèrent pas et nous en perdons encore à rien, car enfin qu'espérez-vous de l'expédition de Kowel? Nous n'y allons pas à cause de ce capitaine Sprawnik qui certainement n'aura pas la bêtise de nous attendre." — „Il y a des magasins, reprit le capitaine B..... et puis j'espère surprendre M. Laszewski et alors, vous avez beau faire, malgré tout le désir que j'ai de vous obliger, je le pendrai sans miséricorde. Cela relevera les esprits et intimidera les employés; un exemple est nécessaire, il faut le donner."

Je ne répliquais rien, j'avais le coeur navré. Ainsi on ruinait tout notre avenir pour la triste satisfaction de pendre un misérable. Dès lors, je me regardais comme placé sous l'empire de malheureuses circonstances que je ne pouvais changer et plutôt comme le compagnon obligé, que comme un membre actif de l'insurrection. Je me mis à méditer en silence mon projet de la représentation, à calculer les chances et examiner les moyens à employer. Plus je me persuadais de l'inutilité de notre levée de boucliers, plus je tenais à la représentation qui me paraissait ma dernière et unique ressource pour servir activement et utilement la cause que j'avais embrassée. Cette idée s'empara tellement de mon esprit que pour l'effectuer plus tôt j'aurais tout de suite quitté l'insurrection où aucun devoir ne me retenait plus, mais je ne pouvais me retirer honorablement la veille d'un premier combat et puis, je ne savais s'il ne se présentera quelque circonstance imprévue dont on pourrait profiter et qui peut-être nous mettrait à même de réparer le tems perdu et de revenir au premier projet. Je résolus donc de ne m'éloigner qu'à la dernière extrémité et quand il

Digitized by Google

me serait démontré clairement que mes tristes prévisions sont malheureusement réalisées.

Le lendemain au soir nous étions tout près de Kowel. Il faisait très-sombre. Fatigués par la marche, nous avancions en silence, quand un qui vive prononcé en russe nous apprit que la ville était gardée. Un de nos gens eut la présence d'esprit de répondre en russe et les Cosaques (ils étaient deux) ne se doutèrent de rien. Au contraire, ils nous souhaitèrent la bienvenue et nous demandèrent d'où nous venions. Je me flattais que cette erreur nous permettrait de les entourer, de les empêcher de fuir et de donner l'alarme, qu'ainsi nous allions surprendre la garnison. Vain espoir! A peine celui qui avait pris la parole eut-il dit au hasard un nom d'endroit d'où nous étions censés arriver, qu'un de nos gens, emporté par je ne sais quelle fougue tira un coup de fusil. Un Cosaque tomba, mais l'autre se sauva au galop. Nous le suivîmes, mais nos chevaux étaient fatigués et le sien tout frais; il nous devança donc assez pour avoir le tems de traverser un pont qui nous séparait de la ville et qui fut immédiatement dégarni de planches sur lesquelles on le passait. Un moment après, nous entendîmes battre le tambour. Arrêtés auprès du pont, nous sentîmes l'impossibilité d'entrer tout de suite en ville, d'autant plus que la nuit très-sombre ne nous permettait d'apercevoir rien qui puisse servir à rendre le pont praticable. Il était plus impossible encore de passer à gué la petite rivière à fond bourbeux qui coule sous Kowel et est entouré de marais impraticables. Nous nous retirâmes donc sur une petite éminence distante de quelques portées de fusil pour y attendre le jour. Le capitaine B..... plaça des sentinelles

Digitized by Google

avancées, nous retrancha derrière nos bagages afin de nous mettre à l'abri d'une surprise, enfin, il fit toutes les dispositions pour être prêt à recevoir l'ennemi s'il arrivait. Après toutes ces précautions, nous tâchâmes de nous reposer. Vers minuit, un coup de fusil tiré par une de nos sentinelles avancées nous donna l'alerte. Dans un clin d'oeil nous fûmes à cheval et courûmes vers l'endroit menacé. Alors nous aperçûmes une centaine de Cosaques venus pour nous surprendre. Trompés dans leur attente, ils ne résistèrent que très-faiblement et s'enfuirent au premier choc. Nous le poursuivîmes dans l'espoir d'entrer avec eux dans la ville. Mais cette fois encore leurs chevaux l'emportèrent sur les nôtres. En se sauvant ils dégarnirent le pont. Leur commandant ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval, il mettait si bien toutes ses facultés à le pousser et y employait tellement tous les moyens praticables que voulant se servir de son sabre à la place du fouet qu'il aurait probablement perdu, il le laissa échapper. Nos gens le ramassèrent comme un triomphe ; c'était un sabre d'honneur décoré de la croix de St. Wladimir. Nous l'offrîmes au capitaine B..... et revinmes à notre première position.

A la pointe du jour deux habitans de Kowel vinrent se présenter à nos avant-postes. Introduits auprès de nous, ils nous souhaitèrent la bienvenue, nous déclarèrent que les Russes s'étaient retirés et que les habitans, nous regardant comme des libérateurs, nous invitaient à entrer. Malgré leurs protestations, le capitaine B..... les fit garder à vue et leur déclara que s'ils nous trompaient, il les ferait pendre. Malgré cette menace ils répétèrent les mêmes discours et nous nous mîmes en marche. Arrivés à une portée de

Digitized by Google

fusil du pont que pourtant nous ne pouvions pas voir entièrement à cause de l'inégalité du terrain, nous trouvâmes au milieu du chemin une table chargée de pain et de sel. Cela nous fit croire que réellement les Russes s'étaient retirés et que les habitans libres de manifester leurs sentimens avaient employé ce moyen pour nous les témoigner. Quelle fut notre surprise, quand en avançant nous aperçûmes que le pont était dégarni de planches. L'infanterie avec M. M. Schulz et Godebski le passa sur les poutres, mais la barrière de la ville qui se trouvait tout près de là était fermée et les Russes cachés dans l'intérieur et derrière les maisons commençaient un feu bien nourri. Est-ce mal-adresse de leur part, est-ce le caprice du hasard, ou la faveur de la providence, ce feu ne nous fit presque pas de mal, tandis qu'il devait nous décimer. Près de la barrière nous avions 100 hommes serrés en peloton, à vingt pas plus loin nous étions tous aussi entassés sur le chemin au nombre de 200 cavaliers et ces deux masses n'étaient qu'à une cinquantaine de pas de notre invisible ennemi. Tous les coups devaient porter et faire un ravage affreux, pourtant nous n'avons eu qu'un seul homme tué, deux blessés et quelques chevaux mis hors de service. En revanche, tous les drapeaux des lances étaient déchirés par les balles. Nous ne savions trop comment passer ce pont, quand nous aperçûmes à notre gauche une haie faite en planches. En un clin d'oeil ces planches furent arrachées et placées sur le pont. Elles n'avaient guères qu'un pouce d'épaisseur; faute de mieux, il fallut s'en servir et je suis encore à comprendre, comment des appuis si frêles ont pu nous porter sans rompre sous le poids. Le fait est que tout le monde se trouva sur

Digitized by Google

la partie solide du pont sans aucun accident. On renversa la barrière et les Russes s'enfuirent si bien que nous ne les aperçûmes de nouveau qu'à deux ou trois cents pas plus loin. Nous les chargeâmes, ils ne nous attendirent pas, nous les poursuivîmes quelque tems et revinmes en ville. Nous n'y trouvâmes que quelques Cosaques qui, plus peureux que les autres, s'étaient blottés dans des recoins et furent victimes de leur lâcheté.

Je fus alors témoin d'une lutte bien singulière. Un des Cosaques découvert sous le lit d'un juif sortit de sa cachette désarmé et avec ce courage que la peur donne aux plus lâches. Il était d'une grandeur démesurée. Un de nos gens plus animé que les autres et n'ayant qu'une lance pour toute arme, l'attaqua. Soit mauvaise qualité de l'arme, soit maladresse de celui qui s'en servait, la lance se rompit sans presque entamer le Cosaque qui exaspéré se jeta sur notre homme et le prit par les cheveux. Tous nos gens entourèrent les lutteurs sans se mêler du combat, quoique selon les apparences il dut finir mal pour le notre vu la stature et la force prodigieuse du Cosaque. Je ne crois pas que les Grecs aient jamais rien vu de plus curieux dans leurs athlètes. Après une demi-heure d'efforts vigoureux et inutiles de part et d'autre, le Cosaque plus robuste ou plus expérimenté, parvint à courber notre champion et déjà levait le poing pour lui assener sur la tête un coup qui l'aurait certainement étendu par terre, lorsque tout-à-coup l'autre lâcha prise et nous le crûmes perdu, mais, avec une étonnante prestesse, il tira de sa poche et ouvrit un de ces couteaux que nos paysans portent toujours sur eux et saisisant d'une main le cou du Cosaque qui ne s'at-

Digitized by Google

tendait pas à cette manœuvre, de l'autre il lui coupa la gorge. Le Cosaque tomba aux grands applaudissemens de nos gens. J'avoue que je m'éloignais saisi d'un sentiment de tristesse presque et d'horreur.

L'objet principal de nos recherches, le capitaine Sprawnik, avait déguerpi dès la veille, ainsi que tous les employés. Les magasins étaient vidés depuis longtems, de sorte que cette expédition ne nous rapporta que quelques pièces de drap et quelques chaudrons abandonnés dans les magasins; car, il faut rendre justice à nos gens que nous n'avons pas même eu besoin de défendre le pillage; ils n'ont voulu prendre rien que des choses appartenant au gouvernement, sans songer le moins du monde à attenter aux propriétés particulières. La visite des magasins nous fit perdre toute une journée. Toujours inquiet sur le sort des hommes que nous avions laissé dans les bois, je faisais l'impossible pour hâter le départ, pourtant il n'y eut lieu qu'à la nuit tombante.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici un fait qui peint la conduite des employés russes. Le gardien du magasin de farine étant resté en ville (ce seul magasin se trouvait bien fourni) vint au-devant de nous avec une mine piteuse, nous disant que sa femme se mourait. Nous lui envoyâmes notre médecin, le traitâmes fort bien et cédant même aux scrupules qu'il nous manifestait à cause de la responsabilité qui peserait sur lui après notre départ, nous fîmes enfoncer la porte du magasin au lieu de lui en demander la clef. Nous n'avions pas besoin de provisions de bouche pour le moment, les garder sur les lieux était impossible, pour les emmener il fallait d'autres moyens que ceux que nous avions, les brûler nous paraissait

Digitized by Google

trop inhumain, vu la grande misère des habitans; nous résolûmes donc de les distribuer aux pauvres, persuadés que de quelque manière que tournassent les choses, ces provisions une fois sorties du magasin, même en petite quantité, seraient entièrement perdues pour le gouvernement. L'évènement justifia cette prévision. Les pauvres accoururent et prirent ce qu'ils purent emporter. Mais, dès que nous fûmes partis, le gardien se hâta de cacher le reste de la farine, brûla le magasin et fit un rapport, où il disait que les insurgés avaient brûlé le magasin avec tout ce qui s'y trouvait. Ce rapport me fut représenté quand j'étais en prison, comme une des plus grandes charges qui s'élevaient contre moi. Je ne me suis pas gêné dans ma réponse pour éclaircir le fait. Mais l'employé ne fut pas puni. Il a dû faire le partage exigé par la digne association des employés russes, partage sans lequel un employé ne saurait soustraire ses vols ni se garantir d'une responsabilité et d'une vengeance implacable.

Mon inquiétude pour les gens restés dans les bois augmentait sans cesse et prenait le caractère d'un pressentiment qui ne fut que trop justifié. Le surlendemain approchant de ce même Grodeck d'où nous étions partis, nous entendîmes parler vaguement d'un combat livré aux environs de ma petite ville. Arrivés à Grodeck, nous eûmes des renseignemens plus positifs, mais aussi plus affligeans. Nous nous attendions à voir arriver des messagers de notre camp, mais pas un parut. Les chefs découragés par l'échec qu'ils venaient d'éprouver, n'avaient songé ni à nous prévenir, ni à nous joindre. Nous envoyâmes donc à la découverte et bientôt on nous envoya les nouvelles suivantes: Un détachement de deux mille cavaliers de différentes

Digitized by Google

armes était tombé à l'improviste sur notre camp. Nos gens s'étaient long-tems défendus, malgré le peu de moyens de résistance et avaient si bien fait que les Russes convaincus de l'inutilité de leur tentative, ayant d'ailleurs perdu un de leurs commandans, n'osèrent pas s'aventurer dans les bois; ils commençaient à se retirer quand un des nôtres emporté par la chaleur du combat demanda en criant des cartouches. On lui répondit imprudemment et tout aussi haut qu'il n'y en avait plus. Ce fut un avis pour les Russes, ils revinrent à la charge, tuèrent ce qui leur tomba sous la main et dispersèrent le reste. Après ce triste rapport nous vîmes clairement toute notre détresse. Nous nous trouvions réduits à 300 hommes dont 200 de cavaliers et encore ceux-là seulement pouvaient être comptés vu que l'infanterie n'ayant que des fusils de chasse et pas de munitions devait être considérée comme entièrement désarmée. Il n'était plus possible de revenir à mon projet qui aurait bien pu réussir quelques jours auparavant, mais qui devenait impraticable depuis que les 2000 cavaliers se trouvaient précisément au centre et à portée des districts de Pinsk, Kobryn, Rowno et Konstantynow pour étouffer le moindre mouvement qui se manifesterait. Quelques jours auparavant, si nous avions suivi notre premier projet, l'ennemi aurait trouvé insurgés les districts de Pinsk et de Kobryn, n'aurait pu avancer qu'avec prudence, n'aurait pas détruit notre camp, pris notre matériel, dispersé nos gens et aurait trouvé assez d'occupation pour ne pouvoir plus nous empêcher d'effectuer le reste du plan, ou bien, il aurait été forcé de diviser ses forces en plusieurs détachemens et nous en aurions eu bon marché; tandis que le mouvement n'étant pas commencé, il avait plus de force qu'il n'en

Digitized by Google

fallait pour le comprimer. Nous pouvions à la vérité aller à Pinsk, mais après cet échec, le district aurait-il assez de confiance en nous pour s'insurger à notre approche? Tout ce que nous pouvions espérer, c'était de nous promener encore pendant quelque tems, de trouver même des individus qui se seraient joints à nous; mais c'auraient été autant de victimes de plus sans aucune utilité réelle. Cela même n'aurait abouti qu'à dépeupler la province de tous les hommes généreux et patriotes qui devaient y rendre des services inappréciables, si une victoire du général Dwernicki, ou quelque autre chance favorable permettait plus tard de faire une nouvelle tentative sur la Volhynie. Par conséquent, il importait beaucoup de ne pas les compromettre, afin qu'ils pussent rester chez eux et seconder des efforts plus heureux, ou mieux combinés.

Ainsi il ne nous restait plus d'autre ressource que de rejoindre le général Dwernicki. Nous en étions séparés par le corps du général Rüdiger fort de 12,000 hommes; mais, comme il n'y avait rien de mieux à faire pour le moment, nous prîmes ce parti, espérant que moitié par ruse, moitié par force, nous parviendrions à traverser ce corps ennemi. Alors, une autre difficulté se présenta. Ce projet exigeait des mouvemens vifs; il fallait pouvoir se jeter en un clin d'oeil de tous les côtés, afin d'éviter l'ennemi ou de se frayer un passage; il fallait en quelque sorte être une surprise continuelle pour cet ennemi. Mais comment y parvenir avec notre infanterie qui n'ayant ni cartouches, ni bayonnettes nous gênerait sans nous renforcer. Elle retarderait notre marche et laisserait des trainards qui nous feraient dépister et poursuivre. Enfin, elle rendait notre dessein presqu' impraticable. Force nous fut donc de

Digitized by Google

la licencier. On hésita long-tems, puis les remarques suivantes amenèrent cette décision pénible mais indispensable: La plupart de nos fantassins étaient des gens du commun, qui pouvaient revenir tranquillement chez eux, sans être responsables de rien et même sans être inquiétés le moins du monde, tant parce que les persécutions pesaient spécialement sur ceux dont on pouvait tirer quelque profit, que parce que leur absence ne fut ni assez longue, ni assez éclatante individuellement pour être remarquée et dans tous les cas pouvait être expliquée, comme ils l'auraient voulu. Puis, on pensait que si les circonstances redevenaient favorables, la province, une fois trompée dans son attente, serait plus circonspecte, plus difficile à remuer et qu'alors on serait trop heureux d'y retrouver ces hommes pour donner le branle et opérer le premier mouvement. C'est surtout en révolution que le premier mouvement est important et décisif. On les renvoya donc chez eux et nous partîmes pour chercher le corps du général Dwernicki.

Nous fîmes cinq milles sans fâcheuse rencontre et nous venions de repartir après le repos de la nuit, quand un jeune paysan accourut à toute bride nous avertir que les Russes étaient à notre poursuite. Nous nous trouvions près de la lisière d'un grand bois, où il nous était facile de prendre une position assez avantageuse pour suppléer au nombre, si l'ennemi était plus fort. Nous allâmes donc nous y poster. Le jeune paysan ne pouvait nous donner aucun détail; il nous dit seulement que le régisseur d'un village que nous avions dépassé la veille, l'avait envoyé en toute hâte pour nous prévenir. Deux heures se passèrent sans que nous vissions approcher l'ennemi annoncé. Cro-

Digitized by Google

yant avec raison qu'il avait perdu nos traces, ou que trop peu nombreux, il n'osait nous pousser trop vivement, nous reprîmes notre route et au soir nous campâmes, à 4 milles de là, aux environs d'un village, nommé Hulaniki. Nous choisîmes, comme nous avions fait le matin, une position, où nous pouvions tenir tête à des forces même plus considérables que les nôtres, et fîmes manger et reposer les chevaux. C'était sur les confins des environs boisées. Le lendemain nous devions entrer dans une plaine qui s'étendait jusqu'à la frontière de l'Autriche et où nous devions nous attendre à des marches précipitées ou à livrer quelques combats. Il nous importait donc que nos chevaux et nos cavaliers fussent bien reposés et raffraîchis.

Nous étions à nous communiquer les projets qui se présentaient à notre esprit, quand un jeune homme de notre connaissance m'apporta un billet du colonel M..... J'y trouvais ces quelques mots: „Tâchez de vous disperser; il n'y a rien à faire pour le moment; le général Dwernicki a mis bas les armes en Galicie." Ce fut un coup de foudre, notre projet se trouvait anéanti, le but auquel nous visions, n'existait plus. Je ne communiquais cette nouvelle qu'aux chefs; nous nous retirâmes à l'écart pour examiner notre position et nous consulter sur ce qui nous restait à faire. Cette position était bien triste. A droite, nous avions contre nous une centaine de Cosaques, cantonnés à Luck, à gauche ceux que nous avions chassé de Kowel et qui y étaient revenus le surlendemain de notre départ. Derrière nous les 2000 cavaliers qui avaient dispersé notre camp et qui nous suivaient, enfin en avant se trouvait tout le corps du général Rüdiger qui pouvait agir tout entier contre nous n'en étant plus empêché

Digitized by Google

par le général Dwernicki, et nous n'étions que 200 hommes! A la rigueur on pouvait se frayer un passage en se jetant à droite, ou à gauche, ou en arrière. Mais où aller? Revenir dans le pays, exciter des petits mouvemens, aussitôt étouffés, ne serait que faire inutilement le malheur de la province et la paralyser peut-être pour long-tems. Aller en Galicie? Rien n'était plus facile, nous le pouvions sans coup férir. Mais l'entrée du général Dwernicki était toute récente; on ne pouvait savoir comment l'Autriche se conduirait. Si, comme il était permis de le craindre, elle livrait les hommes à la Russie, nous périssions misérablement et sans aucune utilité. Exposer à être livrés aux tortures russes tant de braves gens, était une idée trop affreuse pour ne pas nous faire reculer même devant la seule probabilité d'une extradition. D'ailleurs le sort du général Dwernicki eut-il fixé et connu, ne nous eut offert aucune donnée applicable à notre position. Venu de Pologne, c'est en Pologne que son corps devait être renvoyé, si l'on respectait la neutralité, tandis que nous arrivant de Volhynie, nous nous trouvions dans le cas d'y être renvoyés sans pouvoir espérer le bénéfice d'être joints à ce corps et regardés comme en faisant partie. On pouvait à la vérité s'annoncer comme tels et ne pas être contredits par le général Dwernicki, mais ne sachant ni sa position personnelle, ni par conséquent le moyen de lui communiquer notre idée, nous ne pouvions pas compter sur la réussite de ce stratagème. D'ailleurs, j'avoue que cette idée ne s'est pas présentée alors à notre esprit. Enfin, la raison de la non-responsabilité des gens du commun, et de leur utilité future, raison qui nous avait déjà fait licencier l'in-

Digitized by Google

fanterie, militait en faveur d'une décision semblable. D'un autre côté, on connaissait déjà la conduite de l'Autriche envers les citoyens inoffensifs qui s'étaient réfugiés isolément sur son territoire. On les laissait tranquilles. C'était donc le seul mode d'entrée en Autriche qui présentait quelque sécurité. Ainsi, pour éviter les malheurs probables et ne pas augmenter le nombre de victimes inutiles, pour laisser dans la province un noyau autour duquel put se former une insurrection future et profiter du seul bénéfice connu et certain, on décida que les gens du commun retourneraient chez eux et que ceux qui se trouvaient plus en évidence et s'étaient compromis passeraient séparément et comme simples particuliers en Galicie. Je crois que vu les circonstances du tems et des lieux, il n'y avait pas autre chose à faire. Et ce n'est pas ma cause que je plaide ici. On a vu que je n'entendais être engagé dans l'insurrection que jusqu'au moment où il me serait démontré qu'elle ne pouvait plus être d'aucune utilité pour la province. Or, ce moment était venu et quelque parti eussent pris les insurgés, je me serais toujours rendu en Galicie, pour de là arranger mes projets de représentation. A la rigueur, un de nos chefs militaires aurait pu parvenir jusqu'à Zamosc avec notre détachement, comme l'a fait plus tard le brave Rozycki, mais cela n'aurait fait qu'augmenter l'armée polonaise de 200 hommes, avantage très-mince en comparaison de celui qu'aurait produit la présence de ces mêmes hommes dans la province, si la révolution avait été à même d'envoyer un second détachement en Volhynie. Et qui pouvait penser alors qu'elle ne ferait plus d'autre tentative, que toutes les insurrections seraient forcées de se réfugier sur les terri-

Digitized by Google

toires étrangers? La retraite en Galicie n'était pas, il est vrai, aussi dangereuse qu'elle nous le paraissait, puisque les insurrections des autres provinces s'y sont réfugiées et n'ont pas été livrées; mais elles y entrèrent plus tard et comme elles savaient déjà la conduite tenue par l'Autriche envers le corps du général Dwernicki, conduite très-rassurante, puisque le gouvernement autrichien n'a livré que les armes et retint les hommes, elles avaient pu hasarder cette démarche avec la certitude de ne pas être exposées à l'extradition, tandis que nous ne suivant le général Dwernicki que de quelques jours et quand on n'avait encore rien décidé à son égard, nous n'avions aucune raison pour concevoir une pareille espérance et devions prévoir le mal plutôt que le bien. D'ailleurs, en quoi l'entrée en Galicie aurait-elle été plus utile? Les hommes n'auraient pas servi tout de suite de même que ceux qui sont restés dans le pays, et si on objecte que beaucoup d'hommes ont trouvé le moyen de s'échapper et de revenir à Varsovie, ceux, restés en Volhynie, pouvaient faire la même chose séparément. Je crois n'avoir pas besoin de faire la comparaison de l'utilité future des prisonniers autrichiens avec les habitans revenus chez eux et prêts à s'insurger dès que les circonstances le permettraient. On adopta donc la décision ci-dessus mentionnée et chacun prit le chemin qui lui convenait. Le capitaine B....., M. M. Moszýnski, Cyryna et moi, nous partîmes ensemble et quelques jours après, nous nous trouvâmes tous en Galicie [1]). Les seuls

1) Il était déjà nuit quand nous arrivâmes dans un village dont le propriétaire nous était connu. Nous résolûmes d'entrer chez lui. Pour pénétrer dans la cour de sa maison, il fallait traverser un petit pont sans garde-fous, jeté sur un fossé sec et peu profond.

Digitized by Google

capitaines Schulz et Zakrzewski ayant changé d'avis et voulant revenir chez eux furent victimes de cette imprudence. Le premier fut rencontré par les Cosa-

---

Nous nous avançâmes sur ce pont; nous y étions au milieu, quand un domestique du propriétaire, accourant et nous ayant reconnus, nous avertit qu'il y avait des Cosaques dans la cour. Il fallait rebrousser chemin; mais comment faire? Traverser le pont, c'était se livrer aux Cosaques. Tourner? Le pont était sans garde-fous, très-étroit et notre chariot n'était pas fait de manière à pouvoir tourner sur place. C'était pourtant le seul parti que nous pussions prendre. Nous espérions réussir à l'aide de nos bras, mais au beau milieu de l'ouvrage, un cheval tira trop fort, nous lâchâmes prise, le chariot fut renversé et nos paquets tombèrent dans le fossé. Heureusement, les Cosaques n'entendirent pas le bruit. Parvenus à relever et tourner le chariot, nous ramassâmes nos effets et nous nous retirâmes à petit bruit dans un endroit écarté, d'où on mena notre chariot dans une écurie dans la quelle on le remisa secrètement. Mes compagnons suivirent le chariot afin de savoir où le trouver, si cela devenait inopinément nécessaire, après quoi, ils devaient me rejoindre. Quant à moi, le domestique qui nous avait prévenus, me conduisit à une petite chaumière de chétive apparence et me dit que nous pourrions y passer la nuit, ensuite il courut rejoindre mes compagnons pour les amener au même endroit. Je frappais à la porte, elle s'ouvrit et je vis paraître un juif. Sans me rien dire, il me fit place, ferma la porte d'entrée et ouvrit celle d'une petite chambre sale et dégoûtante. L'aspect du juif m'avait déjà bien déplû, que devins-je en voyant étendu sur un grabat placé dans un des coins de la chambre un homme qui me demanda en russe: „Qui êtes-vous?" Je me crus trahi, néanmoins ne voulant pas me laisser abattre sans essayer de me tirer d'affaire, je pris un petit pistolet de poche que j'avais sur moi et dis à cet homme: „Je ne vous veux pas du mal, point de questions et silence!" Cela dit, je reculais et me plaçais à la porte afin de tenir en respect ces deux individus et attendre l'arrivée de mes compagnons pour nous tirer de ce mauvais pas. Au lieu de produire sur mon homme l'effet que je désirais, je le vis mettre la main sous l'oreiller, en tirer un pistolet d'arçon et me dire en riant quoique toujours en russe: „J'ai aussi un pistolet moi." Cet air gai me

Digitized by Google

ques et massacré, le second expie à Tobolsk les généreux sentimens de son coeur polonais.

---

confondit, pourtant je ne restais pas long-tems dans l'embarras. Le même individu me dit toujours en russe: „Je sais qui vous êtes, mais ne craignez rien et venez vous asseoir.“ Comme je ne bougeais pas, il reprit: „Je suis un ancien serviteur de la famille du propriétaire, j'ai l'habitude de parler russe et je n'en suis pas moins bon Polonais pour cela. Allons, Monsieur le Comte, asseyez-vous.“ Voyant que j'étais encore indécis, il continua: „Vous craignez peut-être ce juif? Vous auriez tort, car il m'obéit aveuglément; il sait que je l'assommerais, s'il osait boucher. Voulez-vous une preuve de son obéissance? Regardez!“ Là dessus, il jeta son mouchoir de poche jusques sous mes pieds et se tournant vers le juif, lui dit: „Coquin, apporte!“ Le juif se mit à quatre pattes, s'approcha du mouchoir, le saisit avec ses dents et le lui rapporta. L'autre rejeta de nouveau le mouchoir et s'écria: „Couches, coquin!“ Le juif se coucha comme un chien en arrêt; „avance!“ Le juif avança un peu. „Encore!“ Il avança davantage. „Apporte!“ Le juif fit comme auparavant. J'avoue que ce singulier spectacle me fit oublier un moment la fâcheuse position où je me trouvais, d'autant plus que le juif exécutant tout cela d'un air gai et riant, je voyais bien que ce n'était pas l'effet d'une tyrannie brutale, mais plutôt un passe-tems que ces deux têtes à l'envers avaient imaginé. Je souris, ce que voyant mon hôte, il s'écria: „Voilà, comme je vous aime, tâchez de vous distraire, cachez votre pistolet et soyez tranquille.“ Mes soupçons avaient presque disparus, je m'approchais de lui et lui tendis la main; il la saisit, la baisa à plusieurs reprises et voyant que j'étais attendri, il me dit: „Je suis heureux de voir que cela vous égaye et vous ôte vos pénibles soupçons. Je m'en vais donc vous faire voir tout notre savoir faire. Puis se tournant vers le juif, il s'écria: „Coquin, nages!“ Le juif se mit à plat ventre sur le plancher et commença à exécuter les mouvemens d'un homme qui nage. „Plonges!“ lui cria son maître; il se jeta sous le lit et disparut à nos yeux. A ce dernier trait, je n'y tins plus, je partis d'un éclat de rire qui ne fut interrompu que par l'arrivée de mes compagnons. Le lendemain, je partis au point du jour non sans conserver un souvenir du fou qui m'avait distrait d'une manière si singulière.

Digitized by Google

Ainsi finit cette insurrection qui aurait certainement produit des effets graves et décisifs, si elle n'avait été comprimée presque avant que de naître. Quelques écrivains ont décidé que la Volhynie a manqué d'énergie, mais ces écrits comme tous ceux qui se publient au fort des passions ne sauraient survivre au premier moment de calme et de la réflexion. Dans le récit exact qu'on vient de lire, on a pu voir que les circonstances locales, le manque d'armes et de munitions, celui plus triste encore d'un militaire expérimenté, manque auquel on a négligé de remédier, quoique nous eussions demandé quelques officiers au général Dwernicki; l'ébruitement précoce des projets de ce général; l'abandon des deux chefs auxquels nous nous étions confiés; enfin, le désir noble, mais imprudent, d'accourir tout de suite à la voix des concitoyens qui se plaignaient d'être persécutés et de débuter par une action d'éclat sans égard pour son utilité, mirent au développement de l'insurrection volhynienne des entraves invincibles. Quand je pense à toutes ces difficultés, je regarde comme un rêve le peu qu'on a fait, tant ce peu était difficile à exécuter. Certes, se soulever presque sans moyens de défense et moins encore de moyens d'attaque, entourés d'espions et de bayonnettes ennemies, menacés de supplices que seul pouvait inventer le génie d'un Caligula ou d'un Nicolas — en un mot, sacrifier tout ce qui peut attacher à l'existence, s'insurger presque sans espoir de réussir et uniquement pour ne pas paraître sourds à l'appel de la patrie, c'est plus qu'il n'en faut pour acquérir le droit de répondre à de vaines accusations par le plus profond silence.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE BERNH. TAUCHNITZ, JEUNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google